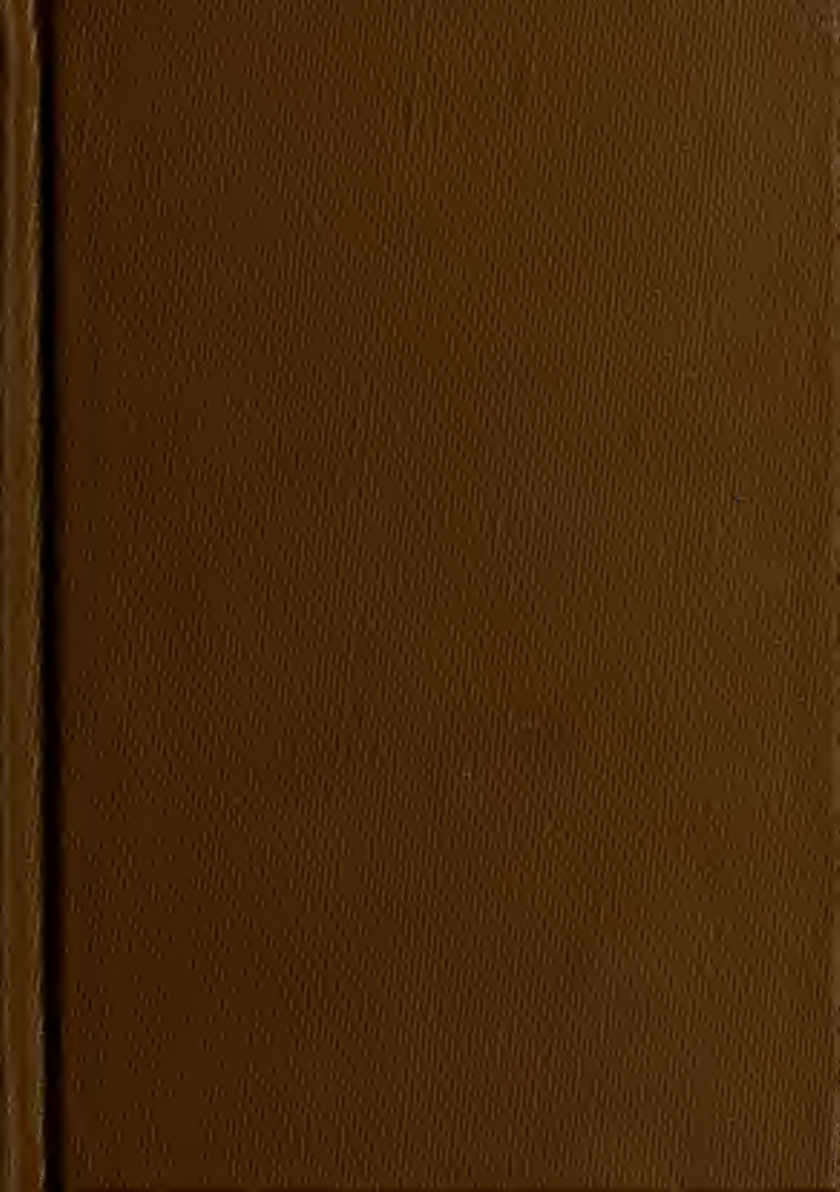


LE BŒUF DE

MARGUERITE

Je commence par une petite histoire de mon oncle Placide.

J'ai peur qu'elle ne vous amuse guère cependant, tant elle est simple et facile à raconter. Elle est vraie, et c'est peut-être un défaut ; elle ne saurait induire au mal, et c'est peut-être une naïveté ! . . aux yeux de quelques-uns.

Mon oncle n'était ni menteur ni grivois. Il avait bien le mot pour rire ; il aimait la plaisanterie inoffensive ; il donnait un peu dans l'exagération ; mais le mensonge lui faisait horreur, surtout quand il se montrait nu.

Au reste, quand il m'a fait ce récit anodin, il arrivait de confesse. Cependant, comme s'il avait eu peur, malgré cela, de me trouver incrédule, il ajouta sur un ton solennel :

—C'est vrai comme je te vois là !

Et il me regarda fixement, tout en souriant d'une singulière façon . . .

Il louchait, mon oncle.

J'y songe. Il ne me voyait peut-être pas du tout. Son oeil oblique devait tomber sur mon voisin.

Que de serments et de promesses on élude ainsi peut-être, en obliquant un peu !

Vous connaissez la route de glaise qui rattache, comme un chaînon d'acier, le deuxième rang au bord de l'eau, tout près du Saut-à-la-biche, à la Vieille-église ? Vous ne la connaissez pas ? Vous n'êtes pas de chez nous alors. Mais passons ; cela ne fait pas grand'chose à l'histoire.

Cette route perce une claire trouée dans le bois sombre, au bout des terres en culture. L'eau diaphane d'un petit ruisseau la coupe comme une épée d'argent. Il coule paresseuse-

ment, le petit ruisseau, dans un lit étroit, sous les feuillages et parmi les fleurs, au milieu de la forêt ombreuse ou de la prairie ensoleillée, un peu partout où le caprice le pousse. Les oiseaux y baignent leurs ailes, et les bêtes à cornes des clos voisins y viennent boire à la file.

En haut de la route, dans une maisonnette noircie par la pluie et la vétusté, habitait une femme passée fleur, bien qu'elle fut, en apparence, dans toute la splendeur de sa virginité.

C'est que, d'après mon oncle, il aurait fallu une certaine hardiesse pour se glisser dans l'intimité de cette espèce de . . . Cherche un mot, lecteur.

Elle était assez grande, assez grosse et rudement ébauchée. Ses bras durs et bronzés pouvaient sembler appétissants quand ils se balançaient nus le long de ses hanches ; mais au bout de ces bras s'épanouissaient des mains gercées qui tapaient ferme. Elle avait des yeux bleus pleins de malice et une bouche large pleine de jurons.

En été, une chemise de toile hardiment échancrée, un jupon de droguet, ridiculement court et un chapeau de paille démésurément large composaient sa toilette ordinaire. En hiver, elle chaussait des bottes tannées retenues en haut des mollets par des jarretières de cuir rouge, endossait une capote grise agrémentée d'un capuchon, et coiffait un casque de peau de chat muni de larges oreilles.

Elle n'était pas séduisante.

Elle s'appelait Marguerite Leclaire, et nous, les gamins de ce temps-là, nous l'appelions Marguerite-le-boeuf.

Elle n'aimait pas ça.

Pourquoi l'appelions-nous ainsi ? Pour un rien. Tout simplement parce que, le printemps et l'automne, après les semailles et après les récoltes, elle charroyait du bois de corde ou de l'écorce de pruche, aux bateaux, sur la grève, avec l'intéressant animal qui répond ou ne répond pas à ce nom sonore.

Bien dompté, le boeuf de Marguerite allait à hue et à dia comme un vieux cheval de labour. Parfois, quand il avait mangé une por-

tion convenable, et que l'étrille avait lissé son poil roux, il se mettait à courir sur la route avec une rapidité surprenante, et semblait tout fier des nuages de poussière que soulevaient ses pieds fourchus.

Marguerite passait pour sorcière dans notre canton, et elle se donnait garde de détromper les naïfs. Ce n'est pas une mince satisfaction que d'être remarqué des siens, et il se trouve des vaniteux qui préfèrent une mauvaise réputation à l'oubli. On les regarde, on les salue, on les craint, pendant qu'on néglige l'honnêteté commune, et cela leur suffit.

Elle n'avait rien d'aimable et ne soupçonnait pas le plaisir d'une bonne action. On évitait de la contrarier de peur d'attirer sa vengeance. Elle pouvait changer en sang le lait pur d'une génisse, faire boiter tout à coup un cheval fringant, donner une couleur grise et un goût âcre à la meilleure farine de blé, et si un jeune homme voulait se faire aimer d'une jeune fille, il n'avait qu'à lui donner un écu blanc, elle savait où cueillir le moureiller piquant dont le fruit rend amoureux . . .

Les enfants se cachaient dans les talles d'aunes ou derrière les clôtures quand ils la voyaient venir avec son boeuf ensorcelé.

* * * *

Or, il est bon de vous dire que Jonas Bernier, de la Rivière-Bois-Clair, offrait un grand repas à ses amis. C'était à son tour. Il avait dîné chez Louis Daigle, la semaine précédente, soupé avec les Trébert quelques jours après, réveillonné dans la famille Poudrier ensuite ; partout enfin où l'on avait festoyé un brin, pendant le carnaval, il avait eu sa place à table, et n'avait pas boudé la cuisinière.

Et le carême arrivait. Les petits enfants s'imaginaient apercevoir sa face blême dans les vitres fleuries de givre. C'était le souper du mardi gras. Un souper joyeux et tapageur. Le bruit des couteaux et des fourchettes sur les assiettes de faïence, le tintement des cuillers sur les bols, la sonnerie des verres, les apostrophes, les refrains, les éclats de rire, tout cela se mêlait pour faire la plus étourdissante des musiques et le plus original des tintamarres.

C'était un regain de folle gaieté à la veille du jeûne et de la pénitence.

Marguerite entra.

Elle venait du village voisin, et sa voiture, traînée comme toujours par son boeuf docile, était remplie de provisions. Les mains s'étaient ouvertes, la bienfaisance n'avait pas lésiné.

Elle souhaita le bonjour aux hommes et aux femmes, et sa voix rauque se perdit dans les quatre coins de la salle. Il y eut un moment de silence.

—Il fait meilleur ici que dehors, remarqua-t-elle en déboutonnant sa capote.

—Viens t'asseoir près du poèle, lui dit Jonas, en hiver le poèle vaut mieux que le soleil.

—Et si vous avez faim vous mangerez, ajouta Madame Jonas, par prévenance et pour la mettre de bonne humeur.

—Et si elle a soif elle boira, continua l'un des convives, en riant.

—Et elle chantera, fit un autre.

—Et elle dansera, continua un troisième.

Chacun disait son mot et le rire résonnait comme une cymbale. Personne n'avait peur.

La vieille jamaïque soutenait les courages. Marguerite répliqua d'un ton mauvais :

—Vous autres, pesez bien vos paroles et n'essayez pas de vous amuser à mes dépens. . . Rira bien qui rira le dernier.

Cependant le joueur de violon lui demanda par bravade :

—Veux-tu danser un menuet, je vais mettre mon instrument d'accord ?

—Mets-toi donc d'accord avec ta femme, lui répondit-elle durement, ce sera mieux.

Puis, s'adressant à Jonas Bernier, elle ajouta :

—Jonas, ne me laisse pas insulter dans ta maison, sinon tu le regretteras.

Mon oncle, qui se trouvait parmi les convives, lui dit d'un accent paternel :

—Marguerite, on ne se fâche pas aujourd'hui, mais on rit, badine, et s'amuse, car c'est le mardi gras. Demain, on se couvrira de cendre, on deviendra poussière et on dira : " Meâ culpâ " . . .

—Des " Meâ culpâ ", interrompit la virago, ça ne m'a jamais défoncé la poitrine.

—Je le savais, affirma mon oncle, d'une voix onctueuse.

—Au reste, ça se voit, fit un écho.

Les jeunes gens passèrent avec le joueur de violon dans une pièce voisine et la danse commença, vive, leste, entraînante. Jonas Bernier se mit à pérorer. Il avait de la langue. Il parla longtemps à tort et à travers. Des éclats de rire s'élevaient quand il disait quelque chose de drôle, et s'il devenait ennuyant, on entendait le murmure des conversations intimes. Quand il vit qu'on ne l'écoutait plus, il prit un verre et dit à Marguerite :

—Marguerite, approche.

—Pourquoi ? demanda-t-elle.

—Tu dois avoir soif, tout le monde est altéré ce soir ; tu dois avoir froid, le vent est sec et coupe comme une lame de couteau ; tu dois avoir faim, le grand air aiguise l'appétit . . .

Il fit couler dans le verre un filet de rhum d'or. La rude femme s'avança près de la table, la main tendue, la lèvre frémissante.

Pierre Blais, le tanneur, prit un gobelet d'étain et le remplit aussi.

—Je trinque avec Marguerite, annonça-t-il.

—J'ai déjà trinqué avec de plus drôles que toi ; n'importe, je n'ai pas de rancune, repartit la mégère en souriant.

La vue de la liqueur réchauffante l'adoucissait. Le verre et le gobelet se touchèrent joyeusement. Alors le jeune tanneur se tournant lentement vers les convives, clama d'une voix solennelle :

—A la santé de la jeune et tendre Marguerite-le-boeuf !

A peine avait-il lâché le mot, que le verre de Marguerite lui écorchait l'oreille et allait se briser en mille éclats, avec un tintement clair, sur le mur tout blanc. Une bordée de jurons suivi de près. Ils défilaient encore, les jurons, quand retentit un beuglement formidable.

—C'est le boeuf de Marguerite qui chante ses ennuis, fit une voix moqueuse.

—C'est un avertissement, répliqua la vieille fille . . . On cherche le bonheur, on trouve la peine . . . Que ceux qui peuvent comprendre comprennent.

—Ce n'est toujours pas le ciel qui parle par la bouche de ta bête, observa quelqu'un. . .

—Alors ton boeuf a le diable au corps, remarqua Pierre Blais.

—Et tu l'attelles à ton traîneau. . . Il pourrait te mener loin, dit Trébert.

—Où vous irez tous un jour, répondit la femme exaspérée.

Plusieurs riaient. Elle reprit :

—Les rires se changeront en pleurs. Souviens-toi de cela, Pierre Blais ; et toi aussi, Adèle Dubé, souviens-toi de cela. . .

Or, Pierre et Adèle étaient des amoureux pour le bon motif. Ils devaient se marier entre les foins et les récoltes. Cette menace de la vieille hère les troubla.

Une lueur parut dans les fenêtres.

—C'est une cheminée qui flambe, supposa la femme Abel.

Quelques jeunes filles se mirent à gratter le givre des vitres pour voir dehors. Alors une voix tremblante se fit entendre :

—Apportez de l'eau bénite !

—De l'eau bénite ! répéta la femme de Jonas.

Et elle courut prendre une petite fiole suspendue au chevet de son lit.

—Pourquoi ? demandait-on tout surpris.

On se précipita dans les châssis et vers la porte.

Le blanc rideau de frimas qui voilait les fenêtres, laissait passer des lueurs indécises et molles. Seuls les dessins capricieux de la gelée sur le verre, fougères et ramilles, brillaient d'un éclat vif, et paraissaient des bruyères en feu. Cependant les bouffées de chaudes haleines eurent vite fondu les jolis tableaux, et plus d'un oeil curieux se colla sur les vitres froides. Quelques femmes reculèrent épouvantées.

—C'est le démon, disaient les unes.

—Il porte des cornes de feu ! remarquaient les autres.

—La colère de Marguerite va tomber sur moi, gémit Adèle Dubé . . . Je sens que je suis sa victime... Mes amours seront malheureuses !. . . Mon mariage ne se fera peut-

être jamais !. . . . Mon Dieu ! que va-t-il m'arriver ?

—Comme aux autres, va, prends courage, fit, d'une voix grave, la mère Poudrier, une bonne vieille qui ne se laissait pas désemparer du premier coup.

Mon oncle Placide s'était précipité dans la porte en criant :

—Le taureau de Marguerite est possédé !. . .

Le vaillant animal paraissait enveloppé d'un nimbe de feu, et son poil roux sombre se détachait singulièrement sur un fond de vive lumière. Il semblait aux hôtes épouvantés de Jonas un holocauste sur un bûcher. Il ne brûlait pas cependant. Il n'y avait pas de flamme, mais seulement une lueur aveuglante. La neige prenait une teinte de sang, et les reflets de l'étrange foyer se fondaient avec les étoiles dans le ciel limpide.

Chose horrible, l'animal ensorcelé se prit à danser sur la glace rouge que le vent balayait, et ses pieds de corne imitaient par leur cadence le rhythme rapide des danseurs dans la maison en fête ; et sa longue tête muselée secouait

les boucles de sa bride comme des castagnettes infernales.

Il est sûr que la surprise, la peur, l'ignorance ajoutaient des couleurs au tableau et lui donnaient un piquant relief.

La scène diabolique ne dura pas longtemps, et bientôt tout rentra dans le silence et les ténèbres. Les étoiles continuèrent à scintiller dans le bleu profond de l'infini, la neige reprit sa blancheur d'argent, et le boeuf demeura immobile sur son miroir de glace.

Quand tout le monde fut entré, Jonas s'approcha de Marguerite et lui dit sur un ton fort grave :

—Sorcière, jure de renoncer à tes pratiques coupables, ou sors d'ici et va rejoindre ta bête.

—Tu n'as pas besoin de sortir pour rejoindre la tienne, toi, répliqua-t-elle brutalement.

Ce fut un immense éclat de rire.

Satisfaite de l'émoi qu'elle avait causé sans le vouloir, contente surtout de la malice qu'elle venait de décocher à son ami Jonas, elle se boutonne, enfonce son casque sur ses oreilles,

fourre ses mains dans ses mitaines et part en maugréant.

Quand elle fut au bout du village, elle aperçut, dans la route qui conduisait chez elle, un spectacle étrange. Les petits cèdres aux branches en éventail, les petits sapins à l'écorce embaumée, plantés deux à deux le long du chemin, brûlaient en crépitant, et leurs têtes se penchaient comme des chevelures de flamme sur le blanc manteau de la neige.

Elle s'arrêta d'abord. Elle eut peur, elle qui tout à l'heure voulait effrayer les autres. Elle pensa aux feux-follets, à la chasse-galerie, aux boules de feu qui tombent du ciel ; mais les feux-follets sont petits, légers, remuants, et ne s'accrochent pas aux branches des arbres ; la chasse-galerie passe dans les nuages avec des jappements et des cris ; les globes de feu ne tombent pas du ciel pour brûler les sapins, mais bien pour avertir les gens de leur mort.

Alors c'était de la sorcellerie. Le diable se mêlait donc de ce qui ne le regarde pas. Il

existait donc, le diable, et il pouvait jouer de vrais tours aux hommes. . .

Elle allait toujours et tremblait en passant devant les touffes enflammées. Elle tremblait pour elle-même et pour son animal. Qui sait si le feu maudit n'allait pas les consumer l'un et l'autre ?

* * * *

La plupart des convives s'étaient réunis à table, mais la gaieté avait perdu quelque chose de son éclat. Les femmes surtout, plus crédules et très portées vers le mystérieux, ne faisaient plus sonner, dans le concert rustique, leurs notes d'ordinaire si pittoresques et si charmantes.

Adèle Dubé, frappée d'une terreur singulière, se disait réellement ensorcelée, et son fiancé n'était pas loin de le croire, tant il avait peur de ne pas être heureux au moment fixé pour le bonheur. Madame Jonas Bernier aurait bien voulu que Marguerite ne fut pas venue ce soir-là, et elle se répandait en lamentations.

—Bah ! remarqua mon oncle, Marguerite est moins dangereuse qu'elle ne voudrait l'être.

On ne s'improvise pas sorcier. C'est un métier difficile et le diable choisit ses élus. N'est pas sorcier qui veut. . . Ce n'est pas elle qui a mis un vêtement de flamme à son taureau . . . Cette lueur soudaine que vous venez de voir, n'est ni rare ni extraordinaire. C'est un météore disent les savants. Moi, je crois que c'est un flambeau que le ciel allume pour éclairer notre fête. . . Amusons-nous donc ! Dansez, jeunes gens ! Vieillards, chantez !

Et il entonna d'une voix abominablement fausse :

Pour ma Clara j'ai d'la constance ;
Je bois sec et je fais l'amour.
Demain, je ferai pénitence ;
Ainsi chaque chose à son tour.

Les uns firent chorus en se versant à boire, les autres, en lutinant leurs voisines. Peu à peu, le mardi gras reprit ses droits ; la pensée de la sorcière se fondit comme un nuage en un brumeux lointain, et la chanson reprit son vol d'une aile un peu mouillée.

* * * *

L'événement fit du bruit. On en parla beaucoup. Ce n'était plus un boeuf que Marguerite avait attelé à son traîneau, c'était le diable lui-même. On l'avait entendu rugir ; on l'avait touché ; le feu de ses cornes était resté aux mains.

Quelques parents des promis disaient qu'il ne fallait pas songer au mariage après de pareilles menaces. On ne s'expose pas ainsi. Il devenait nécessaire au moins de consulter Marguerite et de lui faire un cadeau pour gagner sa bienveillance.

Les jeunes gens trouvaient dur de se soumettre. Ils étaient revenus un peu de leur terreur maintenant, et ils ne voyaient pas pourquoi le ciel refuserait de leur ouvrir les portes de cet éden enchanteur où, avant eux, s'étaient introduits bravement leurs pères et leurs mères.

Le presbytère, d'ordinaire soigneusement fermé, dut s'ouvrir à la fin pour laisser entrer la rumeur. Le curé fut mis au courant de tout ce qui se passait. Il en apprit tellement long qu'il demeura tout à fait sceptique. Ces récifs

d'un boeuf enveloppé de flammes surnaturelles, qui avait chanté et dansé à la parole d'une femme, et d'un sort jeté par la vieille hère à une fille naïve qui entrevoyait le ciel dans le mariage, lui parurent indignes d'occuper un esprit sérieux. Il hocha la tête, et sourit malicieusement.

Cependant, un matin de mai, le bruit courut dans la paroisse que le boeuf de Marguerite s'était promené le long de la route, avec de nouvelles cornes de feu sur le front. Il avait été vu, le soir, par des jeunes gens qui revenaient de la veillée. On crut d'abord à une mystification, et l'on dit à ces jeunes gens qu'ils perdaient leur temps et ne feraient point de dupes. Mais des hommes dignes de foi, un conseiller municipal, un marguillier même affirmèrent à leur tour l'avoir vu aussi. Et c'était toujours par des nuits noires et pluvieuses qu'il se montrait avec ce panache infernal. Cela fit dire à mon oncle qu'il était bien prudent après tout, cet animal, de ne promener ainsi le feu que sous les bois mouillés et quand la pluie tombait pour l'éteindre.

Les simples se cramponnèrent de nouveau à leurs superstitions attrayantes. Ils se réunissaient, le soir, pour causer sorcellerie, et ils menaçaient de ne plus voir bientôt que l'intervention de l'enfer dans les choses de ce monde. Le diable allait tenir le beau rôle, et le bon Dieu, mis en disponibilité, n'aurait qu'à se retirer avec les débris de la milice céleste, dans son château fort bien difficile du reste à enlever.

Le curé dut enfin intervenir. Il fut même sur le point de se fâcher, lui toujours si doux et si conciliant.

C'était un dimanche. Après avoir chanté l'évangile d'une voix plus énergique que de l'accoutumée, il se dirigea vers l'escalier de la chaire, d'un pas grave et sans prêter attention aux chantres et aux enfants de choeur qui le saluaient. Mais à mesure qu'il montait les pieux degrés, l'indignation se calmait dans son âme indulgente ; et quand il fut au-dessus de son petit peuple attentif et soumis, toujours dans une enivrante atmosphère de prière et d'encens, il se sentit tout à fait rasséréné. Il

retrouva sa bonhomie journalière et son esprit un peu frondeur. Il se moqua de ce démon désoeuvré et peu fier qui se cachait dans les entrailles d'un boeuf, et ridiculisa les poltrons qui en avaient peur ; puis il finit par donner une petite leçon de théologie pratique à ses ouailles bien-aimées. Je vais dire tout : cela peut servir.

“ Ce n'est pas le diable à poil roux et bien dompté de la pauvre Marguerite qu'il faut éviter et craindre, mes chers frères, commenca-t-il, mais l'autre, le vrai, celui qui vous cajeole, vous amuse et vous porte au mal sans montrer ses cornes. . .

Il a sur les lèvres des paroles mielleuses et non d'affreux beuglements. Ses promesses sont douces, ce qui ne les empêche pas d'être menteuses. Il n'entre pas avec fracas dans vos demeures, et il se donne garde de vous effrayer... Il peut attendre longtemps à la porte, car il sait bien qu'on finit par ouvrir. . . Il n'a pas la figure menaçante d'une bête, mais souvent la forme gracieuse d'un ange ou d'une

femme . . . Il ne brûle pas vos lambris, mais il allume en vos coeurs des ardeurs mortelles.

Et, ce chef suprême des enfers, il voit, comme le souverain des cieux, une légion d'esprits s'empresser à le servir.

C'est d'abord le démon de l'orgueil. Un flatteur qui vous souffle à l'oreille que vous valez votre pesant d'or, quand tout votre mérite se pèserait dans la balance d'un apothicaire ; que vous avez de la vertu quand c'est du tempéramment, de l'intelligence, quand votre esprit est de l'emprunt que vous ne pouvez rendre . . .

C'est le démon de l'avarice. Un vilain qui vous empêche de donner à votre femme et à vos enfants les vêtements nécessaires pour venir à l'église apprendre à aimer le bon Dieu qui le mérite tant, et les hommes qui le méritent si peu . . . de donner au pauvre un morceau de pain oublié dans la huche, et au curé la dîme oubliée dans le grenier . . . .

C'est le démon de l'impureté, cet attrape-sots qui . . . que . . . dont . . . Je vous le dirai au confessionnal.

C'est le démon de l'envie . . . Un farceur qui vous fait regarder vos félicités et vos biens par le gros bout de la lunette et, par le petit bout, les biens et la félicité des autres, un drôle qui vous fait accroire que le potage manque d'assaisonnement chez vous et qu'il est bien permis de soupirer un peu après la cuisine d'autrui . . .

C'est le démon de la gourmandise, qui vous porte à boire comme des éponges, et à manger comme des ogres, sans soif ni faim . . . Si bien qu'on vous verrait dormir souvent à la belle étoile, dans l'abandon du patriarche Noé, si vous saviez cultiver la vigne . . . Si bien qu'on vous verrait saccager tous les pommiers du paradis terrestre, si le bon Dieu faisait la sottise de vous rendre l'héritage de votre premier père . . .

C'est le démon de la colère, qui vous fait sauter comme une bouilloire sans soupape pour un regard de travers ou une parole dure, et vous fait crier à tue-tête des folies que, dans le calme, vous n'oseriez même dire tout bas...

Enfin, c'est le démon de la paresse, le plus sot et le plus méprisable de tous. Ce fainéant vous fait croire que vous êtes fatigués quand vous n'êtes qu'engourdis, et que vous allez de l'avant quand vous reculez . . . Il vous porte à dormir à la maison quand l'heure du travail sonne, et à l'église, quand votre curé prêche...

Et puis, les commandements de Dieu sont battus en brèche par d'autres anges déchus, bien peu semblables au doux boeuf de Marguerite. Les plus audacieux de cette catégorie vous disent d'aimer toutes sortes de choses d'abord, et le bon Dieu ensuite, par mépris de l'ordre divin :

" Un seul Dieu tu adoreras et aimeras parfaitement. "

D'autres vous poussent à jurer comme des payens et à blasphémer comme des impies, sous le prétexte que ça donne de l'énergie au discours ou un tour dégagé à l'esprit. D'autres encore, plus raffinés et plus subtils, vous font parler du Seigneur comme d'une vieille connaissance, sans plus de respect et avec autant de familiarité.

Il y en a qui se chargent de changer le dimanche en un jour de divertissements, et proposent des promenades, des jeux, des danses même, pour remplacer la prière si nécessaire à l'âme et le repos si utile au corps.

Quelques-uns s'amusent à voir les enfants manquer de soumission à leurs parents, dire des paroles dures à une mère brisée par les veilles auprès des berceaux, à un père dont le travail donne le pain de chaque jour et le vêtement nouveau.

On croirait que l'homme évitera de faire du mal à son semblable, et que pas un démon n'osera lui conseiller de verser le sang. Erreur ! le conseiller se trouve et l'homicide aussi.

Un esprit retors qui ne perd pas son temps, c'est celui qui est chargé de vous faire mépriser le sixième et le neuvième commandements .. . J'en sais quelque chose. Je ne parle pas seulement pour les jeunes gens qui promettent de s'amender plus tard, mais aussi pour les vieux qui promettaient de s'amender plus tôt.

Un autre aussi qui a la besogne rude et fait un mal incalculable à la société chrétienne, c'est le démon du vol et de l'injustice. La scène où il joue son rôle est immense et les acteurs qu'il fait agir sont sans nombre, depuis le gamin qui dérobe un sou pour acheter un pain d'épice, jusqu'au souverain qui enlève une province pour agrandir son royaume, depuis le mendiant qui se fait donner le prix du travail jusqu'au millionnaire qui refuse à l'ouvrier un salaire raisonnable. L'injustice prend toutes les formes et toutes les couleurs, et la réparation des torts n'embarrasse personne. On fait taire la conscience sous prétexte qu'elle n'entend rien aux affaires.

Il y a bien encore le démon du mensonge qui vous fait dire : Oui, quand c'est " non ", et : non, quand c'est " oui ". On est trop lâche pour affirmer la vérité. On oublie que la parole donnée et reçue est l'unique lien qui peut unir les hommes les uns autres. Il y a le démon du parjure, le plus insolent de tous et le plus détesté de Dieu, qui parfois vous fait mettre le pied sur la face du Christ saint,

quand vous allez voter au poll ou plaider au palais.

Et je n'ai pas fini.

Comme il y a des mauvais anges spécialement occupés à faire oublier les commandements de Dieu, il y en a d'autres dont le zèle s'exerce contre l'Eglise. L'Eglise est leur grande ennemie sur la terre, et ils la combattront jusqu'à la fin des temps.

Ils s'efforcent de vous faire croire qu'elle est inutile et que les commandements de Dieu vous suffisent. Comme si le Père ne l'avait pas instituée par le Fils, pour qu'elle fut la gardienne immortelle de ces commandements . . . Il savait que le chrétien du Nouveau Testament se montrerait inconstant et léger, comme le juif de l'ancien ; qu'il se prosternerait volontiers devant le veau d'or, et serait un grand fabricant d'idoles ; qu'il faudrait par conséquent le rappeler souvent à l'ordre, au devoir et à la raison.

Il ne faut pas oublier, non plus, que le Divin Sauveur a apporté sur la terre deux choses nouvelles : la pénitence et la charité. Or,

c'est son Eglise seule qui peut dire, après lui, ce que doivent être et cette pénitence et cette charité.

Ecoutez-la donc !

Il me reste un mot à ajouter. Le dernier commandement est un scandale pour plusieurs :

“ Droits et dîme tu paieras à l'Eglise fidèlement. ”

Je vous ferai remarquer d'abord que les esprits forts qui refusent de payer la dîme. ne paient pas davantage leurs autres dettes . . .

Le prêtre doit vivre de l'autel. C'est à dire que le peuple qu'il mène au ciel se charge des frais du voyage. C'est juste, n'est-ce pas ? Le prêtre se nourrit de pain comme les autres hommes, et comme les autres hommes aussi, il a besoin de vêtements pour se couvrir et d'un toit pour s'abriter.

Il lui faut un asile un peu loin du bruit, pour que sa prière soit plus recueillie et son étude, moins interrompue. C'est là que vous le trouvez, le jour ou la nuit, par le beau temps ou les tempêtes, quand vous éprouvez le besoin

de lui confier un chagrin ou de lui demander un conseil. C'est à sa porte que vous frappez quand le deuil menace votre maison, et que la personne que vous aimez le plus peut-être vous a dit, dans un sanglot, qu'elle se sentait mourir.

Il est père, mais son foyer est vide.

Les rêves d'amour n'ont jamais voltigé dans l'alcôve où il dort, et les bras qui s'ouvrent pour le recevoir quand il tombe sur sa couche pudique sont les bras miséricordieux de son crucifix.

Il est père et vous êtes sa famille.

Le prêtre n'exerce pas de profession. Il n'a pas le loisir de cultiver la terre ; il n'a pas appris de métier.

Il a étudié la science de Dieu et s'est dévoué au salut des âmes, sans s'inquiéter des biens temporels que vous recherchez si âprement.

Il n'est pas nécessaire, sans doute, qu'il habite un château, et nulle paroisse ne doit se ruiner pour loger son curé plus magnifiquement que son Dieu. Mais en ceci comme en

toutes choses, il faut de la convenance et de la dignité.

—Notre Seigneur n'avait pas une pierre où reposer sa tête, me direz-vous, et les apôtres ne portaient que leur bâton.

C'est vrai, mais entre alors et aujourd'hui il s'est écoulé dix-neuf cents ans ! . . .

Quand vous étiez jeunes et que vous ne possédiez pas encore les belles fermes où vous vivez heureux maintenant, vous n'aviez pas besoin de charrues pour labourer, ni de grains pour ensemencer les sillons, ni de serviteurs pour moissonner les blés... Vous ne bâtissiez pas des granges pour les gerbes et le foin, des étables pour les boeufs et les génisses, des écuries pour les chevaux, des bergeries pour les moutons. Vous n'aviez pas besoin de maisons commodes et jolies pour les familles bien-aimées qui n'existaient pas encore...

Il y a dix-neuf cents ans, l'Eglise n'était pas descendue du calvaire. Elle était encore tout entière dans la pensée de son divin fondateur, et les douze apôtres qui devaient se partager le

monde, pouvaient recevoir l'Esprit Saint dans une humble et étroite enceinte, et rédiger, dans une caverne, le " Credo " qui devait renouveler la face de la terre . . .

Depuis, comme une mer débordante, l'Eglise a baigné tous les rivages, comme un soleil ardent elle a rayonné sur toutes les contrées. Elle s'est assise comme une souveraine sur la terre qu'elle sanctifie, et la pierre choisie par le Sauveur est devenue son trône inébranlable. Elle n'a qu'un chef, cependant, et qu'une seule autorité suprême. Elle n'est ni de France, ni d'Angleterre, ni d'Allemagne, ni de Russie, ni d'Amérique, ni d'Asie, ni d'Afrique, ni d'Europe ; elle est du ciel. Elle est du ciel, mais elle est faite pour les hommes. C'est pourquoi elle a des relations à établir et à maintenir, des intérêts à surveiller, des fidèles à protéger, des biens à distribuer, des souffrances à soulager, des enseignements à répandre, des conciles à rassembler, des dogmes à promulguer.

Il y a dix-neuf cents ans, c'était l'éclosion, aujourd'hui c'est l'épanouissement,

Je suis sûr que si Notre Seigneur Jésus-Christ et les apôtres revenaient sur la terre, simples et dépouillés de tout comme aux premiers jours, les chrétiens de partout s'uniraient dans l'enthousiasme et l'amour, pour leur élever la plus magnifique des demeures, et je vous connais assez pour affirmer que vous ne seriez pas les derniers à offrir votre obole.

Ainsi soit-il.

Après la messe, les fidèles se réunirent par groupes, à la porte de l'église, les hommes d'un côté, les femmes, de l'autre. Tous commentaient le sermon du curé. Le plus grand nombre s'amusait de la façon originale dont il avait cinglé les superstitieux. Quelques-uns soutenaient qu'il avait un peu exagéré les défauts de ses paroissiens. D'autres disaient qu'il n'aurait pas dû rappeler l'ivresse aussi accidentelle qu'antique, de notre vaillant ancêtre Noé; qu'il n'aurait pas dû, surtout, supposer le bon Dieu capable de faire une sottise.

Cependant plusieurs persistaient encore à voir du surnaturel dans le boeuf de Marguerite, et se proposaient d'aller, le soir même, exami-

ner consciencieusement cet animal qui faisait tant parler de lui.

Mon oncle qui les écoutait, leur dit d'un ton goguenard :

—Ne vous dérangez donc pas. Si c'est un boeuf comme les autres, c'est inutile, et, si c'est le diable, vous le verrez bien assez tôt.

* * * *

A quelque temps de là, Marguerite tomba malade. Mon oncle qui revenait de la Rivière-Bois-Clair avec Olivier Bélanger, un voisin de la rustaude, voulut la voir une dernière fois, car on la disait finie. Le lendemain, elle serait sur les planches.

Olivier Bélanger était, lui aussi, un fameux plaisant. Il semait le rire sur son passage comme d'autres sèment l'ennui. Il était blond, avec une figure épanouie, rose, épilée . . . Sa taille haute, ses épaules larges, ses poignets de fer le rendaient redoutable . . . en temps d'élection.

Il entra avec mon oncle. Tous deux s'approchèrent du lit où la sorcière allait probable-

ment laisser sa vilaine dépouille. Mon oncle demanda à la femme qui la soignait :

—Est-elle en règle avec le ciel ?

Les yeux de la moribonde s'ouvrirent. Il y avait encore de la malice au fond, et ils ne paraissaient pas sur le point de se fermer pour toujours.

—Oh ! gémit-elle, le bon Dieu ne me reprochera toujours point de m'être occupée des affaires des autres.

La voisine dit tout bas :

—Elle ne se soucie guère d'avoir le prêtre. Essayez donc de la faire consentir.

Mon oncle se pencha sur le chevet enfiévré :

—Veux-tu que nous allions chercher le curé, ma bonne Marguerite ? demanda-t-il.

—Pourquoi le curé ?

—Pour t'ouvrir la porte du ciel . . .

—Je l'ouvrirai bien toute seule . . .

Elle se tourna vers la ruelle du lit en ébauchant une vilaine grimace. Bélanger dit :

—Il ne faut pas la laisser mourir comme cela. Nous allons casser une croute ensemble et ensuite, j'irai chercher le prêtre. Il s'y en-

tend à débarbouiller les consciences malpropres.

Les deux amis sortirent. Alors mon oncle s'excusa. Il n'accepterait pas le morceau de pain, mais allait plutôt continuer sa route . . . Il avait une idée. Le boeuf de Marguerite le hantait. Si la vieille hère perdait la vie, le vieil animal devait perdre son prestige. Il fallait en finir avec la superstition . . .

—Nous nous reverrons tout à l'heure, dit-il en s'éloignant.

Il se dirigea vers la demeure de son beau-frère, à la tête de la route. Un quart d'heure plus tard, il longeait le fossé de ligne, à une petite distance du chemin, marchant à grands pas et tenant à la main quelque chose que je ne saurais définir.

Il avait plu. De gros nuages lourds semblaient peser sur la cime des arbres, et la nuit descendait vite sur les champs. Olivier Bélanger partit au trot de sa jument grise, une bonne bête. Les sabots ferrés tombaient en mesure dans la vase et les flaques d'eau. La boue

volait, l'eau ruisselait, mais rien n'était visible.

Il songeait à sa malheureuse voisine, dont les heures paraissaient bien comptées. Il se demandait quelle responsabilité pouvait avoir aux yeux d'un Dieu souverainement juste, une créature si peu soucieuse de ses devoirs, mais jetée depuis l'enfance dans une voie fatale, capable de lutter pour un morceau de pain, mais sans force pour les combats de l'esprit et sans humilité dans les choses de la foi . . .

Et sa pensée glissa tout naturellement de la femme étrange au docile animal qui était devenu son fidèle compagnon. Le boeuf renommé devait être selon sa coutume, au pacage, le long de la route. C'était dommage que ses cornes ne fussent pas allumées, pour chasser un peu les ténèbres et montrer les ornières . . .

Il arrivait au ruisseau. Les pieds du cheval et les roues de la calèche firent résonner les pièces de cèdre du petit pont. Aussitôt, de la lisière du bois, un peu en arrière, un beuglement répondit. Bélanger ne put se défendre d'une certaine souleur.

—Maudite bête ! cria-t-il, pour se donner de la contenance.

Un instant après, le boeuf de Marguerite s'élança sur la route, les cornes surmontées d'un panache de flammes. Bélanger, tout instinctivement donna un coup de fouet à sa jument qui partit au galop. Mais aussitôt, mon oncle lui cria de l'attendre. Il rougit de sa poltronnerie et arrêta sa bête.

Les deux cornes flamboyantes approchaient. Il entendait un piétinement dru dans la boue. L'animal courait. Il arrive, se heurte à la voiture, pousse un cri rauque et demeure immobile. Mon oncle le tenait sûrement au moyen d'un fort licou de cuir.

—Que diable est ceci ? demanda Bélanger.

—La fin de la comédie, répondit mon oncle.

Le boeuf les regardait avec de grands yeux épouvantés, en secouant ses cornes de feu. Alors les bois entendirent un long éclat de rire et la jument tressauta dans son brancart.

Sans perdre de temps, car le salut de Marguerite pouvait être compromis par un retard, les deux compères attachent à la voiture le

boeuf jadis ensorcelé et reprennent au petit trot leur voyage de charité.

Quand ils traversèrent le village enveloppé d'ombres épaisses, les deux cornes qui flambaient toujours jetèrent sur les arbres et les maisons de sinistres lueurs. Le village s'émut, s'agita, se précipita vers la place de l'église où le fantôme s'était arrêté.

Les cornes du boeuf roux de Marguerite, enveloppées de linges épais, brûlaient comme des candélabres superbes . . .

Le pétrole venait d'être trouvé et remplaçait déjà l'huile fumeuse des lampes primitives, et le suif de la pâle bougie.

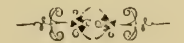
Le merveilleux s'évanouissait. L'intervention de l'esprit mauvais n'était plus qu'une farce. La superstition chère aux simples s'en allait en fumée . . .

Il en viendra bien, désormais, des diables boiteux ou cornus, dans notre paroisse, avant que l'on gaspille l'eau bénite pour les arroser.

Marguerite put faire sa confession, ce soir-là, mais elle ne mourut point. Elle n'était pas mûre pour le ciel. Il y a quelques années, elle

fut trouvée sur le bord du chemin, à Saint-Basile, de Portneuf. Elle était morte de misère.

Quand Pierre Blais fut convaincu que le diable ne s'était nullement dérangé pour venir ennuyer les bêtes et les gens, et que les cornes qui lui avaient tant fait peur étaient des cornes tout à fait ordinaires, il se hâta de faire bénir son union avec la petite Dubé.



BAPTÊME DE SANG

Godefroi Vaudreuil, mon cousin, était venu m'inviter à un levage. J'aime beaucoup les corvées rustiques, car elles sont de véritables fêtes du travail. Je supposais avec raison qu'une soirée agréable suivrait la journée laborieuse, et, par ma vie ! je ne sais pas plus refuser un plaisir qu'accepter un ennui.

Au reste, j'espérais voir, au chantier, le vieux Désorcy, un patriote d'autrefois, dont la verve m'amusait beaucoup. On disait un mot, un nom, une date : la rébellion, Papineau, mil huit cent trente-sept, et il partait comme une fusée. Son patriotisme était encore en ébullition. Il nous racontait les faits d'armes dont il avait été témoin, toujours les mêmes, mais de plus en plus beaux et grandissant tou-

jours . . . Ils avaient l'auréole du passé et le prestige de la distance. Les héros de son temps lui paraissaient des demi-dieux, et nous, nous lui paraissions à peine des hommes. Cependant il nous appelait ses enfants. Mais ce mot plein de douceur avait parfois de terribles vibrations sur ses lèvres. Il nous appelait ainsi, je suppose, à cause de son grand âge et de notre jeunesse ; ou bien, à cause d'une comparaison qu'il faisait " in petto " entre les vertus d'aujourd'hui et les vertus d'antan. Peut-être aussi que cette appellation toute paternelle remplaçait dans sa bouche honnête le vilain juron. Il disait : Mes enfants ! comme d'autres disent : Sacré tonnerre !

Mon cousin " levait " une maison. Le mot ne se dit peut-être qu'ici, mais la chose se fait partout. Durant l'hiver, il avait coupé les pièces de charpente dans le coin de forêt qu'il garde jalousement au bout de sa terre, et les avait charroyées sur place, attendant les beaux jours de l'été pour édifier son nid.

Plus prudent que beaucoup d'autres, il ne défrichait pas son bien tout entier. Il conser-

vait un large abri de verdure pour ses troupeaux et ses fontaines. Il prévoyait les besoins de l'avenir : la construction des bâtisses, les clôtures, le chauffage, toutes ces onéreuses nécessités de notre rigoureux climat.

Il avait voyagé loin, travaillé partout, observé beaucoup. Actif, intelligent, hardi, il était allé au devant de la fortune et avait eu le bonheur de la rencontrer . . .

Cependant il n'avait pas oublié le pays : et le souvenir du petit coin de terre béni qui, un jour, avait été pour lui tout le monde, était encastré dans son coeur, comme une perle sertie dans l'or. Il était revenu mourir au lieu de sa naissance. Il avait dormi dans le berceau des aïeux, il dormirait aussi dans le cimetière où ils reposaient.

Bon nombre de travailleurs étaient à l'oeuvre, et l'on entendait de loin résonner, comme une fanfare étrange, sous les coups de la hache et du maillet, les morceaux de bois sonores.

Léandre Martel, un des garçons de Louis, taillait l'ouvrage et dirigeait les ouvriers.

C'était un gaillard calme, pas empressé du tout, mais qui voyait juste et marchait droit au but. Souriant toujours, il allait d'un groupe à l'autre, traçant avec un crayon noir des mortaises et des entailles, donnant des conseils ou dictant des ordres.

Les scies aux dents acérées chantaient en faisant pleuvoir le bran comme une poudre d'or sur l'herbe piétinée. Le carré s'élevait vite avec ses châssis béants comme des yeux vides. Les chevrons furent enfin montés l'un après l'autre. bien appuyés sur les sablières et liés ensemble par des lattes. Le soir, quand le soleil descendit sous l'horizon de montagnes bleues, le comble parut comme un triangle de bronze dans la lumière rose. On cloua sur le pignon un énorme bouquet de sapin, et l'air retentit de mille cris joyeux.

La table fut dressée dans la vieille maison, entre les quatre pans nus. On avait enlevé les cloisons. Une liqueur excitante coula comme une nouvelle fontaine de Jouvence, et, à l'instant même, tout le monde se sentit rajeunir.

Le père Désorcy arriva souriant.

—“ Tardè venientibus ossa ” ... s'écria Jean Dupont, qui avait fait sa troisième, et s'était remis à planter des choux.

Le vieux patriote ne comprit pas, mais il répondit quand même :

—Ah ! ça ! . . . à mon âge on commence à tarder, mes enfants !

* * *

La soirée était avancée, et nous allions nous séparer sans entendre une histoire, quand un mendiant entra.

Il était infirme, très vieux, et s'appuyait sur deux béquilles. Tous les regards se fixèrent sur lui. Il demanda un gîte pour la nuit. La maison était petite et déjà trop remplie. La femme de Godefroi lui offrit à souper, mais le pria d'aller dormir chez le voisin, où les lits étaient bons et l'hospitalité, cordiale. Elle lui parlait avec une grande politesse, et l'on voyait qu'elle avait du chagrin de ne pouvoir faire davantage.

Il répondit durement qu'il ne demandait pas du pain, mais un lit. On se mit à le ques-

tionner. Il était de Saint-Césaire, près des lignes . . . Il se nommait Jérôme Dumal. Un drôle de nom, et pas commode à porter, ce semble.

A ce nom, le père Désorcy fit un bond, s'approcha du mendiant et le regarda fixement. On voyait frissonner ses vieux membres tout à l'heure immobiles. Il répéta deux fois avec une évidente émotion et d'une voix sourde :

—Jérôme Dumal, mes enfants ! Jérôme Dumal ! . . .

—Est-ce que vous me connaissez ? demanda le mendiant.

Le père ne répondit pas à sa question, mais après une minute d'un silence qui avait quelque chose de sinistre, il grommela :

—Je vais vous donner un lit, moi . . . un bon !

Et, se tournant aussitôt vers le petit garçon de mon cousin, qui regardait curieux, il ajouta :

—Va conduire ce pauvre chez moi . . . et qu'on lui donne mon lit.

Craignant de blesser la femme de Vaudreuil,

il lui dit que ce n'était pas pour lui faire la leçon qu'il agissait ainsi. Il voyait bien qu'elle ne pouvait héberger cet homme, et lui, il le pouvait aisément.

Le petit garçon sortit suivi de l'infirme.

Pendant quelques minutes, personne ne dit mot. Pour rompre un silence qui devenait embarrassant, mon cousin hasarda une petite plaisanterie :

—Comme ça, dit-il, vous ne coucherez pas dans votre lit, ce soir, père Désorcy . . . Pourtant, plus l'oiseau est vieux plus il tient à sa plume.

—C'est vrai, mes enfants ! répliqua le vieillard, mais pour bien traiter les autres il faut souvent se maltraiter soi-même.

Pendant que je cherchais un thème quelconque, ou tout au moins une phrase à défaut d'une idée, il reprit :

—Je vais vous raconter une petite histoire de mil huit cent trente-sept.

—Une histoire de trente-sept ! répondons-nous ensemble, en faisant cercle autour de

lui, oui ! oui ! père Désorcy, contez, nous écoutons ! . . .

Il commença :

" En ce temps-là, il y avait de la souffrance et de l'humiliation dans nos campagnes. Le nom français était honni. La religion de Notre Seigneur n'était pas comprise de nos maîtres. Nous étions tenus en servage ! mes enfants ! . . . Aujourd'hui que vainqueurs et vaincus sont devenus frères et ne forment plus qu'un seul peuple, on ne comprend guère les luttes et les douleurs d'autrefois.

Il ne faudrait pas oublier cependant que la liberté germe dans le sacrifice, grandit par le dévouement, et s'épanouit dans la charité . . .

" Nous avons été les premiers ouvriers de la grande oeuvre nationale. Il y avait des hommes de coeur et de génie qui nous guidaient. Nous obéissions . . . Ils étaient les nuages qui s'amoncellent et nous étions les gouttes de pluie qui tombent sur les sillons ensemencés.

A Saint-Césaire, ma paroisse natale, comme à Saint-Denys, comme à Saint-Charles, comme

à Saint-Eustache, comme à Chambly, le réveil du patriotisme fut admirable et l'élan des coeurs fut généreux. Il se trouva chez nous comme ailleurs cependant, des timides et des lâches ; mais ils sont oubliés, mes enfants ! et les noms des braves apparaissent de plus en plus brillants, à mesure qu'ils se dégagent des brumes du passé.

Je fus un des premiers à décrocher le fusil. J'étais pris d'un singulier besoin de faire le coup de feu, et pourtant je n'étais pas méchant. Une force invincible me poussait, et je ne pouvais pas croire qu'il n'est jamais permis au peuple d'affirmer son autorité et de revendiquer ses droits au prix du sang. S'il en était ainsi, mes enfants ! comment l'Eglise pourrait-elle accepter le fait accompli, et s'en faire ensuite hautement la protectrice ? Le mal est toujours le mal, et la prescription n'existe que pour le tribunal du siècle, pas pour la conscience de l'homme.

Plusieurs jeunes gens imitèrent mon exemple ; un de mes amis entre autres, qui avait trompé la surveillance de son père pour

lui dérober une arme vaillante. Ce père de mon ami était un peu bureaucrate et n'aimait point Papineau. Moi je marchais des lieues pour aller l'entendre, mes enfants ! Il faut entendre parler les hommes ou lire leurs écrits, si on veut les connaître.

J'avais une petite amie. A vingt-cinq ans, le coeur ne demande qu'à s'ouvrir à l'amour, comme une fleur au soleil. Elle m'aimait bien. Du moins, je le croyais. Les femmes ont toujours l'air d'aimer quand elles ne haïssent pas. Nous faisions des rêves enchanteurs. Nos parents unis par une longue amitié, jouissaient d'une certaine aisance. Ils ne manqueraient pas de favoriser nos voeux . . . Nous aurions notre maisonnette au fond d'un jardin, sur le bord de la rivière . . . Quand je viendrais du champ elle essuierait de ses lèvres fraîches mon front baigné des sueurs du travail . . . Nous dînerions en tête-à-tête . . . Nous irions nous asseoir à l'ombre des grands arbres, sur l'herbe épaisse comme un coussin . . . Toute la félicité que rêvent les amoureux de tous les temps et de tous les lieux, nous

l'aurions certainement, mes enfants ! Illusion ! Illusion !. . . Mais j'espère que la jeunesse ne m'entend pas. Je ne voudrais point la détromper. Le rêve seul est beau . . . Au reste, qu'ai-je à craindre ? La jeunesse croira toujours fatalement dans l'avenir, comme le vieil âge regrettera toujours le passé.

J'avais hâte d'entendre l'appel du clairon et de courir à la bataille. Je voulais me distinguer et venir déposer mes lauriers aux pieds de ma Dame, comme les chevaliers d'autrefois. J'avais donc deux amours : Ma patrie et ma Dame. Si je regarde bien, j'en trouve encore : Mon foyer, ma famille, ma mère . . . Ma mère surtout ! . . . Le coeur est immense et les choses qu'il doit aimer sont sans nombre.

Enfin, je reçus le baptême de sang. Un divin baptême, celui-là aussi, mes enfants ! quand c'est pour le droit que le sang est versé.

C'était à quelques milles de Longueil, vis-à-vis la propriété d'un nommé Trudeau, si j'ai bonne souvenance, et sous le commandement de Bonaventure Viger, un brave qui s'était improvisé chef.

Il s'agissait d'arracher aux anglais fanfarons Demaray et Davignon, deux des nôtres qu'ils avaient fait prisonniers. Je crois que cet engagement est le premier qui eut lieu à cette époque troublée.

Nous étions une trentaine de citoyens occupés à fondre des balles dans la maison du capitaine Vincent, à Longueil, lorsque Viger arriva. Quel vaillant que ce Viger, mes enfants ! . . . Il pouvait tenir un bataillon en échec. Jeune, dévoué, sans peur, adroit, agile, il était partout à la fois . . .

Nous voulions nous battre tout de suite, dans les rues, contre tous les " Goddam ", mais les " Goddam " juraient de brûler le village si nous faisions un mouvement.

—C'est bien, dit Viger, nous allons leur jouer un tour de notre façon. Les Chouayens vont voir ce que c'est que des patriotes . . . Attendons la nuit.

Elle était lente à venir. Nous avions tant hâte de glisser nos balles neuves dans nos vieux mousquets . . . Enfin, elle arriva. Nous sortons. Nous passons tour à tour comme une

procession de fantômes sur la route déserte . . . Le village est disparu là-bas dans la zône noire. Nous voilà embusqués derrière un petit rideau d'arbustes, le long d'une clôture, et là, priant le Dieu des nations de nous couvrir de son bouclier, nous regardons avec confiance l'endroit d'où l'ennemi doit surgir. Nous n'avions pas honte de prier, mes enfants !. . . Plus on craint le Seigneur, moins on craint les hommes !

" Le jour commence à poindre . . . Des lueurs blanches glissent sur les champs, à travers les bosquets d'arbres noirs. Un trait rouge comme du sang déchire, à la hauteur des forêts lointaines, le levant endormi . . . Un nuage de poussière monte sur la route là-bas.

—Courage, mes amis, dit Viger, les voici ! . . .

Un frisson court dans nos veines et nos coeurs battent avec violence. Pas de peur, mes enfants ! . . . je vous le jure ! Nous regardons nos mousquets comme pour leur demander s'ils vont répondre à notre attente et seconder nos efforts. Viger embrasse le sien :

—La mort seule nous séparera, dit-il.

Nous faisons la même chose, et nos yeux s'emplissent de larmes.

Ils arrivent traînant les deux prisonniers.

—Halte ! crie notre chef.

En même temps, nous nous levons et mettons en joue. Les Anglais paraissent ahuris.

—Halte ! crie de nouveau le bouillant Viger . . . Libérez les prisonniers !

C'est le fusil qui lui répond. Une balle lui effleure la jambe, une autre lui emporte le bout du petit doigt.

—En avant, les braves ! clame-t-il d'une voix formidable.

Et il s'élance le premier. Il barre le chemin aux Anglais. Il fait feu et blesse au genou le cavalier qui était à la tête de la troupe. L'engagement devient général. Nous nous battons comme des lions. Nous éventrons des chevaux et nous désarçonnons des soldats . . . L'ennemi nous croit nombreux, et, pour le confirmer dans son erreur, Viger crie, menace, appelle, se tournant de tous les côtés, comme

si le champ eut été rempli de guerriers qui n'attendaient que ses ordres pour accourir.

" Bientôt les Anglais sont pris de peur, mes enfants ! . . . Ils faiblissent, lâchent pied, se sauvent ! . . . Viger se jette sur les chevaux qui entraînent les prisonniers, et de son épée leur ouvre les entrailles. Ils roulent dans la poussière. Une clameur de joie monte au ciel. Nous ramenons en triomphe nos compatriotes délivrés enfin de leurs fers.

" J'étais blessé. Deux de mes camarades, moins heureux, m'aidaient à marcher, contents de partager ainsi ma gloire. Je retournai dans ma famille. Des soins intelligents me remirent vite sur pied et je repris le mousquet. Il ne fallait pas le laisser rouiller, mes enfants ! . . . Cependant l'élan ne fut pas universel. L'organisation était défectueuse, les ressources étaient insuffisantes, les armes, trop rares.

" Le temps marchait vite. Nous eûmes des triomphes, nous essuyâmes des défaites. Un jour, voyant qu'il était inutile et dangereux de prolonger une lutte désespérée, nous nous décidons à rentrer dans nos foyers.

" La persécution commençait, cruelle, impitoyable . . . Nous fûmes traqués comme des fauves. Les uns prirent en pleurant le chemin de l'exil, les autres montèrent sur l'échafaud, comme des criminels . . . Des criminels, mes enfants ! ces hommes honnêtes, ces soldats valeureux qui avaient trop aimé leur pays !... Trop aimé, non, on n'aime jamais trop, même quand on aime jusqu'à la mort ! . . . Demandez au Crucifié.

Le vieillard, ému, resta silencieux pendant quelques instants, puis il reprit :

" Je me tenais caché, depuis quelques jours, à une petite distance du village, dans un bois épais. A part ma famille, un ami, un seul, connaissait ma retraite ; c'était le brave qui avait décroché la carabine de son père pour tuer les despotes . . .

Tomber sur un champ de bataille, dans l'ardeur du combat, enivré de haine ou d'amour, c'est bien. Etre fait prisonnier après une lutte sans merci, blessé, épuisé, c'est encore bien. Mais se faire pincer comme un serin, quand l'épée est au fourreau et la fumée des canons

disparue, c'est absurde, mes enfants ! . . . et je voulais garder ma liberté.

Un jour, je faisais ma prière du matin, à genoux sur un tronc renversé, dans un rayon de soleil qui glissait à travers les rameaux. — Car les rebelles priaient comme les autres, et mieux peut-être que les lâches pour qui tous les jougs sont faits, — j'entendis un bruissement de feuilles inaccoutumé. Je me levai, regardant fiévreusement vers l'orée du bois, car c'était de là que venait le bruit. Je reconnus le froissement des branches sèches, des mousses et des fougères par des pieds pesants. Je crus bien que ma cachette était découverte et j'éprouvai un amer découragement. L'hiver approchait, je ne pouvais pas m'enfoncer loin dans la forêt. Il faudrait sortir de temps en temps pour trouver des aliments et me tenir au courant des choses politiques. Je savais que la justice — comme ils disaient — avait mis aux fers plusieurs des nôtres, et je me sentais de plus en plus triste dans ma solitude. Je crois que j'avais même des remords,

mes enfants ! et je sentais le besoin de partager les souffrances de mes compatriotes.

Le silence se fit tout à coup, et je n'entendis plus que le chant des oiseaux et la chute des feuilles. Je me dis que j'avais eu peur de quelque renard fripon, ou, peut-être, d'un ours grognard, allant à la curée, et je commençais à reprendre ma quiétude, quand un pas précipité retentit de nouveau, et presqu'aussitôt, j'aperçus dans le fouillis des branches, la silhouette de mon ami.

—Tu m'as fait peur, m'écriai-je . . . Quelles sont les nouvelles ? . . . Y a-t-il danger ?

Il arriva. Il essayait de sourire, mais il y avait de l'amertume dans les plis de sa bouche. Il était pâle, haletant.

—Ta cachette est découverte, fit-il . . .

—Découverte ! . . . Comment ? . . . Par qui ?

—Les Anglais vont arriver . . . Ils arrivent . . . sauve-toi !

—Qui leur a révélé l'endroit où je me cache ? . . . Le sais-tu ? . . . Ce n'est ni

mon père, ni ma mère, assurément . . . Pas toi, non plus . . .

Il perdit contenance.

—Il serait peut-être plus sage de te rendre, balbutia-t-il . . . Ils ne te feront certainement pas mourir . . .

—Et comment le sais-tu ? Pourquoi ce conseil ? Pourquoi n'es-tu pas prisonnier toi-même ? . . . Ne savent-ils point que tu es un rebelle comme moi ?

—Ils savent tout, fit-il d'une voix sourde. . . Impossible de leur échapper . . . Il vaut mieux se soumettre, cela les désarme et ils se montrent généreux.

—Et c'est ce que tu as fait ? demandai-je, d'une voix qui dut résonner loin, mes enfants !

Il ne répondit pas. J'entendis de nouveau des pieds qui retombaient dru sous le bois silencieux. Un éclair me traversa l'esprit, et je compris tout . . .

—Tu m'as vendu ! m'écriai-je, et tu me livres ! . . . Judas ! Judas ! Judas !

—Sauve-toi ; tu peux échapper encore, répéta-t-il, presqu'à voix basse . . .

Et il disparut.

Les limiers saxons arrivaient. Je n'eus pas le temps de prendre mon fusil. C'était mieux sans doute. Dieu l'a voulu ainsi.

Je fus entouré, saisi, écrasé sur le sol vierge par ces impurs. Ils me mirent des fers aux mains, et me poussèrent, impuissant, et désarmé, devant eux, à travers les grands arbres impassibles. Ils riaient et les oiseaux chantaient.

De nouveau, le bon vieillard fit silence, et l'on eut dit que son regard fauve se perdait dans ce lointain douloureux qu'il venait d'évoquer.

On savait qu'il avait été exilé aux Bermudes avec sept de ses compagnons, pendant que plus de cinquante autres patriotes étaient entassés dans l'entrepont des voiliers et transportés par delà l'équateur, aux antipodes, dans la terre encore presque inconnue de l'Australie . . .

“ Mais la liberté germe vite dans le sang

des martyrs, et les grandes douleurs touchent le ciel. Une ère nouvelle commença. Les lois qui avaient été imaginées pour nous perdre devinrent notre bouclier, grâce au dévouement et à l'habileté de nos hommes d'état, et après quelques années, les pauvres exilés purent revoir leur beau Saint-Laurent, leurs campagnes paisibles, leurs foyers bien aimés. L'exil n'était plus qu'un mauvais rêve.

" Ce que vous ne savez pas, mes enfants ! reprit le vieux conteur, c'est que mon retour fut douloureux comme mon départ. Je n'avais pas épuisé le calice des amertumes . . . Mon pauvre coeur devait souffrir à son tour des tourments nouveaux . . .

La jeune fille que j'aimais et qui devait être ma femme un jour, n'avait pas eu le courage de l'attente. Un lâche l'avait circonvenue. Il lui avait fait croire que je ne reviendrais jamais, ou que je serais encore traqué comme un scélérat. Il lui avait dit . . . Mais pourquoi rappeler ces choses qui ne vous intéressent nullement ? . . . Elle m'oublia. Elle

devint sa femme, à lui, à lui qui m'avait trahi et livré ! . . .

Il acheva dans un sanglot.

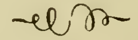
Un frisson de colère passa dans nos veines.

—Et le ciel ne l'a point puni ? demandai-je anxieux.

—Le ciel, répondit le vieillard, ne punit pas toujours en ce monde . . . Il ne punit pas souvent. C'est à la mort que les comptes se règlent, mes enfants ! . . . L'homme a pour lui le temps et Dieu a l'éternité . . . Cependant jugez. Elle n'a pas vécu longtemps, auprès de ce traître qu'elle méprisait.

Lui, c'est cet homme qui vient de sortir d'ici pour aller dormir dans mon lit . . .

Dieu veuille qu'il y repose bien !



LE JEUNE ACROBATE

Autrefois, il y avait du poisson dans toutes les eaux, et les ruisseaux les plus humbles voyaient se jouer sous leur mousse blanche, parmi les cailloux, d'alertes familles de goujons. Vous jetiez la ligne et ça mordait. Achigan, truite ou perchaude ne regardaient guère à l'appât, et se laissaient enlever par amour pour le pêcheur. Aujourd'hui, les ruisseaux sont à demi desséchés, à cause des défrichements, et le poisson qui s'attarde encore dans les mares formées par les échancrures de leurs bords, ne mord qu'aux hameçons dorés et aux amorces succulentes. Il imite l'homme, son frère. . . . .

Il faut s'enfoncer maintenant sous la grande forêt, dans cette région vierge des Laurentides, immense et tourmentée comme une mer en fureur ; dans cette région de montagnes ombreuses et de crêtes scalpées qui viennent brusquement s'arrêter au grand fleuve, et lui faire un rempart crénelé qui déchire la nue.

On escalade les rochers, on franchit les torrents, on dort sur la dure, on est poursuivi par une légion de moustiques qui chantent, vibrante et claire comme un verre qui se brise, leur monotone chanson, nous embrassent effrontément un peu partout, et, comme le "kissing bug" dont ils devraient au moins imiter la pudeur, se gorgent ensuite de notre sang le plus pur. Mais quel paysage merveilleux ! Quel air vivifiant ! Quelle senteur enivrante et douce ! Quel calme endormeur et profond ! Partout des lacs bleus comme le ciel baignent le pied des montagnes ; partout des rivières serpentent dans les vallées ; partout des cimes provoquent les mordants baisers de la foudre ; partout des col-

lines se couronnent de grands bouleaux rouges et de sapins odorants. Et, dans la suprême tranquillité de la solitude, on entend le bruissement d'une feuille, le murmure d'une source, le chant d'un oiseau. Seulement, quand la tempête arrive, les torrents mugissent, les arbres tombent, les lacs écument, les flots bondissent, la nue éclate et le tonnerre roule de montagne en montagne avec un fracas épouvantable.

Nous revenions, un jour, cinq ou six amis, de l'une de ces intéressantes excursions de pêche en pays sauvage. Nous commencions à descendre le Cap Tourmente. A nos pieds, l'île d'Orléans, avec ses florissantes paroisses, semblait une corbeille de fleurs bercée par les eaux ; Québec, sur son rocher noir, à trente milles de distance, luisait comme un astre nouveau dans les fauves lueurs du couchant, et toute la côte de Beaupré, qui descend des montagnes vers le fleuve par échelons merveilleusement taillés dans la forêt, la verdure et le roc, avec ses champs encadrés de clôtures grises, ses prairies et ses pièces de grain, pa-

raissait dormir sous un voile de satin moiré, sous un voile tissé en larges carreaux bruns et verts, oranges et safrans, où les côteaux formaient des replis moelleux et les ruisseaux, des fils d'argent.

La vue des pâturages verts et des troupeaux beuglants réveilla dans nos gorges sèches la soif du lait, et nous nous arrêtâmes devant une maison de bonne apparence, flanquée d'une laiterie de pierre. Un vieillard à l'oeil vif fumait sa pipe à la porte, du côté du soleil. Il se leva, nous pria d'entrer et vint s'asseoir avec nous

A peine avions-nous vidé le petit verre de politesse, qu'un bambin joufflu se précipita sur le seuil.

—Grand-père, cria-t-il, il y a des animaux dans le grain !

—Oui-dà ! . . . On va voir . . . Excusez-moi, mes bons messieurs, fit le vieillard.

Et il s'élança dehors, sauta d'un bond, une clôture de cinq perches, enjamba un large fossé, et tomba soudain, après une vaillante

course, au milieu des délinquants qui se délectaient du fruit défendu.

—Diable de grand père ! nous écriâmes-nous . . . Quels jarrets ! Quelle vigueur !

—Voulez-vous connaître son histoire ? proposa une jeune femme, en nous versant du lait.

—De votre bouche, surtout, l'histoire ne peut manquer d'être intéressante, répondit l'un de nous.

La jeune femme rougit et parut belle.

—Je ne raconte pas bien, reprit-elle, mais je ne raconte que des choses vraies.

Mes compagnons me regardèrent en souriant. Je compris et ne me fâchai point.

—Cependant, ajouta-t-elle, prenant un air dégagé, j'ai décroché un prix de narration aux Ursulines, et je crois qu'avec un peu de temps et d'audace, je serais arrivée au pays de la fiction . . . J'avais du goût pour le mensonge.

Cet aveu gentil fut accueilli par un éclat de rire

—Et l'imagination se joue facilement des

murailles épaisses du sombre cloître, remarquai-je, pour la pousser à parler encore.

—Oui, répondit-elle, l'imagination est une grande voyageuse . . .

Elle poursuivit :

Mais on est bien placé, tout de même, dans le monastère de Marie de l'Incarnation, pour évoquer les choses du passé. Il est encore tout imprégné des émanations de l'antique forêt et des vertus de ses premières religieuses . . . J'ai bien des fois arrêté mon regard rêveur sur le tronc dévasté du vieux frêne qui prêtait à la fondatrice célèbre son ombre et son feuillage, quand elle réunissait les enfants sauvages pour leur apprendre à lire et à prier . . . Mais laissons dormir ces souvenirs sacrés. Je les éveillerai quand je serai seule . . . Je tiens à vous raconter l'histoire du vieillard qui vient de sortir, le père de mon mari.

Et voici le récit qu'elle nous fit pendant que l'étrange bonhomme relevait la clôture brisée.

* * *

Un jour, des bohémiens passèrent. Il y a longtemps de cela. Ils étaient dix de leur

bande, vêtus de haillons éclatants, sales et drôles. Ils dressèrent leur tente sur la place publique, en face de l'église. Le conseil municipal et le corps des marguilliers s'étaient entendus pour diviser le prix du permis. L'entente avait été d'autant plus facile que le marguillier en charge et le maire ne faisaient qu'une seule et même personne.

Un farceur, qui aurait pu faire rire un tas de pierres, Alexandre Marchavêque, je peux bien vous le nommer, avait annoncé, du haut de la tribune, les exploits merveilleux promis par les saltimbanques. Pour récompense de sa réclame, il s'était contenté de deux billets d'entrée, un pour lui-même et l'autre pour sa moitié . . . Il n'avait pas dit pour sa femme, afin de ne pas mentir. Il cultivait un célibat enragé.

La foule l'entourait massée près de lui. Les hommes d'abord, un cordon noir et large, puis les femmes plus gaies dans leurs robes de couleurs.

—Vous allez voir, criait-il de sa grosse voix de bourdon, vous allez voir pour rien . . .

presque pour rien . . . pour cinq sous . . . pour dix sous tout au plus, des choses incompréhensibles comme des mystères . . . et tout à fait simples cependant. Il y a un escamoteur incomparable. Il serait de force à escamoter une élection malgré tous les voteurs, et le ciel malgré le bon Dieu. Vous serez témoins de cent merveilles opérées par la magie. Pas la magie noire des sorciers de l'île d'Orléans, qui rend les filles amoureuses malgré elles, et les garçons volages malgré eux ; mais la magie blanche des anciens, qui change une fève en dragée et un bouton en trente sous . . . Vous payez cher quelquefois pour les tours que l'on vous fait, là, pour rien, vous rirez des tours qu'on jouera aux autres . . . Si vous avez des yeux vous verrez, si vous avez des oreilles vous entendrez le plus extraordinaire des enfants modernes, le grand Victor . . . Le grand Victor, un petit gamin gros comme ça, surpasse par la hardiesse de ses bonds, tous les sauts de carpe des cabrioleurs politiques . . . Je ne fais allusion à personne, et s'il y en a

qui se sentent atteints, ils seront sans doute assez madrés pour ne pas le laisser voir.

Victor s'enferme dans une boîte et joue des marches au pas de course, comme le ferait un caissier de banque, mais, quand il sort, la caisse est pleine et son gousset est vide.

Ce prodige possède une voix de sirène. Quand il chante, les rossignols se taisent. Il a des couplets d'une gaieté folle. La statue de sainte Anne, dans le portail de l'église, éclaterait de rire si elle pouvait l'entendre. Il en a d'autres qui font couler les larmes à torrent. Il faut ouvrir son parapluie.

Il danse sur la corde plus légèrement qu'un moineau sur la tige du blé. Ne manquez pas de venir admirer ce phénomène.

Il n'est pas seul. Vous pourrez applaudir une jeune Andalouse des bords . . . de la Garonne ! Son oeil noir est si ardent qu'il réduit les coeurs en cendre. Jeunes gens, laissez les vôtres à la maison . . .

Une vieille fée lit dans les mains comme dans un livre ouvert, et vous révèle tout ce que vous aimez ou n'aimez pas à savoir. Tu

pourras venir, chose, tu mettras des gants de boxe.

Il y a aussi un joueur de trompette mandé exprès de Jéricho. Il est retenu pour le jugement dernier. Lui seul, paraît-il, serait capable de réveiller Pierrot Lallemand, quand le curé prêche sur la boisson.

Venez ! venez ! venez !

* * *

Le soir, il y avait foule sous la tente. Le joueur de trompette s'était tenu à la porte jusqu'à la dernière minute, soufflant de toute la force de ses poumons dans son cuivre sonore.

Parmi les curieux se trouvaient les Piquefer ; toute la famille : le grand père et la mère grand', le papa et la maman, les enfants ; trois générations. Le papa, c'était Dubosquet. Il s'était fait Piquefer en devenant gendre. Il avait amené sa femme pour la distraire d'un long chagrin, et elle, elle avait amené ses enfants pour les voir rire un peu. La vie est monotone aux champs, et les âmes qui

pleurent y sont souvent laissées à elles-mêmes.

Dubosquet avait placé les siens en avant, sur des chaises, près de la grand'maman, et il s'était retiré un peu en arrière au milieu d'un groupe d'amis, afin de rire plus à son aise.

Un jongleur déguisé en derviche ouvrit la séance d'une façon galante. Il sortit, d'un chapeau de soie haut et vide, une douzaine de bouquets parfumés qu'il offrit aux dames. Un loustic remarqua d'un ton sentencieux :

—Cela paraît naturel, mais ça ne l'est pas. Les couleurs viennent de vos yeux et l'odeur, de votre nez . . .

C'étaient de vrais bouquets cependant. Ensuite, il mangea de l'étoupe, cracha des flammes et déroula entre ses dents un long ruban rose. Il y eut un murmure d'approbation, surtout parmi les jeunes filles.

—On dirait que c'est du feu, reprit le même loustic ; il nous le fait voir ; c'est là qu'est la magie. Quant au ruban rose, j'en ferais une boucle pour les cheveux de ma mie.

Puis, entre autres choses stupéfiantes, il s'arma d'un couteau dont il fit reluire la lame à la lampe fumeuse, et d'une voix grave et légèrement tremblante, il annonça qu'il allait se couper le poignet. Il y eut un frémissement d'horreur. Il n'écouta point la terreur des femmes, et, bravement, il fit glisser le taillant du couteau sur son bras nu. Le sang coula et des cris s'élevèrent.

—Calmez-vous, tendres âmes, repartit encore le connaisseur, c'est une vaine . . . illusion ; le couteau seul est vrai.

Quand le vieux jongleur eut fini ses sortilèges, deux jeunes filles se mirent à danser en secouant, d'un bras gracieux, des tambourines garnies de petites feuilles métalliques. Leurs pieds souples et légers, glissant en cadence, décrivaient sur les planches sonores, des figures étranges comme font sur les ondes bleues ou les sables d'or, les vols d'hirondelles. Et, sous la tente encombrée, petit à petit comme un écho qui s'éveille, il se fit un bruissement plaisant et mesuré. Involontairement, tous les pieds frémissaient, toutes les bouches

souriaient. C'était l'irrésistible entraînement de l'exemple, la suggestion . . .

Enfin, on annonça le petit prodige, le prince de l'air, le favori des fées.

En attendant le lever du rideau, et pendant que le héraut de la troupe fait l'éloge de son jeune sujet, je vais prendre mon récit de plus loin et le rendre aussi clair que possible.

* * *

Balthazar Piquefer n'était pas intraitable dans les affaires ordinaires de la vie. Il ne refusait pas de rendre un petit service, ni d'en solliciter un grand. Il se montrait reconnaissant comme tout le monde, quand la reconnaissance n'entraînait pas de sacrifices. Il fredonnait en revenant du champ si la journée avait été bonne ; il maugréait s'il était survenu un contretemps. Il allait à la messe tous les dimanches et chantait au lutrin. Mais il ne fallait pas lui parler politique, ou bien il fallait lui en parler de la façon qu'il aimait. La contradiction l'irritait ; il ne dis-

cutait pas, il tapait. Il n'y avait qu'un bon parti, le sien. Hors de là point de salut.

Il ne comprenait pas que le curé permît à Lubin Dubosquet de chanter au lutrin. Lubin appartenait au groupe des " Francs-parleurs. " Un groupe fait de vieux qui n'avaient jamais baissé pavillon, et de jeunes qui voulaient aussi mettre la main à la hampe. On y voyait germer la révolte. Il supportait mal l'autorité. Il devait obéir aux suggestions du grand orgueilleux biblique. Il n'était donc pas convenable qu'une voix sortie de ce groupe se mêlât de célébrer les louanges du Seigneur, à l'église, chaque dimanche. Il est vrai que ces louanges se chantaient en latin et que nul n'y comprenait goutte ; mais enfin c'était le langage de l'Eglise, et les chantres se tenaient auprès de l'autel, comme le prêtre.

Il faisait son possible pour couvrir la voix de son rival. Quand ils psalmodiaient ensemble, il enflait la sienne jusqu'à lui donner le son du tonneau, et quand l'autre chantait seul, il toussait et crachait comme un phtisique. Il avait même songé à dépouiller la

chape d'or, puisque Dubosquet s'obstinait à la porter. Ce qui le retenait, c'était la peur de passer pour battu. Les gens auraient dit peut-être, qu'il se voyait éclipsé, lui le moins vieux, et que les notes sonnaient mal dans sa gorge . . .

Cependant il ne put s'empêcher, un jour, d'en parler au curé. Le curé se mit à rire comme s'il se fut agi d'une chose bien amusante. Il se sentit déconcerté et commença à craindre pour la religion. Il temporisa. Il temporisa, mais il changea de place. Il alla s'asseoir à gauche, dans la stalle voisine du siége curial. Comme cela, il ne chanterait plus à l'unisson avec l'impie Dubosquet, et il aurait l'air de lui donner la réplique.

Or, Piquefer avait une fille et Dubosquet, un garçon. La fille de Piquefer s'appelait Blanche et elle était fort brune, le garçon de Dubosquet s'appelait Roch, et il avait le coeur fort tendre. Ils s'aimaient malgré la divergence d'opinion de leurs pères, et ils chantaient à l'unisson les espérances qui planaient comme des oiseaux de neige sur leur sereine jeunesse.

Piquefer n'encourageait guère les avances de l'amoureux. Il ne perdait pas une occasion de vanter le mérite de tel autre jeune homme de bonne famille qui soupirait en secret. Il perdait son temps. Il suffit que vous chuchottiez à l'oreille de votre fille le nom d'un vaillant amoureux pour que l'oreille se ferme et que votre fille devienne sourde. L'amour cherche son chemin lui-même et se montre le plus récalcitrant des sujets.

Quand Roch Dubosquet vint, avec son père, faire la " grand' demande ", il n'était pas du tout rassuré. Il dut promettre d'élever ses fils dans les bons principes. Il ne recevrait aucune gazette à l'allure trop libre. Il voterait toujours comme le beau-père. Bref, il changerait de politique et se mettrait en tutelle. Il promit tout et ne tint rien. Sa femme lui pardonna sa ruse et le ménage fut heureux.

Les petits enfants sortaient du nid en gazouillant, comme les oiseaux. L'aile maternelle les couvrait amoureusement. Le plus âgé venait d'avoir six ans. Un joli bambin aux cheveux d'or bouclés, à l'oeil bleu doux et fin. Le grand père Piquefer l'adorait et le gâtait. Il

l'emmenait déjà à la pêche, au large, dans son canot, et lui apprenait à tenir une ligne. Il avait voulu lui infliger, au baptême, les noms de Sauveur-Balthazar-Albert-Victor. Sauveur, pour qu'il fut sauvé des mauvais principes, Balthazar, en souvenir de l'aïeul, Albert-Victor, par respect et par amour pour la famille royale et l'autorité. Avec cela l'enfant devait marcher droit et loin.

Un dimanche du mois de . . . Je ne me souviens plus de quel mois, c'était en été, cependant, car les arbres, le long du chemin, se couvraient d'une fine poussière grise, les cigales lançaient comme des fusées leurs notes stridentes et monotones, et les ruisseaux dormaient dans leurs lits de sable, entre leurs bords fleuris. Madame Dubosquet avait accompagné son mari à l'église, laissant à une petite voisine la garde de ses trois enfants. Elle en avait trois, Albert-Victor, que vous connaissez déjà, et deux petites filles que vous ne connaîtrez jamais.

Croyez-vous aux pressentiments, aux aver-

tissements, aux songes, à toutes ces choses inexplicables qui hantent la pensée humaine à certaines heures ? Moi, j'y crois ; et si je n'étais pas si pressée de finir, je vous en raconterais de bien bonnes.

La messe allait se terminer tout à l'heure. L'officiant chantait d'une voix suppliante le " Pater Noster ", et tous les fidèles, l'âme au vol, s'unissaient à lui pour demander le pain quotidien. Le reste les touchait assez peu. Le pardon des offenses, surtout, paraissait une question assez embrouillée et de peu d'urgence. Quand les chantres répondirent avec ensemble :

" Sed libera nos à malo. "

Madame Dubosquet se sentit frappée au coeur. Une pensée douloureuse comme un glaive qui fouille une blessure, l'obséda tout entière. Elle se mit à prier avec une ferveur nouvelle en regardant le saint tabernacle. Elle s'efforça de chasser cette idée absurde qui la tenaillait comme une angoisse. Elle se dit que c'était une tentation. Il fallait la mépriser. Dieu était là, sur l'autel. Il voyait sa peine et ses efforts, Il aurait pitié d'elle et ne

lui tiendrait pas compte de cette distraction. Elle savait bien que rien n'arrive sans qu'il le veuille . . . Elle l'appelait bon, miséricordieux, juste. Il ne permettrait pas le malheur terrible dont la pensée la désolait si fort en ce moment . . .

" Ite, missa est ", chanta le prêtre. . .

Déjà ! pensa-t-elle . . . La messe est finie ! Mais je n'ai pas eu connaissance de l'" Agnus Dei " . . . ni de l'" Oremus " ! . . . Bon Jésus, quelle distraction !

—Allons-nous attendre les vêpres ? lui demanda son mari, en sortant de l'église :

—Mon Dieu ! non . . . Je suis inquiète des enfants. Allons-nous-en vite.

Il la regarda curieusement.

—Les enfants, tu les as déjà laissés . . . Avec la petite Pérusse, ils sont en sûreté. . . J'aurais quelqu'un à voir.

—Fais comme tu voudras. Je ne sais pas ce que j'ai. C'est de la folie, je crois bien.

Il la regarda de nouveau. Elle était très pâle.

—Tu n'es pas bien, chère femme ; il fallait le dire tout de suite. Allons.

Quand ils arrivèrent, les deux petites filles jouaient avec du sable, au soleil, devant la porte.

—Où est votre petit frère ? demanda anxieusement la jeune mère.

—Sais pas, fit la plus âgée, en jetant en l'air une poignée de sable qui retomba comme une poudre d'or sur ses beaux cheveux.

Madame Dubosquet se précipita dans la maison. En même temps, la petite Pérusse entrait par la porte de derrière. Elle avait un air consterné.

—Le petit ? demanda de nouveau la pauvre femme.

—Je le cherche, répondit la gardienne. Il était avec les autres, il n'y a pas un quart d'heure.

—Mon Dieu ! s'écria la malheureuse mère, en se tordant les bras, j'avais un pressentiment ! . . .

—Voyons, chère, il n'y a pas lieu de se désespérer, observa Dubosquet. Nous allons chercher. Il ne peut pas s'être perdu.

Ils l'appelèrent en vain, en vain ils le cher-

chèrent. Il n'était pas tombé dans le puits ; le puits était fermé par un couvercle solide. Le ruisseau ne le gardait point dans ses flaques peu profondes. Il n'y avait point de ravins, et la côte boisée descendait par une pente fort peu raide.

Quelques-uns dirent qu'ils avaient vu, le matin, voguer, le long des battures, un grand canot rempli d'hommes et de femmes — peut-être des sauvages.

La pauvre mère voulut mourir. Elle souffrit des douleurs indicibles et son existence devint un martyre. La pensée que son enfant vivait, qu'il allait grandir loin d'elle et l'oublier, la torturait comme un cauchemar maudit. Elle aurait mieux aimé qu'il fut mort là, dans son petit lit blanc. Elle pourrait aller porter des fleurs sur sa tombe ; elle pourrait, dans ses longues et tristes nuits, le voir voltiger comme un ange au-dessus de sa tête alourdie !

Dix années passèrent ainsi. La prière et la foi commençaient enfin à calmer de leur baume divin la blessure encore saignante. Le

sourire revenait parfois sur cette bouche qui avait bu tant de larmes . . .

Quand les saltimbanques vinrent planter leur tente sur la place publique et se promener dans le village, au son de la musique, avec un singe qui faisait des grimaces à tout le monde et passait le chapeau comme un homme, les enfants s'attroupèrent et suivirent en criant, riant et battant des mains. Ils promirent d'être sages, d'étudier, d'obéir, de prier, de se coucher de bonne heure, tout ce que l'on voulut enfin, si on leur permettait d'aller à la représentation du soir.

Madame Dubosquet céda comme les autres aux instances de ses enfants . . .

* * * *

—Vous allez voir le prince de l'air, le favori des fées, criait le héraut chargé de la réclame.

Le rideau se leva et un bel enfant de seize ans, blond comme un épi, svelte comme un jonc, souple comme un écureuil, se précipita sur la scène en tournoyant comme un soleil

avec ses paillettes d'or aux épaules et aux jambes, grimpa sur le trapèze et salua la foule d'un geste gracieux. Ses longs cheveux que retenait un cordon d'argent se défirent tout à coup et retombèrent en boucles soyeuses sur ses épaules presque nues.

—Pardon, mesdames, fit-il, et sa voix suave vibra comme un fil d'acier, pardon si je refais ma toilette devant vous.

Et, debout sur la barre vacillante, il attacha de nouveau avec le fil étincelant sa chevelure en désordre. Une femme assise au milieu de la salle ne put s'empêcher de dire tout haut à ses voisins qu'elle n'avait jamais vu de si beaux cheveux. Le jeune acrobate répliqua en souriant qu'ils étaient tout de même un peu nuisibles, mais qu'il les gardait ainsi en souvenir de sa mère qui les aimait tant. Et il ajouta avec un profond soupir :

—Pauvre mère ! pauvre mère ! . . .

Une voix d'homme, une voix de vieillard demanda, tremblante et forte :

—Est-elle morte votre mère ?

—Je ne le sais pas, répondit le jeune gars,

il y a dix ans que j'ai été enlevé à son amour.

—Tais-toi ! gronda quelqu'un, derrière le rideau.

Le vieillard s'était approché de l'estrade et fixait l'acrobate d'une façon étrange, cherchant à faire revivre des traits effacés, peut-être . . .

Tout à coup, une femme se leva, criant d'une voix déchirante où la crainte et l'espoir vibraient également fort :

—Mon Dieu ! si c'était mon enfant, mon petit Albert-Victor ! . . .

Et brisée par la violence de l'émotion, elle s'affaissa sur son siège.

Le jeune acrobate sauta du trapèze et s'avança au bord de la scène. Il était pâle et agité :

—Albert-Victor ? dit-il tout angoissé . . . Je m'appelle Albert-Victor.

Et le vieux Piquefert, de plus en plus troublé :

—Te souviens-tu de grand père Balthazar ? . . .

—Qui m'emmenait à la pêche dans un grand canot, ajouta l'enfant.

—Mon petit fils ! clama le vieillard, mon petit fils ! . . . et il fondit en larmes.

Dubosquet, écartant tout le monde, s'était précipité en avant, les bras tendus :

—Mon enfant ! C'est mon enfant ! criait-il.

Il escalade la rampe, prend le gars dans ses bras, le couvre de baisers et vient le déposer sur les genoux de sa mère, qui rit et pleure à la fois, dans le délire de sa félicité.

Le tumulte était grand. Tout le monde voulait voir. On montait sur les chaises et sur les bancs ; on riait, on pleurait . . .

Le directeur de la troupe imposa silence.

—Nous sommes heureux, dit-il, que notre jeune élève ait retrouvé sa famille. Il n'était pas né pour la scène . . . Il fera son chemin dans une carrière plus modeste et moins accidentée . . . La représentation va continuer. Vous allez voir maintenant les prouesses d'un singe qui mériterait d'être appelé homme, tant il a de ressources dans son sac . . . Il doit descendre de quelque fils d'Adam égaré dans les forêts du Congo . . .

Tout le monde sortit.

Le jeune acrobate d'alors, c'est le vieillard

d'aujourd'hui . . . Le voici qui revient. Vous prendrez un verre à sa santé, ça lui fera plaisir . . .

—Et à la vôtre . . . Madame.



MAISON HANTÉE

Moi, je n'ai pas eu de chance. Rien ne m'a réussi. J'aurais pu devenir riche, si j'avais fermé la main au lieu de l'ouvrir. Je serais arrivé aux honneurs, mais j'ai oublié d'avoir de l'ambition. J'aurais bien épousé une dot ... exemplaire, mais il y a tant de vertus qui ne sont pas dorées.

J'ai changé de lieu, et partout j'ai laissé des amis qui m'ont oublié. J'ai changé de foyer, et nulle part je n'ai trouvé cette orgueilleuse satisfaction que l'on éprouve en regardant flamber des bûches qui ne doivent rien au bûcheron, en entendant mitonner dans la vieille marmite de famille, un potage acquitté.

C'est compris, je n'ai pas eu de chance. Est-ce bien ma faute ? Par exemple ! . . .

D'abord, il y a le tempéramment qui nous fait tourner comme le vent fait tourner une girouette, avec cette différence que l'on rit et que la girouette grince. Puis, ce sont les circonstances qui nous entortil'ent comme les araignées entortillent les mouches, dans leurs toiles ténues et collantes, et les chemins qui se bifurquent ! et les montées raides ! et les descentes vertigineuses ! . . . Tenez ! la vie est un jeu de hasard ; elle devrait être défendue.

Mais j'ai appris à souffrir. Je ne dis pas cela pour me vanter. Il n'y a que ceux qui ont eu peur de la souffrance qui se vantent d'avoir souffert. Or, savoir souffrir, c'est peut-être ce qu'il y a de plus utile à l'homme, et ceux qui ne le savent pas sont encore plus à plaindre que moi.

Et puis, il y a l'expiation.

Qui d'entre les hommes n'a pas quelques peccadilles sur la conscience ? . . . La route où nous cheminons est glissante . . . Le pied se heurte à une pierre mise là d'aventure . . . La lumière est douteuse . . . On chancelle, on roule . . .

Dieu aveugle ceux qu'il veut perdre. Pourquoi n'aveuglerait-il pas aussi, mais d'une autre façon, ceux qu'il veut sauver, afin qu'ils fassent des bévues, qu'ils ne soient pas heureux dans leurs entreprises, que leurs projets échouent, que leurs espérances s'envolent, que leurs richesses se dissipent, et qu'ils paient ainsi, dès maintenant, si leur soumission est sincère, la dette du péché ?

Si je n'ai pas été chanceux, mon ami Célestin Graindamour l'a été. Dame ! avec un nom pareil. Vous me direz peut-être que le nom n'y fait rien. Chacun peut penser et dire ce qu'il voudra, pourvu que cela ne fasse de tort à personne. Je ne suis pas de l'avis de tout le monde, moi ; je n'aime pas à opiner du bonnet.

Mon ami Graindamour est né sous une bonne étoile : Vénus ou l'Epi de la Vierge. J'ai dit : Vénus. Nos jeunes astronomes vont sourire ou s'indigner. Il n'est pas permis, en effet, de prendre pour une étoile cette planète voluptueuse qui n'est pas plus grosse que la Terre, et ne vaut pas mieux qu'elle. Mais son rayonnement est si vif qu'on la croirait

un grain de cette poussière de soleils qui monte sans cesse de l'infini . . . Il en est donc du ciel comme de la terre, et là comme ici l'apparence est trompeuse et l'éclat, souvent emprunté.

Tout de même, mon ami Célestin est né sous une bonne étoile. Je vais vous conter la chose. Si vous avez des doutes sur l'exactitude de mon récit, venez me prendre, nous irons ensemble à la maison hantée.

Avez-vous entendu parler de la maison hantée ? Une petite maison de pierre, dans le bois du moulin, et vieille ! vieille ! . . . Elle doit y être encore, car après tout je n'ai pas rêvé ça.

Elle était abandonnée depuis longtemps. Quelquefois, lorsque nous allions à la pêche au crapet ou à la perchaude, dans la Grande Rivière du Chêne, avant de descendre la côte sablonneuse, nous nous y arrêtions. Nous poussions les ais vermoulus de la porte et nous pénétrions dans les pièces basses et humides. La cuisine paraissait désolée avec son âtre béant et sa crémaillère noircie par la fumée. Des hibous taciturnes semblaient se com-

plaire sur les pierres effritées de la cheminée. Célestin, qui est adroit au tir, en a tué plusieurs. Moi, je n'ai jamais de ma vie fait jouer la gâchette d'un fusil. J'ai peur du bruit.

Les bonnes gens du village disaient que c'était toujours le même hibou qui tombait sous le plomb de Célestin ; et je me rappelle l'exclamation soudaine et le geste comique de la mère Fanfan, un soir qu'elle nous rencontra portant triomphalement l'oiseau de Minerve au bout d'une carabine. Nous sortions du bois.

—Encore le hibou ! fit-elle, en levant les bras au ciel.

Puis elle ajouta d'un accent découragé :

—Vous ne le tuerez jamais, allez !

—Diable ! répliquai-je, il me semble pourtant, qu'il en a pour son compte.

J'étais curieux, tout de même, de connaître le pensée de la vieille femme, et je demandai :

—Que voulez-vous dire, mère Fanfan ? Nous n'avons pas abattu le même oiseau deux fois . . . Ce qui est mort est mort.

Elle me regarda avec des yeux indignés,

puis sa bouche ridée fit une moue dédaigneuse :

—Je ne sais pas ce que je dis, peut-être . . .

—Pardon, la mère, repris-je, avec douceur, je ne veux pas vous offenser, mais je comprends qu'ils sont tous de la même famille. C'est cela, n'est-ce pas ? Il y a des familles de hibous : des pères, des mères, des frères, des soeurs, des cousins, des cousines, comme il y a des familles de loups, de renards et d'hommes.

La vieille ne riait pas. Elle repartit :

—C'est le même hibou ; il n'a pas de famille . . . pas plus que le payen qui est enteré dans la masure du bois.

—Comment ! il y a un homme d'enfoui là ?

—Pas un homme, un payen, que je dis . . . Et le hibou que vous tuez de temps en temps, c'est son âme à ce payen . . . L'âme est immortelle vous savez . . . Le curé le dit assez souvent.

Elle était bien convaincue de ce qu'elle affirmait. J'ajoutai :

—Il devait avoir l'âme noire, ce payen que l'on tue et qui ne meurt jamais. L'avez-vous connu ?

Elle se hâta de répondre :

—Moi, non, mais mon père. Il vivait seul, n'aimait pas les pauvres et dépouillait les riches.

—Et ils ne se plaignaient pas les riches ? demandai-je.

—Se plaindre, pourquoi ? cela n'aurait servi de rien, car il était protégé par Béelzébuth.

—Quel est ce monsieur-là ?

—Vous voulez rire, je le vois bien . . . Tout le monde connaît Béelzébuth.

—Je ne l'ai jamais vu . . .

—Je vous souhaite de ne jamais le voir . . . C'est satan en propre personne . . .

—Oh ! oh ! je comprends . . . Et ceux qu'il protège dorment donc en sûreté ?

—Oui, mais c'est le réveil qui n'est pas drôle . . . Béelzébuth garde le trésor, ajouta-t-elle.

—Quel trésor ?

—Le trésor du payen, dans la maison en ruine.

J'aurais voulu la faire parler encore, mais elle me tira sa révérence.

—Excusez, dit-elle, je me rends auprès d'Henriette Lépire, qui est bien malade . . . pour mourir peut-être.

Elle fit deux ou trois pas et revint.

—Vous savez, recommença-t-elle de sa voix glapissante, elle est entrée, l'autre jour, dans la masure, en passant, et elle a eu terriblement peur.

—Il pleuvait, je suppose, et elle s'est mise à l'abri . . .

—Ou ben le soleil était trop chaud et elle s'est mise à l'ombre . . .

—Il n'aurait pas été nécessaire de se rendre sous le vieux toit moussu, les branches de sapin gardent bien de la chaleur, observai-je.

—Et la mousse fait un bon lit, ajouta-t-elle, tout drôlement.

—Le jour baisse, partons, dit Célestin.

—Elle a eu peur ? repris-je, un peu curieux de connaître la petite médisance.

Et la vieille de se hâter de répondre :

—Des plaintes, mon bon monsieur, des gémissements à fendre l'âme, puis aussitôt après, des ricanements . . .

—Elle était seule ? . . .

—Oui ; il n'était pas encore arrivé . . .

—Viens donc, bavard, me cria Graindamour qui s'éloignait.

—Le vilain, se faire attendre ainsi, ajoutai-je en riant, et je courus après mon ami.

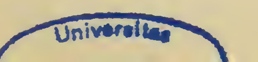
Je ne suis pas superstitieux et ma crédulité n'est pas robuste ; ce jour-là, cependant il me vint à l'idée d'éclaircir le mystère de cette maison en ruine, gardée par un esprit joyeux ou chagrin. Je flairais une aubaine, une aubaine littéraire, cela s'entend.

Nous marchions à grands pas, Célestin Graindamour et moi, plongés l'un et l'autre dans cette pensée absorbante d'une intervention surnaturelle, quand le tintement d'une clochette fit vibrer la forêt, comme le cri métallique de ce petit oiseau solitaire qui chaque soir salue le soleil couchant. Célestin dit :

—C'est le bon Dieu.

—Le bon Dieu ? répétai-je un peu surpris.

La petite cloche sonnait de temps en temps, à l'approche des habitations, pour inviter les



gens à s'agenouiller. Célestin murmura d'une voix singulière :

—C'est peut-être pour Henriette.

Il aimait cette jeune fille, je le savais. Au reste, il ne s'en cachait point.

—Mourir de peur, ce serait étrange, remarquai-je.

Deux voitures s'engageaient dans le chemin du moulin, sous la forêt. Dans la première, un homme seul, le sonneur ; dans la seconde, deux hommes, le cocher et le prêtre. Le prêtre, profondément recueilli, portait sur sa poitrine, dans une custode d'or, le Suprême Viatique . . . Dès qu'il nous aperçut, le sonneur fit tinter la clochette deux ou trois fois, en l'agitant au bout de son bras, et il secona les guides sur la croupe de son cheval. C'était Jean Taillon. Il aimait à " rouler ". Son cheval l'occupait plus que le bon Dieu, bien sûr. Je lui criai :

—Pour qui ?

—Pour la petite Lépire.

L'autre voiture arrivait ; celle du bon Dieu. Nous nous agenouillâmes sur le bord du che-

min, dans la poussière, saluant tête nue le divin Voyageur.

Quand nous fûmes debout, les voitures descendaient la côte de la rivière, dans un sable mouvant et chaud, au milieu des sapins odorants. Célestin proposa d'accompagner le bon Dieu. Je remarquai qu'il filait un peu vite, le bon Dieu, que nous avions une assez longue route à parcourir, à pied, et que notre dévotion un peu entachée de curiosité, ne serait peut-être pas très agréable au Seigneur.

—C'est que j'ai envie d'attendre la nuit, répliqua-t-il.

—Pourquoi la nuit ?

—Nous entrerons dans la maison de pierre . . .

—Dans la maison de pierre ? . . . la nuit ? . . . fis-je étonné.

—As-tu peur ?

Je fus blessé dans ma vanité.

—Peur de qui ? peur de quoi ? . . . répondis-je fièrement . . . Allons chez Lépire.

Il ne demeurait pas loin. Il habitait une maisonnette d'humble apparence, en deça de

la rivière, dans un fonds de verdure riante, où se dépliaient de grands rideaux de sapins sombres. L'eau qui se brisait sur des cailloux jetait à cette chaumière, comme des poignées de fleurs blanches, ses légers flocons d'écume. On y entendait le grondement monotone des meules qui broyaient le blé et de la rivière qui tombait du haut de la chaussée . . .

Quand nous arrivâmes, le prêtre était en prière. Des voisins, hommes et femmes, garçons et filles, agenouillés sur le plancher nu, suivaient les mouvements du prêtre. Nous fîmes comme les autres. Sur une petite table recouverte d'un drap blanc, on avait placé un crucifix de plâtre et deux pâles bougies. Le crucifix portait de larges taches rouges sur le front, sur le côté, sur les mains et les pieds, et les bougies répandaient dans la pièce basse une lueur mélancolique.

Célestin regardait d'une façon singulière la jeune malade dont le visage livide émergeait de l'oreiller aux grandes fleurs bleues. Moi je priais ; mais je ne priais pas sans distractions. Je songeais à la masure et au payen.

Tout à coup la moribonde se dressa sur sa couche et jeta un cri :

—J'ai peur !

Le prêtre la calma avec des paroles onctueuses. Un instant après, elle ajouta :

—Il compte son or sous la pierre du foyer.

Tout le monde chuchottait :

—Elle est folle . . . elle est folle . . .

La mère Fanfan, qui se trouvait près de moi, me poussa du coude :

—Je vous le disais, il y en a de l'or . . .

Quand le curé sortit de la maison, la malade reposait tranquillement :

—Un ébranlement du système nerveux, fit-il . . . pas dangereux.

Pour la raison, peut-être . . . pas pour la vie.

* * *

Nous causâmes une heure avec le père Lépire, le meunier, et d'autres personnes du voisinage, puis nous leur souhaitâmes le bonsoir. Au faîte de l'escarpement, les cîmes des sapins et des épinettes, encore illuminées des feux du

crépuscule, étaient semblables à des bouquets gigantesques. Au fond, dans l'ombre qui s'épaississait, l'eau coulait tapageuse, avec des flocons d'écume, et les broussailles qui se penchaient sur elle tout le long de la rive, lui faisaient comme une bordure de deuil. Nous remontâmes à petits pas, dans le sable fuyant, la côte où serpentait la route. Rendus au sentier qui conduit à la masure, Célestin me dit :

—Viens-tu ?

Je n'y tenais pas, mais une fausse honte me fit répondre :

—Si tu n'as pas peur.

Il éclata de rire. Nous nous enfonçâmes dans un chemin tortueux, étroit, sombre, en écartant des mains les branches des aunes et des noisettiers qui nous barraient le passage. Il marchait vite, voulant me prouver qu'il n'avait point peur. Comme nous arrivions devant le seuil démantibulé, un cri lugubre : Hou, hou, hou ! réveilla la solitude, et un gros oiseau gris apparut sur la cheminée de la maison.

—Le hibou à la mère Fanfan, dis-je, en m'efforçant de rire.

Et Célestin ajouta :

—Un hibou qui ne meurt point, comme la vache dont parlaient les notaires d'antan, dans les donations entre vifs.

Et tout en disant cela, il épaula son arme. Le coup partit, l'oiseau aussi. La détonation roula sinistre sous le dôme de la forêt ; l'oiseau décrivit un cercle noir dans la pénombre, et ses ailes lentes et larges s'agitèrent sans bruit dans l'air immobile. Il plongea dans la cheminée et se prit à ululer d'une façon plaintive comme la première fois.

—Il doit être blessé, fit Célestin, entrons ; je le dénicherai bien.

Nous improvisons un flambeau d'écorce, et nous pénétrons dans la maison en ruine. Le bruit sourd d'un vol de chauves-souris s'éleva de tous les coins, et nous vîmes des ailes nues s'agiter froides et molles autour de nos têtes. Les nocturnes habitants de ces lieux s'indignaient de notre témérité, ou se laissaient

éblouir par la flamme qui sortait tout à coup des ténèbres.

En face du foyer refroidi, il y avait des branches de sapin. C'était un lit où l'on pouvait dormir. L'odeur du sapin a quelque chose d'enivrant ; elle calme la fatigue comme l'arome du pavot, et elle réveille des songes agréables comme une bouffée d'opium. Quelques unes de ces branches desséchées et couleur de rouille, faisaient ressortir le vert sombre des branches nouvellement apportées.

Il n'était pas gai de demeurer ainsi plongés dans l'obscurité, sous les plafonds humides, parmi les hôtes sauvages de la masure, en face de cette hideuse cheminée qui servait de promenade à toute la gente redoutable qui fait de la nuit ses délices et des décombres sa retraite préférée.

Nous jetons dans le foyer quelques branches sèches et nous nous amusons à voir la flamme tordre les ramilles en spirales ardentes, et à écouter le crépitement joyeux des feuilles résineuses. Soudain voici que nous apercevons, juché sur la crémaillère enfumée, le long de la paroi couverte de suie, un peu en arrière du

feu, le hibou fantastique qui nous a salué tout à l'heure. Ses yeux étincellent comme des escarboucles, dans les deux cercles de plumes grises qui lui étoilent la tête, et son bec crochu, fermé serré, lui donne un air très méchant.

Il nous regardait.

—Tue-le, c'est le moment, dis-je à mon ami.

Il me répond qu'il va le prendre vivant. Et aussitôt il se lève du lit de sapin et s'avance vers la cheminée. Je fais de même, tout prêt à l'aider, car il n'était pas aisé de se rendre maître du morose oiseau, sans recevoir quelques baisers de son bec dur et quelques égratignures de ses griffes acérées.

—Je vais le saisir par le cou, prends-le par les pattes, ordonne-t-il.

Le hibou ne remuait pas. Il nous regardait toujours d'un air de défi qui n'était nullement rassurant. La flamme se repliait comme pour mourir ; la lueur se tamisait comme si elle eut passé dans une brume froide ; le foyer avait des ombres singulières qui dansaient audessus de la cendre. Le hibou paraissait grossir.

Il est énorme, observai-je.

—Je n'en ai jamais vu d'aussi gros, répondit Célestin.

Nous nous avancions les mains tendues. Célestin regardait le cou renflé de l'oiseau, moi j'avais les yeux fixés sur ses pattes.

—Mais il grossit toujours ! repris-je épouvanté.

Ses griffes paraissaient enfoncées dans le bois enfumé de la crémaillère, et le bec s'entr'ouvrait menaçant maintenant Nous étions tout prêts, et il ne pouvait nous échapper. . . Un hibou, ça ne s'élance pas avec la vivacité d'un oiseau-mouche. Et puis, il ne pourrait seulement pas déployer ses ailes dans cet antre étroit. Célestin fit un mouvement brusque pour lui saisir le cou, et il ne saisit rien. Je fis la même chose pour les serres, et mes mains restèrent vides. Une sueur froide mouilla nos fronts.

—C'est étrange, murmurai-je en reculant.

—Il y a du diable, s'écria Célestin qui se fâchait.

Il était un peu colère, Graindamour, et entêté aussi. . .

Nous jetâmes des branches dans le foyer, car nous avions peur des ténèbres maintenant.

—Allons-nous-en, repris-je, nous reviendrons demain dans la journée.

—Je suis venu, je reste, répondit mon compagnon.

Il n'avait pas fini de parler qu'un long gémissement monta du fond de l'âtre. On aurait dit que la voix dolente sortait du milieu des flammes. Nous nous regardons avec terreur.

Alors on entend un son argentin, le son des pièces de monnaie qui tombent les unes sur les autres, puis une voix chevrotante se met à compter :

—Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix. . .

Cela ne finissait plus. Ensuite, quand la voix eut compté jusqu'à mille, il se fit un bruit ét ange, tantôt clair, tantôt sonore, comme si une main fiévreuse avait brassé toutes les pièces d'argent, et un rire aigu, saccadé, s'élança comme un jet de feu dans la cheminée.

Nous pensions au récit de la mère Fanfan et à toutes les histoires de revenants qui se racontent sous le chaume.

—Nous ne pouvons rien contre les esprits, observai-je, nous parlerons de cela au curé.

Célestin ne me répondit pas : je vis qu'il était furieux. Il souleva la trappe de la cave et cria :

—Donne-moi mon fusil. . .

—S'il y a un homme ici, qu'il parle ou je fais feu, reprit-il, et si je tue. . .

Le silence demeura profond, effrayant.

—Pas de réponse ? . . . tant pis !

Il arme son fusil et lâche la détente. Le coup était dirigé vers la cheminée. Le rire recommença amer et moqueur, comme un hoquet de damné.

—Je m'en vais, lui dis-je épouvanté.

—Attends un peu.

Il prend une poignée de rameaux secs, y met le feu et les jette dans la cave. Tout le dessous du plancher à demi-pourri s'éclaire. C'était humide et vide. Il n'y avait personne dans ce trou infect qui n'était pas aussi grand que la cuisine au-dessous de laquelle il avait été creusé. Des toiles d'araignée, pendaient comme des crêpes funèbres aux angles des poutres

rongées par la vétusté. Des rats épouvantés de tant de lumière s'enfoncèrent dans leurs cachettes profondes, et un crapaud qui sautait lourdement sur le sol fangeux, s'arrêta tout à coup, gonflant son ventre blanc et son dos grisâtre émaillé de verrues. Il fixa sur nous avec une troublante mélancolie, ses deux beaux yeux noirs cerclés d'or, ses yeux ronds, veloutés, brillants comme des perles sans prix.

—Il n'y a personne, observa Célestin ; allons-nous-en.

Je profitai de cette heureuse disposition de mon ami pour me précipiter dehors.

—Veux-tu revenir avec moi, demain, me demanda-t-il, quand nous fûmes sur la route ?

Je lui répondis que j'en avais assez. Il me recommanda beaucoup de ne parler de rien. Il avait son idée. Je promis le secret et le gardai fidèlement. . . Vous êtes les premiers, chers lecteurs, à qui je le révèle.

Vous allez me dire sans doute, que vous ne voyez pas en quoi mon ami a été plus chanceux que moi. C'est vrai, et je vais être obligé d'écrire une autre petite histoire, pour racheter ma parole . . . A demain.

LE SPECTRE DE BABYLAS

(Suite de " Maison hantée ")

Elle longeait, d'un pas indécis, le chemin poussiéreux qui passe comme un rayon de lumière blanche à travers les chênes sombres de la rive. Parfois elle s'arrêtait, la tête penchée dans une réflexion amère, ne s'occupant ni des bruits de la route, ni des appels de la prairie, ni du murmure des eaux. Parfois aussi, les yeux levés vers le ciel, elle parlait d'une voix dolente et charmeuse, en décrivant de la main des gestes gracieux.

Elle n'était plus jeune, et ses cheveux grisonnaient, frisottés avec une certaine coquetterie sur son front hâlé. Elle n'avait pas de

rides, mais une joue fraîche encore, des dents blanches et fermes dans leurs alvéoles, et des yeux d'un bleu pâle, où l'éclair de l'intelligence ne s'allumait plus qu'à de rares intervalles.

Elle n'était pas laide ainsi avec son épaule tombante et sa poitrine en liberté sous les plis d'un mantelet.

Pauvre Henriette Lépire !...

Il y avait longtemps qu'elle traînait, au milieu des siens, une existence lamentable. Elle était douce et complaisante. Elle savait encore travailler au " métier " et filer la laine ; mais elle paraissait oublier tout à coup de faire glisser la navette entre les brins croisés de la chaîne, ou de peser du pied sur la pédale du rouet, pour faire tourner le fuseau. Elle éprouvait des joies enfantines qui finissaient souvent dans les pleurs. Elle voyait, dans un monde idéal, des choses qui la transportaient de plaisir ou d'horreur ; elle entendait des chants qui la ravissaient ou des lamentations qui la faisaient tressaillir douloureusement.

Le jour où nous la rencontrâmes, Célestin

Graindamour et moi, elle était dans un moment de calme et douce tristesse. Elle sortit de son rêve en nous apercevant, et vint à nous.

—C'est le payen qui m'a tuée, dit-elle... Il avait pris la forme d'un hibou pour me parler... Je lui pardonne le mal qu'il m'a fait, car je suis au ciel.

Et elle se mit à chanter.

—Henriette, fit Célestin, te souviens-tu des jours de notre jeunesse ?... de nos veillées, l'hiver ?... de nos danses, l'été, autour de la grosse gerbe ?...

Elle porta la main à son front et parut chercher.

—Oh ! oui, reprit-elle vivement ; tu m'aimais en ce temps-là...

—Je t'aimais, dit Célestin, et si tu n'es pas ma femme, c'est que le bon Dieu ne l'a pas voulu...

—Ne parlons plus d'amour, car je suis morte... J'ai beaucoup souffert, mais aujourd'hui je ne souffre plus, je n'ai plus de corps.

—Depuis combien de temps êtes-vous morte, lui demandai-je ?

—Je n'ai pas compté les jours, parce qu'ici le soleil ne se couche jamais.

—Et pourquoi êtes-vous morte, vous jeune et belle ?

—Pour laisser la place à la petite Iréné Caron...

La petite Iréné Caron, c'était la femme de Célestin. Nous partîmes d'un éclat de rire.

—As-tu encore peur de mes écus blancs ? demanda Graindamour, en tirant de son gousset quelques pièces d'argent.

La malheureuse fille pâlit tout à coup. Elle regardait les écus avec une fixité inquiétante, comme si elle eut vu s'y dessiner des figures extraordinaires. Soudain, elle repoussa la main de Célestin et s'enfuit en criant :

—J'ai peur ! j'ai peur ! j'ai peur !

—Pauvre Henriette ! soupira mon ami.

Après une minute, il ajouta :

—Il n'y a pas au monde d'arme plus redoutable que la langue.

Je plaçai là un gros point d'interrogation. Fais de même, ami lecteur.

* * *

Nous ne nous étions pas vus, Célestin et moi, depuis vingt ans au moins. Attendez. La dernière fois, c'était dans la maison hantée, sous le bois du moulin. Nous avions ressenti les frissons d'une grande épouvante. Moi du moins. Il devait y revenir le lendemain. Moi, le lendemain, j'étais appelé à Québec, par un homme dont je bénis la mémoire, pour prendre charge de la bibliothèque de la Législature. Pendant vingt-cinq ans, je vécus en tête-à-tête avec les livres, et je ne songeai guère à la maison hantée. Je n'y songeai même pas du tout, jusqu'au jour où un autre homme... Mais que Dieu m'aide à pardonner !... Il y avait donc vingt-cinq ans. Comme le temps passe vite !

Célestin me dit :

—Tu vas comprendre. Au reste, tu connais le monde mieux que je ne le connais moi-même, et tu sais avec quel plaisir il pratique

la médisance et la calomnie. On dirait qu'il n'y a qu'une certaine somme de vertus à se partager, et que plus il y en a ici, moins il y en a là.

—A propos de quoi cette tirade ?

—Parce que l'infortunée que tu viens de voir a été calomniée, et que des gens implacables la montrent encore du doigt en disant :

—C'est une punition.

—Je sais, répondis-je, que nos gens aiment à faire intervenir Dieu dans leurs petites affaires. Ils rétrécissent beaucoup le cercle de notre liberté. Quand ils ne vivent pas en bon compagnonnage avec le ciel, ils deviennent fatalistes, et disent en branlant la tête :

—Cela devait arriver.

—Te souviens-tu de la mère Fanfan ? demanda mon ami.

—Parfaitement ; nous l'avons rencontrée ici, tout près, le soir de l'apparition de ce damné hibou dans la masure.

—Te rappelles-tu une parole malheureuse qu'elle a dite au sujet de Henriette ?

—J'ai compris que la jeune fille était ve-

nue à un rendez-vous... C'est la seule chose dont je me souvienne.

—C'était un mensonge. La vieille répétait sans doute ce qu'elle avait entendu dire, mais tout de même, elle manquait à la charité.

—Elle en a laissé entendre plus qu'elle n'en a dit, observai-je. Infortunée jeune fille, repris-je, je regrette de t'avoir calomniée... par pensée ! Et j'ai aussi terni alors, en mon for intérieur, la réputation sans tache de mon meilleur ami.

Célestin me dit en souriant qu'il me pardonnait.

—N'a-t-elle donc jamais recouvré la raison, lui demandai-je ?

—Si, si, et pendant une année je lui ai fait ma cour régulièrement.

Il ajouta, une minute après :

—Je devais l'épouser... Elle m'avait aimé quand j'étais pauvre, je lui restai fidèle quand je fus riche...

—Riche, toi ? m'écriai-je... Comment cela ?

—Attends un peu, tu vas le savoir, fit-il en se rengorgeant.

—Chanceux, va !

—Tu ne devines pas ?

—Deviner ?... Il y a bien des moyens de faire fortune... Non, pourtant, puisqu'il y a tant de déshérités... La fortune, c'est un coup de hasard. C'est une coquette qui fuit quand on veut l'étreindre, et qui vient quand on est endormi...

Tout en disant ces choses du bout des lèvres, je cherchais... Soudain un souvenir remonta du passé, comme un éclair qui sort de la nue.

—La maison hantée !... Un trésor ! fis-je vivement.

—Un trésor, en effet, dit mon compagnon... Ces pièces d'argent que le spectre comptait, et dont le tintement clair le faisait rire... Je te révèlerai tout. Pour le moment, tu vas apprendre comment ont fini mes premières amours.

L'époque de mon mariage avec Henriette était fixée. Ce devait être après les récoltes. Nous avions une bonne quinzaine de répit, en

ce temps-là, entre les récoltes et les guérets. Pourtant le grain ne mûrissait pas aussitôt qu'aujourd'hui...

—Et l'on semait moins, ajoutai-je, pour dire quelque chose.

—Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on travaillait moins vite. Il fallait couper le grain à la faucille ou au " javelier ".

—Et maintenant vous vous promenez dans vos champs, commodément assis sur vos faucheuses ou vos rateaux.

—C'est le progrès.

—C'est le progrès, mais ce n'est pas la richesse... Ce n'est qu'un déplacement de forces, et il y a souffrance partout en attendant que l'équilibre se rétablisse. Quand cinq moissonneurs promenaient la faux dans les grands blés, ou liaient les gerbes pesantes, ou conduisaient à la grange les charette aux larges roues, il y avait du pain dans cinq familles...

J'étais pour continuer sur ce ton ; il me dit brusquement :

—A qui la faute ?... Tous nos bras s'en vont à la manufacture...

Et c'était vrai.

Aujourd'hui encore ne dirait-on pas que les jeunes gens rougissent de conduire la charrue et d'ensemencer le champ qui a nourri leurs pères ?... Le travail rude et noble du défricheur leur fait peur. Ont-ils donc perdu toute virilité ? Ils s'en vont à la ville, ils s'en vont aux Etats-Unis, surtout, et là, jetant aux quatre vents leur sotte fierté, ils se font valets et ne reculent devant aucune humiliation.

Les bras sont peut-être moins fatigués, le soir venu, mais les coeurs sont moins allègres, assurément...

On se grise au son des pièces blanches que l'on compte chaque semaine, et la main ne se ferme pas pour les retenir...

On oublie que ce n'est pas en gagnant beaucoup que l'on s'enrichit, mais que c'est en dépensant peu...

—Tous nos bras s'en vont à la manufacture !...

Frappé de la remarque opportune de mon ami, je m'écriai :

—L'amour de la vie libre, loin du foyer pa-

ternel, prépare pourtant de lourdes chaînes aux enfants trop tôt émancipés !

Le patriotisme, cette religion humaine, sœur bien aimée de la religion divine, le patriotisme sent faiblir l'élan qui l'emportait, et l'oubli des exigences sévères de la morale amène la mollesse du caractère !...

On ne prie pas, et le flambeau de la foi s'éteint vite quand il n'est pas ranimé par le souffle sacré de la prière !...

Certes ! loin de la maison des vieux parents ou loin du soleil de la patrie, toutes les énergies ne s'étiolent point, tous les beaux sentiments ne sont pas inconnus, tous les nobles désirs ne sont pas vains, tous les fruits du labeur ne sont pas perdus !... Il y a des efforts qui triomphent, des volontés qui sont invincibles, des souvenirs qui ne meurent point, des croyances qui ne se laissent pas éconduire du sanctuaire intime ; mais les naufrages sont fréquents sur l'invisible et tempétueux océan où voguent les âmes ; ils sont fréquents surtout lorsque ce port béni que l'on appelle la

patrie ou le foyer, est descendu sous les brumes d'un horizon lointain !

—Une belle tirade, interrompit mon ami, c'est dommage que ta voix se perde dans la solitude des champs...

—Parlons quand même, répondis-je, disons ce qu'il faut dire. Qui sait si les échos ne porteront pas nos paroles aux défricheurs de là-bas ou de l'avenir... Mais je veux bien me taire et t'écouter...

Et il reprit :

—Je songeais depuis longtemps à fiancer Henriette. Je voulais lui donner un anneau d'or et une bague ornée d'une belle pierre. Nous nous rendîmes à la ville ensemble, par le bateau. C'était un lundi. Je m'en souviendrai toujours...

Elle paraissait joyeuse et parlait volontiers de l'avenir heureux qui se levait devant elle. Le passé ne l'effrayait plus. Elle le voyait avec calme s'éloigner et se perdre en l'abîme qui s'ouvre éternellement derrière nous.

Le bateau accosta le quai, vers les cinq heures du soir, et nous débarquâmes avec la

foule des passagers, par l'étroite passerelle où se précipitaient les cochers et les bouchers de la ville.

Une pieuse coutume appelait alors à l'humble église de Notre-Dame des Victoires, les " habitants " qui venaient au marché ; et souvent la célèbre petite nef avait peine à contenir la multitude dévote. C'était un va-et-vient continuel. La porte roulait toujours sur ses gonds et le bénitier était mis à sec.

Après une bonne prière, on étalait ses denrées sur le pavé des halles et l'on guettait l'acheteur. Les choses se passent encore un peu comme cela aujourd'hui. On va parfois à l'église faire une prière avant de mettre en vente sa marchandise. Cela ne veut pas dire que l'acheteur doit fermer les yeux et payer le prix demandé tout d'abord. Nos cultivateurs sont malins, et ce n'est pas sans raison qu'ils essaient de mettre ainsi de leur côté la bonne Vierge Marie.

Nous allâmes tous deux, elle et moi, nous agenouiller devant le saint autel, parmi les nôtres. Nous sortîmes l'âme en paix et rem-

plis des plus douces espérances. Nul ne sait ce que lui apporte l'heure qui va sonner.

Voilà que nous nous arrêtons bientôt devant une vitrine étincelante. Le rayonnement des joyaux nous captivait.

—Vrais ou faux, ajoutai-je encore, car ce n'est qu'à l'épreuve que l'on connaît la valeur d'une chose... ou d'un homme...

Ma sage observation passa inaperçue. Il disait

—Nous entrons tout émus. Moi, je redoutais un peu les prix, elle ma libéralité. Elle resta toute confuse lorsque je lui dis de choisir. Elle n'osait. Le bijoutier aidant, elle finit par se décider. Si tu avais vu le regard d'amour et de reconnaissance dont elle m'enveloppa !...

—Tiens ! elle était femme, et jamais une femme n'enveloppe...

Inutile de continuer, il ne m'écoutait pas plus qu'auparavant.

—Quand vint le moment d'acquitter la note, dit-il, je tirai de mon gousset une poignée de pièces blanches. Le marchand eut un sourire de satisfaction. Ma fiancée leva les yeux de

dessus ses joyaux, et les porta machinalement vers mes bons vieux écus.

Je les empilais en les comptant avec lenteur, par plaisir et pour ne pas me tromper. Sentant son regard peser sur mon trésor et sur moi tour à tour, je me détournai un peu pour lui sourire. Elle était d'une pâleur affreuse.

—Qu'as-tu donc ? lui demandai-je tout surpris.

Elle ne répondit rien. Le marchand courut chercher un peu d'eau froide. Il pensait qu'elle allait s'évanouir. Je le croyais aussi.

—Oh ! ces figures !... Ces monstres !... fit-elle alors, les yeux hagards, la bouche stupidement ouverte... Ils veulent m'ôter mes bijoux !... Allons-nous-en !... J'ai peur ! j'ai peur ! j'ai peur !...

Elle était redevenue folle. Cette fois, il n'y eut plus de remède, et je dus l'oublier.

* * * *

Nous avions marché longtemps en causant ainsi, et nous suivions maintenant la route de

la Pinière, qui relie le chemin du moulin à celui de la grande côte, le long du fleuve. Nous nous laissâmes tomber sous un bouquet de trembles, auprès d'une mare calme où des araignées d'eau sveltes et légères, se jouaient à l'envi, entremêlant comme des arabesques, sur la surface huileuse, de petits sillons frémissants qui s'effaçaient aussitôt.

Là-bas, vers le nord, le grand fleuve endormi paraissait un lac d'argent dans les longues échancrures de ses côtes sombres, et les arbres des bords se découpaient comme une couronne royale sur le fond éclatant des eaux et du ciel. Le soir arrivait et les oiseaux remplissaient l'air de leurs cris d'allégresse. Pourtant, on aurait dit qu'il y avait des plaintes au milieu de ce concert d'amour. Mais non les oiseaux qui souffrent ne chantent pas, et l'homme seul peut trouver la consolation en chantant ses douleurs. Il a le souvenir et l'espérance ; il a surtout son âme et Dieu.

Tout à coup, dans le lointain de la forêt, un gémissement prolongé s'éleva. Nous nous

regardâmes un peu surpris et la même parole nous échappa.

—Le hibou !

Nous l'écoutâmes avec émotion. Il ululait d'une voix lugubre, et des échos non moins lugubres lui répondaient des bords escarpés de la rivière.

—Je ne sais pas s'il est réel, celui-là, fit Célestin en se levant.

Et ses regards demeurèrent longtemps fixés vers l'endroit de la forêt où se trouvait jadis la maison hantée, et l'on eut dit qu'il revoyait une horrible scène du passé.

Nous nous éloignâmes de la mare dormante et des trembles palpitants. Sur la route quelques charriots passaient, chargés d'écorce de pruche pour les tanneries.

—Et ta fortune, demandai-je à mon ami, d'où vient-elle donc ? Il me tarde de le savoir.

—Il n'a tenu qu'à toi, mon cher, de la partager, me répondit-il.

Pendant que je me plongeais dans l'étonnement, il continua.

—Te souviens-tu que je t'ai dit en sortant de la masure : " Veux-tu revenir demain ? " et que tu m'as répondu : " Merci bien, j'en ai assez. " T'en souviens-tu ?... Je voulais en avoir le coeur net, de cette apparition... Je n'étais pas très rassuré, cependant, et je sentais des frissons courir sur mon épiderme. Je me disais, pour soutenir mon courage, qu'on n'a jamais vu les morts faire du mal aux vivants. Il fallait y aller bravement, et ne pas se laisser effrayer par les cris, les plaintes ou les rires d'un fantôme. Et, s'il y avait de l'or, comme je serais récompensé !

—Et tu t'en es allé seul, le matin, fouiller cette cave maudite ?

—Seul, sans doute. Au reste, que feraient dix hommes contre un spectre ?

" Je partis en voiture dès les premières lueurs du jour. Je ne voulais pas éveiller la curiosité. Le monde jase toujours assez. J'apportais une bêche, une pioche, une hache. Je m'étudiais à demeurer ferme... Des rires, des cris, des plaintes, cela ne fait pas mal, que je me disais toujours...

Je ne rencontrai personne. Mais quand je passai devant la maison d'Alphée Gagnon, tout près du bois, le vieux Elisée rentrait d'une joyeuse sauterie, le violon sous le bras.

—Où vas-tu si matin, me cria-t-il ?

—Faire danser le diable... Et toi, d'où viens-tu ?

—De faire danser la jeunesse...

Il me dit autre chose, mais mon cheval trottait dru, mes instruments de fer sonnaient fort, et je ne compris pas.

Je cachai mon attelage à cinquante pas du chemin, sous les broussailles, et, mes outils sur l'épaule, je me dirigeai vers la maison hantée. Vrai, le coeur me battait vaillamment. Je me disais, pour me rassurer, que l'on n'entendait rien, peut-être, durant le jour. La lumière, ça dissipe bien des mystères, et les ténèbres, ça cache bien des supercheries. Et puis, les trépassés ne sont peut-être pas libres de laisser comme cela à chaque instant leur nouvel emploi, pour venir ennuyer les vivants.

Le vieux plancher craqua sinistrement sous mes pieds. La porte de la cuisine était fermée ;

nous l'avions laissée ouverte, si je me souviens bien.

—Je ne sais,dis-je, en l'interrompant, je sortis le premier, sans regarder en arrière. Je pensais à la femme de Loth.

—J'ai toujours admiré ta prudence... et ta galanterie, fit-il d'un ton sarcastique, et il continua :

Je fis tourner la porte sur ses vieux gonds rouillés, et je me trouvai devant un feu de cheminée qui flambait à merveille.

—“ Diable ! pensai-je, il y a quelqu'un ici...

Te le dirai-je ? Je crus un moment que c'était toi... Que j'étais devancé... joué.

J'appelai, rien ne répondit. Je m'approchai du foyer. La flamme montait sans pétillement et sans chaleur. Il n'y avait qu'un peu de cendre sur la pierre... Je ne pus me défendre d'un grand saisissement, et je compris que la lutte allait être sérieuse.

Je fis le signe de la croix et le feu mystérieux s'éteignit aussitôt. Cela me rendit le

courage. Avec ma bèche, j'enlevai la cendre et mis à nu la large pierre de l'âtre. Alors, j'entendis derrière moi un bruit de pieds lourds qui tombaient en mesure sur les planches vermoulues, comme dans une ronde infernale. Je me détournai vivement et ne vis rien.

Je voulus reprendre ma besogne hardie, mais la cendre maudite était revenue sur le foyer, et elle paraissait rouge de sang maintenant. Je sentis un accès de colère me monter au cerveau. Je saisis ma hache et me mis à frapper de grands coups sur la pierre plate qui formait le fond de la cheminée. Je n'entendis pas résonner la pierre, mais j'entendis des cris épouvantables, comme doivent en pousser les malheureux qu'on assassine. Je ne me laissai pas effrayer. Une espèce de fureur me possédait et je ne craignais ni Dieu ni diable...

La pierre se fendit et j'en tirai les morceaux, avec ma pioche. C'est à dire que j'en tirai un morceau ; les autres tombèrent dans une cavité noire, étroite, horrible. Qu'y avait-il là ? Je ne pouvais voir. Une clameur stridente

monte de ce cachot obscur ; j'entends un cliquetis d'ossements secs qui paraissent se chercher et s'unir ; puis un spectre blanc, petit comme un rachitique, avec des trous noirs à la place des yeux, du nez et de la bouche, m'apparaît tout à coup. Je recule d'épouvante.

—Pourquoi me troubles-tu dans mon enfer, vocifère-t-il, de sa bouche sans langue ni lèvres ?

L'assurance et le sang-froid me reviennent à cette question :

—Qui es-tu ? lui demandai-je.

Tous ses os trépignèrent et claquèrent comme des castagnettes infernales.

—Parle, au nom de Dieu...

—Babylas, l'hôtelier...

—Babylas ?... Un grec ?...

—On m'appelait ainsi, mais j'ignore où j'ai vu le jour.

—Et pourquoi es-tu damné ?

—Pour avoir tué et volé.

—Quel est ton supplice ?

—Je compte mon or jusqu'à la fin de l'éternité, avec des mains rougies qui laissent tom-

ber une goutte de sang sur chaque pièce brillante...

Il éclata de rire, mais d'un rire si douloureusement épouvantable, et qui me fit tant de mal, que je m'évanouis.

Quand je repris mes sens, je me mis à genoux et priai.

Petit à petit, la terreur se dissipa et l'audace revint.

—Es-tu là, Babylas, demandai-je ?

Personne ne me répondit. Je ne me déconcertai pas. Je suis curieux et je voulais savoir quelque chose de l'autre monde.

—Babylas, repris-je, par la Vierge Marie, je veux que tu parles.

Il se fit un vacarme épouvantable dans toute la maison, et une voix cria :

—Oh ! ce nom ! ce nom !... si je pouvais le prononcer, il me semble que mon supplice finirait !... J'essaie, et mes lèvres impures ne peuvent jamais !... Heureux ceux qui le disent souvent pendant leur vie, ils le chantent dans la mort !

—Souffre-t-on beaucoup en enfer ? demandai-je encore.

Il me répondit qu'il y avait des damnés qui s'y trouvaient mieux que sur la terre... Surtout les hommes qui avaient eu des femmes jalouses ou bavardes, et les femmes qui étaient demeurées incomprises ou avaient eu des maris... réfrigérants.

—Et votre peine est éternelle ?

—Eternelle comme Dieu !

—Et toujours la même ?

—Pas pour tous les damnés... Elle peut s'adoucir, mais elle ne finira jamais.

—Les flammes qui vous consument sont-elles plus ardentes que les bûchers allumés par les hommes ?

Il se prit à rire sinistrement, et il dit :

—Sur la terre, il y a des flammes de toutes sortes, et les plus redoutables sont les flammes allumées par les passions. Il en est de même ici. On brûle de haine, on brûle d'envie, on brûle d'amour... C'est le feu de l'amour qui est le plus dévorant. Les damnés entrevoient Dieu en mourant et se prennent à l'aimer à

cause de sa beauté. Dieu les repousse de devant sa face. Sa Sainteté ne peut souffrir leurs embrassements impurs. Alors la jalousie et le désespoir se mêlent à l'amour, et le supplice devient indicible. N'est-ce pas ainsi que les choses se passent sur la terre ? Combien de malheureux dédaignés se consument au feu de leur amour et meurent après un long martyre ! ! L'homme garde ici ses passions et son caractère.

—Mais le souvenir de Dieu ne suffit-il pas pour vous faire oublier vos douleurs ?

—Et sur la terre, me répond durement le damné, le souvenir d'une femme que vous adorez et qui vous repousse pour aller à un autre, peut-il adoucir votre chagrin ?...

—Mais vous paraissez avoir du plaisir à compter votre or, dis-je encore, bien décidé à tout savoir ?

—Je hais cet or qui m'a perdu, et je voudrais ne le voir jamais. Dieu le met sous mes yeux et me force à le compter toujours ; c'est un châtiment insupportable...

—Laissez-moi remplir ma tâche maudite, ajouta-t-il, et ne me troublez plus.

Et il recommença le décompte de ses pièces volées et teintes de sang...

—Encore une question, la dernière, suppliai-je... Dites-moi comment vous pouvez vous reconnaître là-bas ?

—Comme on se reconnaît sur la terre...

—Mais vous n'avez plus de corps ?

—L'âme garde la forme du corps, ou, plutôt, c'est le corps qui se modèle sur l'âme... Votre esprit voit souvent de ces formes impalpables, mais vous ne pouvez pas communiquer avec elles, à cause de la matière qui vous enveloppe...

Et il se mit à compter de nouveau : Un, deux, trois, quatre... et encore, et toujours... et les pièces tombaient les unes sur les autres avec un tintement funèbre dans l'horrible cheminée...

Je fis de la lumière, et je vis, au fond de la lugubre cachette, un squelette agenouillé sur un tas d'argent. Je pris l'argent et laissai le squelette. N'aurais-tu pas fait de même ?

—Et c'est sur cet argent néfaste qu'Hen-

riette a vu les horreurs qui l'ont rendue folle ?

—Bah ! c'était dans son imagination malade...

—Tu sais bien que non... Et tu as perdu cette femme que tu aimais ?

—J'en ai trouvé une autre qui m'aime...

—Chanceux, va !



LE BAISER FATAL

Henriette la folle, comme on l'appelait ordinairement, faisait souvent de longues promenades à pied, sur les routes solitaires qui traversaient les prés et les bois. Au temps de la floraison, elle errait dans les prairies où se berçaient, comme des ailes de papillons, la renoncule d'or, le bluet d'azur, et la blanche Marguerite, dans les champs ensemencés où se déroulaient les nappes odorantes du sarrasin et les vagues blondes de l'avoine et du blé. Ici elle prenait un épi qu'elle mettait dans ses cheveux, là elle cueillait une marguerite qu'elle effeuillait en disant : Il m'aime... un peu... beaucoup... pas du tout... à la folie... Parfois elle jetait un éclat de rire, parfois aussi une larme coulait sur sa joue pâle.

Cependant ses pas ne s'égaraient point tou-

jours au hasard, mais souvent se dirigeaient vers une maison cachée comme un nid dans un bouquet d'ormes, au bord de la grève.

Quelquefois elle passait devant la porte de cette maison, la tête penchée afin de ne voir personne ; quelquefois encore elle s'arrêtait sur le seuil, appelait les enfants qui se sauvaient, et demeurait de longs instants les bras croisés sur sa poitrine, et comme muette de stupeur. Nul n'aurait pu dire ce qui se passait alors dans son esprit malade. Elle entrevoyait peut-être à la lueur d'un éclair, l'abîme où sa pauvre raison avait sombré... Elle essayait peut-être de renouer le fil rompu de ses idées, de ressaisir la trame de sa douce existence.

Le plus souvent elle entrait, et si la ménagère était seule, elle demandait un verre d'eau, buvait une gorgée et poursuivait sa course. Quand le maître n'était pas sorti, elle se disait fatiguée et acceptait une chaise. Bientôt ses yeux bleus s'allumaient au fond de sa figure tout à l'heure impassible, et sa bouche, amèrement triste, se fermait dans un sourire navrant. Elle buvait l'ivresse sans souci du réveil

prochain. Elle ne songeait plus au départ tant qu'il restait là, lui, l'homme aimé.

Or, cet homme était mon ami Graindamour, cet homme chanceux dont je vous ai parlé déjà dans " Maison hantée ". Madame Graindamour ne s'était jamais montrée jalouse de ces singulières attentions d'une folle. Elle se plaisait même parfois à attiser la flamme inconsciente mais redoutable qui consumait l'âme de l'ancienne amie de son mari. Pauvre âme souffrante, elle ressemblait à l'épave en feu que ballottent les vagues de la mer, au milieu de leurs inquiétantes solitudes. Le monde était pour elle une immense solitude aussi... Elle n'en comprenait ni les appels séduisants, ni les douloureuses inconstances, et pourtant elle éprouvait l'amer ennui des âmes délaissées.

Célestin devenait pensif. La vue de cette femme qu'il avait aimée aux jours ensoleillés de sa jeunesse, lui rappelait des félicités à jamais perdues. Une tristesse vague passait sur son front et il commençait à ressentir un attendrissement dangereux. Il se demandait comment dans ce coeur brisé, l'amour n'avait pas som-

bré avec les autres sentiments. Il sentait de plus en plus la chaleur de ce rayon mystérieux qui l'avait inondé malgré son indifférence et son éloignement, et il se trouvait cruel.

C'était peut-être sa faute, à lui, si le choc avait été mortel. Le désespoir avait pu s'ajouter à l'effroi... S'il fut resté près d'elle, le trouble se serait peut-être calmé... L'amour est un remède puissant quand il n'est pas un mal qui tue. Il l'eut sauvée !... Et alors l'épouvante fatale qui avait ébranlé la raison de cette infortunée lui apparaissait comme une chose monstrueuse et il était tenté d'accuser la justice de Dieu. Jamais encore il n'avait compris l'inéluctable malheur. L'aimait-il plus, cette femme, qu'il ne l'avait aimée autrefois ? ...Oh ! non, se disait-il ; mais il avait vieilli, son intelligence s'était developpée, il voyait de plus loin, il jugeait mieux...

Le nuage montait et projetait des traînées d'ombre sur la limpidité de sa conscience...

Sa femme vit bien, à la fin, qu'il souffrait et que sa tendresse se refroidissait. Elle n'essaya point de le consoler. Elle ne pensait pas qu'il pouvait se détacher d'elle. Elle avait ses

enfants. Et puis, une femme de ménage n'a guère le temps de s'occuper des hommes, même de son homme... C'est elle qui faisait cette réflexion. Il ne lui venait pas à la pensée que l'amour vit plus longtemps de rêves et de souvenirs, de regrets et d'espoirs que de passagères satisfactions : et cet instinct irrésistible et doux qui ramenait la folle à son foyer, l'amusait plutôt qu'il ne l'inquiétait.

—Ma pauvre Henriette, lui dit-elle un soir, tu aimes mon mari, je crois.

La folle était là depuis une heure, assise auprès d'une fenêtre par où descendait une gerbe de lumière, et elle regardait tournoyer légèrement, dans ce rayon de feu qui traversait la pièce comme un glaive étincelant, un flot d'atômes invisibles ailleurs. Célestin venait d'entrer, et il se tenait debout contre la cheminée, cherchant d'une main distraite sur la corniche de bois peint, sa pipe et son tabac. Ses regards tombaient avec complaisance sur sa malheureuse amie et son coeur se serrait dans une angoisse.

Henriette la folle était devenue pâle, et il se

faisait un travail singulier dans son esprit. La violence de l'amour qui trouble si souvent notre raison, paraissait dégager la sienne des nuages qui l'obscurcissaient depuis tant d'années. Des larmes mouillaient ses grands yeux d'azur douloureusement ouverts, et sa poitrine se soulevait lentement sous l'émotion contenue. Et quand madame Graindamour lui dit : Tu aimes mon mari, je crois, elle répondit frémissante :

—L'amour, c'est le souffle du bon Dieu... s'embrasser, c'est...

Elle ne savait plus et elle cherchait.

—C'est se goûter, ajouta Célestin, en souriant. Et il s'approcha d'elle. L'infortunée comprit. Elle se leva d'un bond et lui jeta autour du cou ses bras durs comme des cercles d'acier.

Madame Graindamour éclata de rire.

—Te voilà bien enchaîné, dit-elle à son mari.

Lui, il était ému ; il était confus, car il se sentait devenir coupable. Il fit un léger effort pour rompre la chaîne troublante qui le retenait.

—Assez, Henriette, fit-il avec douceur... Ma femme va se fâcher... Elle est jalouse.

—Ta femme, reprit la pauvre insensée, ta femme, c'est moi !... Est-ce que tu ne me reconnais plus ?... Regarde-moi donc bien, je suis Henriette...

Elle s'interrompit un moment, et son visage tout à l'heure souriant, prit une expression d'indicible étonnement.

—Mon Dieu ! recommença-t-elle en dénouant ses bras, quel rêve affreux j'ai fait !

Est-ce que j'étais folle ?... Que m'est-il arrivé ?... Il me semblait que tu m'avais abandonnée le jour même de notre mariage, et que, dans mon désespoir, je m'étais enfuie au fond des bois, parmi les bêtes sauvages... Et les bêtes sauvages ne voulaient pas me dévorer parce que j'allais être mère... Combien de temps suis-je restée en cet état ? je l'ignore. Dis-le moi... Une autre femme, plus cruelle que les bêtes de la forêt, se moquait de moi et me disait en riant :

—Ton mari, il m'aime, il m'appelle... Tu ne le presseras jamais plus sur ton coeur... Oh ! comme j'ai souffert !...

Mais c'est un rêve, n'est-ce pas ?... C'est un mauvais rêve que j'ai fait... C'est fini maintenant... Me voici réveillée, tout à fait réveillée... je ne dors plus...

Elle porta ses regards autour de la chambre et parut tomber dans un étonnement nouveau.

—Où sommes-nous ? s'écria-t-elle tout à coup. Nous ne sommes pas chez nous !... Et, cette femme qui nous regarde, qui est-elle ?... Viens ! allons-nous-en... je ne me sens pas bien dans cette maison étrangère... Tu ne me réponds rien... Qu'as-tu donc ?... Comme te voilà changé !... Ce n'est plus toi, Célestin. On dirait un vieillard !... Tu étais jeune, il y a une minute, jeune et beau !... Reprends donc ta jeunesse, nous sommes au jour de notre mariage... Tu pleures ?... Pourquoi ?... Que signifie donc ce mystère ?... Vais-je retomber dans mon sommeil affreux ?... Est-ce la mort ? est-ce la folie ?... Mon Dieu ! ayez pité de moi !

Elle s'affaissa sur le plancher, aux pieds de Célestin...

Et la jeune femme de mon ami ne riait

plus... Elle ne riait plus, mais de grosses larmes roulaient dans ses yeux...

* * *

Les jours longs et brûlants de l'été s'étaient l'un après l'autre éteints dans les brumes légères qui couronnaient les montagnes du couchant, et avec eux, dans le coeur de l'homme, s'étaient de même éteints bien des soucis amers et des inquiétudes mortelles ; mais Célestin n'avait plus retrouvé la paix d'autrefois, et il allait se consumant dans la mélancolie.

Le spectre de la maison hantée se dressait devant ses yeux, comme le soir où nous avions osé troubler son repos de damné. Il entendait comme alors le son argentin des pièces de monnaie que la voix sépulcrale de l'avare aubergiste comptait sous la pierre de la cheminée. Les rires et les gémissements du fantôme arrivaient tour à tour à ses oreilles, comme des reproches ou des menaces. Il n'entendait plus les paroles qu'on lui adressait : il était obsédé. Les amis parlant entre eux disaient :

—Célestin a quelque chose ; il n'est plus le même... On dirait que les remords le ron-

gent... Rien d'étonnant après tout... Cet argent qui est tombé tout à coup dans ses poches, vous vous souvenez ? d'où vient-il ?... On ne l'a jamais su... Il ne l'a jamais dit... C'est un mystère pour tout le monde... Bah ! il vaut mieux rester pauvres et joyeux comme nous autres... L'argent du diable retourne en son...

Une fois, Pierrot Miquelon conta sérieusement que Célestin s'était fait recevoir francmaçon, dans sa jeunesse, et que depuis ce temps, il appartenait au diable. Il y avait de quoi rendre sérieux.

A la mort, le diable en personne viendrait réclamer son âme au tribunal du Souverain juge. Il produirait un papier signé avec du sang. Le Père Eternel n'aurait qu'à faire droit. Ce monsieur Lucifer est un retors et ses comptes sont bien tenus. Soyez sur vos gardes, aveugles affiliés de la secte infernale !... Soyez aussi sur vos gardes, ô chrétiens impitoyables, qui chaque dimanche venez courber devant le Dieu des humbles vos têtes pleines d'orgueil, venez ouvrir devant

le Dieu de charité, vos coeurs pleins de malice !... Le diable n'aura peut-être pas besoin d'un papier signé de votre sang pour emporter vos âmes.

* * *

Les travaux des champs étaient finis. La récolte avait été bonne, et les granges pleines jusqu'au faîte, promettaient l'abondance pour l'hiver qui allait venir.

Célestin avait coutume de se réjouir à la vue de ses fenils où le foin et le trèfle dégageaient leur doux arome, à la vue des " tasseries " où les gerbes laissaient pendre comme des grappes de diamants les épis mûrs. Aujourd'hui, il regardait avec indifférence les riches produits des sillons et des prairies. Les chevaux hennissaient joyeusement ; les boeufs et les génisses au poil luisant beuglaient tour à tour comme pour le saluer, lui leur maître toujours fidèle à leur apporter le mil succulent et la paille dorée, l'eau fraîche et l'avoine réchauffante, mais il ne les entendait plus !...

Henriette la folle ne venait plus qu'à de

rares intervalles dans la maison de son ancien promis. Elle se souvenait peut-être d'une grande joie ; elle avait gardé, bien sûr, le souvenir d'une grande douleur. Au reste, la femme de Célestin ne la recevait plus comme autrefois ; elle la traitait même un peu rudement.

* * *

Un soir du mois de septembre, un de ces beaux soirs d'automne qui gardent tard les doux effluves d'une journée chaude et les lueurs merveilleuses du soleil disparu, il y avait chez Célestin Graindamour une de ces tapageuses " éplurchettes ", dont le souvenir réjouit encore ma mémoire fatiguée.

Les voisins étaient venus, les voisins et les amis. On vidait le petit verre, on mangeait les épis rôtis à la braise ou bouillis dans l'eau, à plein chaudron. Les feuilles déchirées formaient des amas bruissants et moelleux où se roulaient les enfants ; les aigrettes dorées s'étaient accrochées aux boutonnières comme des décorations royales. Célestin avait dépouillé sa noire mélancolie. Il s'abandonnait à la

gaîeté comme pour s'étourdir ou reprendre les heures perdues. Souvent ainsi l'âme se dégage d'une longue tristesse pour s'élancer étourdiment vers le plaisir. Inconstante et inquiète, elle vole au hasard vers le mal ou le bien, si la foi ne la guide pas. Pauvre âme humaine, mystérieuse étincelle de la Divinité qu'un souffle mauvais a jetée dès le commencement en dehors du céleste foyer, pauvre âme, tu tourbillonnes au caprice des passions, dans un ciel souvent obscur, mais tu laisses un trait de feu dans la nuit désolée, car tu es lumière, et tu viens te perdre au brasier divin, si tu crains la justice, si tu espères en la miséricorde !

Pendant la soirée, Trefflé Lépire, le frère d'Henriette, vint trouver Célestin Graindamour, pour savoir s'il avait vu la pauvre simple. Elle était partie depuis deux jours, et l'on avait peur de la trouver morte quelque part. Célestin lui dit qu'elle n'était pas venue. Mais un petit garçon du voisinage affirma l'avoir aperçue, au coucher du soleil, sur le haut de la falaise. Elle était assise sous un arbre. Il l'avait bien reconnue, à son chapeau

de paille grand comme un parapluie et à sa robe blanche comme un surplis de curé.

Treflé avait peine à croire qu'elle ne fut pas entrée dans la maison de Célestin. Il ne savait pas qu'on avait peur d'elle maintenant et qu'on la tenait à distance. Célestin ne voulait pas lui dire que sa femme se montrait jalouse et la recevait mal, crainte de le chagriner ou d'être obligé de parler trop. Il ne voulait pas tout dire.

Une femme se hâta de supposer qu'elle pouvait bien se précipiter du haut du cap... Elle devait être fatiguée de la vie... Et puis, elle ne savait plus qu'il faut prendre soin de son existence, même quand c'est pour souffrir ; que le bon Dieu qui nous la donne a seul le droit de nous l'ôter...

Trefflé s'éloigna suivi de deux ou trois petits garçons que la curiosité poussait tout autant que le désir d'être utiles.

Il ne trouva pas sa soeur. Elle n'était pas tombée sur la grève au pied de la falaise. Il l'avait appelée en vain. Il pensa qu'elle s'en retournait par les champs, son chemin de pré-

direction. La nuit était belle et c'était un plaisir de marcher sous les étoiles.

On ne s'inquiéta pas davantage de l'infortunée. Le rhum couleur d'ambre remplit les gobelets et l'"épluchette" reprit son entrain et sa tapageuse gaieté.

Minuit venait de sonner lentement à la grande horloge de faux acajou, debout dans un coin de la salle, avec ses trois pommes d'or sur la tête, quand un petit garçon entra subitement pour dire qu'on allait avoir de l'orage. Le ciel était affreusement noir, et des lueurs sinistres rayaient l'horizon.

Au même moment un grondement sourd fit trembler les fenêtres. Ceux qui ne demeuraient pas loin se levèrent pour partir, mais un éclair fulgurant les repousa dans la maison. Les femmes jetèrent un cri d'effroi.

—Ne sortez pas, c'est dangereux, assurait-on.

Quelques-uns cependant se sauvèrent en courant.

Bientôt le ciel se transforma en une fournaise ardente ouverte de tous les côtés. Les éclairs

brûlaient les paupières et tous les objets s'illuminaient de lueurs plus vives que les feux du soleil, pour s'envelopper ensuite d'un voile de ténèbres plus sombre que la nuit. La foudre éclatait avec un fracas terrible. La pluie se mit à tomber par larges gouttes d'abord, et mollement ; mais bientôt le nuage creva et le torrent se précipita sur les toits, sur les arbres, sur les chemins, partout, ajoutant aux éclats de la foudre un grondement plein d'horreur...

Madame Graindamour ouvrit un placard et prit une chandelle enveloppée dans un papier blanc. C'était une chandelle bénite le jour de la Purification. Elle la fixa dans le chandelier de cuivre et l'alluma pour éloigner le tonnerre.

On causait tranquillement, un peu terrifiés et pour chasser la peur, quand soudain la porte s'ouvrit et une voix cria :

—Célestin, ta grange brûle ! ... Le tonnerre !...

C'était Pierre Audet, le premier voisin, un de ceux qui étaient partis dix minutes auparavant.

—Ma grange ! clama Célestin, bondissant de son siège.

Tout le monde s'élança dehors, sous la pluie et le tonnerre.

La grange brûlait. Une belle et longue grange, pleine de foin et pleine de grain. Du blé, je ne sais combien de lourdes gerbes !... De l'avoine, la plus belle que le javelier eut jamais coupée !... Des pois aux gousses renflées !... De l'orge comme des grains d'or !... Et le seigle blanc comme la neige !... Et le sarrasin dont l'arome se répandait jusque dans la bergerie, à l'autre bout !... Jamais la récolte n'avait été si belle. Et les voitures sous l'abri !... Et les instruments d'agriculture !... les herses, les charrues, les rateaux !... Aurait-on le temps de tout sauver ?...

La vaste toiture n'était plus qu'une immense nappe de flammes qu'un vent subit agitait comme des panaches d'enfer dans les ténèbres du ciel.

—Sauvons le moulin à battre ! cria Célestin... Il est ici.

Il montrait une grande porte rouge dans la façade blanche...

—Sauvons le moulin ! répétèrent tous les hommes en se précipitant.

La porte s'ouvrit et une bouffée de flamme, dans une épaisse fumée, les arrêta soudain. Célestin cria de nouveau :

—Courage, mes amis ! courage !

Au même instant un appel lamentable s'élève du fond de l'aire :

—Célestin ! Célestin !

Et une forme étrange, un spectre de feu se précipite vers mon ami. Il pense au fantôme de la maison hantée... Deux bras nerveux et brûlants entourent son cou mouillé par l'orage, et deux lèvres de feu se collent à ses lèvres et les consument dans la douleur et l'amour...

Il roule sur la terre humide, à la porte de la grange, avec le fantôme. On se hâte de le relever. Le spectre le tient toujours dans ses embrassements mortels.

C'était Henriette la folle ! Elle avait cherché là un refuge contre l'orage, elle trouva la mort, le seul refuge contre les désespérances de la vie.

Célestin sentit, cette fois, sa raison chanceler...

Il erre tristement en ces lieux où naguère il étalait ses richesses et sa félicité. Il mourra bientôt... Peut-être ne sera-t-il plus demain...

Décidément j'ai eu tort de l'appeler chanceux.





SANG ET OR

Un soir, je racontais l'histoire de la maison hantée à mes voisins : le bonhomme Chénard, le vieux Blais, le vieux Letellier, le père Ducap et plusieurs autres. Cela les amusait assez, mais ils paraissaient suspecter un peu mon honnêteté de raconteur, et ils me décochaient tour à tour, pour l'acquit de leur conscience, de petits traits malins qui faisaient rire tout le monde et me chatouillaient désagréablement. Je n'en laissais rien voir. Je sais dissimuler comme un vrai diplomate.

Cependant, le père Ducap devint tout à coup fort pensif. Il semblait ne plus rien entendre. Quand j'eus fini, il se leva, et lentement, d'une voix grave que faisait vibrer l'émotion :

—Je connais, moi, dit-il, ce qui s'est passé dans cette maison du bois du moulin... Je sais quel spectre la hantait et quel crime fit descendre sur elle la malédiction de Dieu.

Il garda le silence un instant. Nous étions tous fort surpris, car il n'avait jamais parlé de ces choses. D'ordinaire on se hâte de dire ce que l'on sait. Il en est même qui disent ce qu'ils ne savent pas. Il avait eu sans doute quelque bonne raison pour se taire.

—C'est que moi, reprit-il, je ne croyais ni au hibou fantastique, ni au fantôme expansif de la masure... Les ricanements et les plaintes des trépassés ne m'ont jamais empêché de dormir. Mais si ce que l'on vient de raconter est vrai, je n'ai plus qu'à m'incliner.

—Je vous jure que c'est vrai, affirmai-je avec aplomb.

Il parut réfléchir un moment encore, puis il ajouta :

—Il est toujours pénible de dire du mal des autres, et surtout des siens.

—Comment ! fit-on très étonnés, vous voulez

vous amuser à nos dépens... Vous n'êtes pas de la famille de ce damné.

—Je suis de la famille de ce damné, mais par alliance, et c'est encore trop, avoua-t-il.

Puis, comme fortifié par cet aveu, il continua :

—Enfin, ce n'est pas ma faute, c'est le hasard. L'ivraie se mêle au bon grain, les chardons poussent au milieu des fleurs. Quand il s'agit des âmes et des consciences, des vertus et des vices, c'est le bon Dieu qui fait le triage, et il le fait bien.

Nous le prions alors de raconter cela... de dire tout... Nous sommes des gens d'honneur, et capables de garder un secret quand c'est nécessaire.

—Pas ce soir, demain, répond-il. Il faut que je me recueille un peu. Bien des choses s'effacent de ma mémoire maintenant ; et puis, je ne sais pas s'il est bien opportun de réveiller des souvenirs mauvais, et de raconter la vie de ceux qui n'ont pas craint le Seigneur.

Le lendemain, dès après le souper, nous étions tous assis dans nos fauteuils de frêne,

les uns à demi-perdus dans l'ombre des angles, les autres se profilant dans un cercle de pâle lumière, à une petite distance de la table où brûlait mélancoliquement une lampe de verre. Nous causions spectres, fantômes et revenants, en attendant le vieux voisin qui devait nous renseigner sur les habitants de la maison hantée. Il tardait. Peut-être ne voulait-il plus parler. Son secret mourrait avec lui... Le poêle grondait sous " l'attisée " d'épinette rouge... sous l'attise, si vous l'aimez mieux.

Tout à coup, on entend craquer la neige sous des pieds pesants, à la porte. C'est lui, le bon vieillard. Il entre. Nous échangeons les cordialités ordinaires. Il suspend au crochet de fer son casque et son capot d'étoffe grise, réchauffe au poêle ses mains frileuses, et vient s'asseoir près de la table, en pleine lumière. Nous voulions ne rien perdre des impressions de cette honnête figure de vieux. Nous étions très attentifs, très anxieux. Un latiniste dirait :

"Conticuere omnes, intentique ora tenebant;
Inde toro pater Aeneas sic orsus ab alto : "

Vous vous souvenez des premiers vers du second livre de l'Enéïde ?...

Il n'y avait pas chez nous de reine malheureuse, toute pâmée d'amour ; il n'y avait que les bonnes ménagères du voisinage, bien abritées contre les tempêtes du coeur par le soin des marmots, les oraisons jaculatoires et les soixante et quinze ans du nouvel Enée.

Le père Ducap toussa trois fois, se campa sur sa chaise et commença en ces termes :

—Ce damné était mon oncle !...

—Votre oncle ? fit-on épouvantés ?...

—Mon père et lui avaient épousé les deux soeurs, deux jeunes filles assez jolies et fort avenantes, disait-on, mais de caractères tout à fait différents. Ma mère était douce et charitable, l'autre, dure et avare. On est toujours cruel quand on aime l'argent.

Les deux mariages eurent lieu un même matin, dans l'église de Sainte-Anne de Beaupré. C'est de Sainte-Anne que viennent mes ancêtres maternels. Mon père, lui, était de l'Ile d'Orléans, l'île des sorciers, comme on l'appelait jadis.

Mon oncle Michel Babylas n'avait pas de parents dans nos environs. Il se disait originaire des vieux pays. Même, il affirmait descendre en ligne indirecte du grand prêtre Hanan, qui s'était si fort moqué de Jésus. C'était du badinage, vous comprenez ; il ne pouvait pas montrer ses parchemins. Mais ce qu'il aurait bien pu faire, par exemple, c'eut été de crucifier le doux Sauveur du monde.

Il était petit, bronzé, très vif et grand parleur. Il s'était fait marchand forain, et parcourait nos paroisses, sa pacotille sur le dos. Ce fut dans l'une de ses tournées d'affaires qu'il fit connaissance de mademoiselle Lucie Dupincourt, la soeur de ma mère.

La jeune fille se sentit fière d'être remarquée, et répondit aux avances galantes de cet étranger. Imprudente qui repoussait l'amitié d'un brave garçon de ferme, son voisin, sous prétexte qu'il manquait d'élégance et ne s'exprimait pas avec facilité.

Les époux Babylas n'eurent qu'un fils. Un enfant comme les autres pour tout le monde, mais pour eux un petit prodige. Ils le trou-

vaient beau, bien fait, pétillant d'esprit, trop fin assurément pour vivre longtemps dans notre pauvre monde, comme si les niais seuls devaient arriver aux cheveux blancs. C'est vrai pourtant qu'il mourut jeune, mais pas de trop d'esprit.

Il en avait sa part qu'il dépensait peut-être à faire des sottises, comme bien d'autres... Cependant il ne paraissait pas adonné à la dissipation, et il semblait naturellement bon. Un fruit encore sain sur un arbre déjà malade. Mais il allait être piqué d'un ver, lui aussi, comme l'arbre paternel, le ver de l'ambition. Il voudrait faire parler de lui, et pour cela il faudrait des écus. L'argent est le commencement de la sagesse selon le monde, et le piédestal de toutes les grandeurs d'un jour.

Dans nos campagnes, en ce temps-là comme aujourd'hui, il fallait peiner longtemps pour emplir d'écus blancs un gousset un peu profond. Il se fatigua d'attendre. Il donna un baiser à sa mère, une poignée de main à son père, et il mit son paquet sous son bras. La mère versa une larme et le père sourit.

—Ne m'oublie pas, dit-elle, et reviens bientôt.

—Va et fais de l'argent, recommanda le père. L'argent est un levier formidable, qui peut soulever toutes les volontés, une huile magique qui adoucit tous les rouages, un argument irréfutable, un voile qui cache les défauts, un verre qui grossit les vertus... Pauvre, tu n'es rien ; bien pauvre, tu deviens méprisable ; très pauvre, tu n'es qu'un sot. Riche, tu mérites la considération et le respect ; bien riche, tu as tout l'esprit et talent que tu veux payer ; très riche, tu possèdes tout le génie qu'une tête humaine peut emmagasiner... et rien n'empêche que tu renifles l'encens de la flatterie jusqu'à pamoison...

Toutes les plumes sottes ou affamées t'offriront leurs pointes serviles, et tous les rimeurs en mal d'enfant chanteront ta gloire. Et plus tu verseras l'aumône à la réclame et plus la réclame ajoutera de fleurons à ta couronne... Va !...

Il était déjà loin sur la route qui mène partout.

* * *

A la tombée de la nuit, Babylas et sa femme venaient s'asseoir au coin du foyer et regardaient mélancoliquement les félines ondulations de la flamme qui dévorait des sarments résineux, et ils semblaient se complaire dans la morne solitude de leur demeure. Ils conversaient par monosylabes, soit paresse de l'esprit soit caprice de la voix. Ils se devinaient ou ils se dédaignaient.

Lui, il fumait à longues bouffées un tabac mordant ; elle, le menton penché sur sa grosse poitrine, elle faisait jouer les aiguilles de son tricot. Puis, dans leur égoïsme, ils enveloppaient l'âtre d'un regard jaloux et lui tendaient plaisamment leurs membres un peu frileux.

Il y avait de la tristesse au fond de leur âme. Il y avait aussi de l'envie, car ils étaient chagrins de la félicité des autres, ne disaient de bien de personne et ne songeaient à aucune oeuvre de charité.

Il y avait même de la haine. Ils auraient voulu voir la misère assiéger le seuil de leurs voisins, et les malheurs empoisonner leur existence.

Parfois cependant l'amertume se fondait tout à coup et ils souriaient. Ils parlaient de richesse, ébauchaient des rêves séduisants, se promettaient une vieillesse fortunée.

On ne les aimait guère dans la paroisse. Babylas affichait du mépris pour tout ce qu'on respectait. Il ne prenait jamais le chemin de l'église. Il disait que le confessionnal est un écueil où périt la liberté de l'homme, où s'effeuille l'amour de la femme ; que les prêtres font un métier lucratif et facile ; que la superstition bat son plein dans notre pays ; qu'il n'y a qu'une religion sensée, la croyance en un Dieu farceur qui s'amuse de nos chimères... Un tas de bêtises enfin, qu'on ne se donnait pas la peine de réfuter. On levait les épaules, on tournait le dos.

Le peuple n'est pas savant, dis-je alors, mais il a du bon sens. Il juge vite et bien les personnes qui se mêlent de dogmatiser sans en

avoir la mission. Si le dogme l'embarrasse, il regarde à l'honnêteté de ceux qui l'affirment. Il comprend la morale. Il sent bien qu'il devient meilleur après la prière, plus fort après la confession, plus courageux devant les promesses du ciel, plus charitable au souvenir de la miséricorde divine, plus doux à la pensée de Jésus pardonnant à ses bourreaux.

S'il voit couler une eau limpide, il sait que la source est pure. Quand le fruit est délicieux et sain, les rameaux sont verts, et la sève circule vaillamment dans le tronc ; l'arbre est bon. Les fruits de la religion sont divinement beaux et infiniment bons, donc la religion est infiniment bonne et divinement belle.

Que les rhéteurs, les philosophes et les savants de toutes les époques et de tous les lieux, pâlissent sur les livres, interrogent la nature, demandent leurs secrets aux ruines antiques, et cherchent à connaître jusqu'en ses mystérieuses profondeurs l'histoire de la vie sur la terre, c'est bien. L'esprit humain a le droit de connaître. Mais qu'il ne cherche pas en dehors de Dieu, c'est peine perdue. Dieu lui a donné

le thème, qu'il le développe. Dieu lui a laissé des notes, qu'il les recueille et les commente. Il pourra se tromper, mais ses erreurs n'infirmeront jamais la loi première. Il semblera inventer peut-être, quand il ne retrouvera que la trace perdue. Partout, il verra surgir une croyance religieuse, mais nulle part, excepté dans la parole du Christ, il ne trouvera la lumière, nulle part, excepté au pied de la croix, il ne trouvera l'amour ; nulle part, excepté dans la foi, il ne trouvera la paix.

Prie et crois dans ton heureuse ignorance, ô peuple courbé sur la glèbe, car ni la foi, ni la prière ne t'empêcheront d'aspirer plus haut, de voir plus loin, de marcher plus vite. La religion n'enraie pas le progrès, elle le dirige ; la foi n'emprisonne pas la liberté, elle lui donne des ailes ; la charité ne mine pas les institutions financières, elle leur demande un noble emploi de leurs richesses.

Mais, pardon ! je m'aperçois que j'ai pris sans gêne aucune la place de notre cher vieux conteur. Je lui rends la parole, m'écriai-je après cette longue tirade.

Le père Ducap sourit et continua ainsi :

Le vide se fit autour du petit marchand forain. Les amis, les voisins cessèrent même de le visiter, à cause de sa mauvaise conduite. Il était canaille. Sa femme se laissa corrompre. Elle l'avait aimé d'abord ; et l'amour qui donne tant de force et de courage quand il est pur, inspire, quand il est mauvais, une lâcheté singulière et une extrême cruauté.

Elle revit son premier ami, celui qu'autrefois, par une vanité sotte, elle avait refusé d'épouser. Il était marié et paraissait heureux... Des souvenirs adroitement rappelés, des entretiens prolongés trop longtemps, des soupirs mal étouffés, des regards chargés de flamme, enfin tout ce que la chair en effervescence peut inspirer à l'esprit curieux, elle l'employa, et il fut vaincu.

Babylas découvrit la liaison qui l'outrageait et, un matin, le cadavre de son rival fut trouvé sur la route... Nul n'avait été témoin du crime, cependant tout le monde montrait du doigt le coupable.

L'existence devint insupportable au couple infâme, et la femme adultère et le mari assassin s'en allèrent vivre ailleurs.

C'est à cette époque que fut construite, dans le bois du moulin, à Lotbinière, une maison de pierre dont vous connaissez les débris, sinon l'histoire.

Alors, il n'y avait ni bateaux, ni chemins de fer, et les voyageurs se faisaient conduire d'une ville à une autre, en de lourdes voitures, sur des chemins cailloutenx ou coupés d'ornières.

La voie la plus droite était comme aujourd'hui la plus courte, et la plus courte était la plus avantageuse. Economie de temps, de chevaux et d'argent. Or, de Saint-Croix à Gentilly, la ligne droite coupe de grandes pointes superbes, qui font dans le fleuve, une dentelure de rochers ou de caps, avec d'immenses panaches de forêts et des villages florissants : Le Platon, Lotbinière et Sainte-Emmélie, Le Cap Charles, le Cap à-la-Roche et Saint-Jean Deschaillons, le cap Levrard et Saint-Pierre les Becquets. Les voyageurs suivaient d'ordinaire

cette ligne droite et traversaient ainsi le bois du moulin, au deuxième rang de Lotbinière.

Sauvage, sur les écores d'une belle rivière, sous les bois, l'endroit n'était pas mal choisi pour un relai, et hommes et bêtes s'y reposaient avec plaisir.

L'auberge de Babylas fut achalandée. On y dormait un calme sommeil dans cette atmosphère saturée des baumes de la forêt : on y mangeait de bon appétit la perdrix et le lièvre accommodés à des sauces que Brillat-Savarin n'aurait pas soupçonnées ; on y buvait le bon vieux rhum de la Jamaïque, qui souvente fois attisa l'esprit de nos pères... Cependant de temps à autres, il se fit à son sujet des confidences étranges, et sa réputation périclita. Les voyageurs n'osaient plus y coucher. On entrait, en passant, boire un verre, manger un potage et l'on se hâtait de fuir. La solitude se fit.

Mais Babylas était riche. Pendant dix ans, il avait exercé son industrie avec succès. Pas difficile sur le choix des moyens, les scrupules

ne l'avaient jamais ennuyé. Fort peu de dépenses, pas de toilettes pour le dimanche, pas de cheval à l'écurie, une vache que nourrissaient les plantes du bois et l'herbe des routes, des poules du gibier, de la venaison, point n'aurait été besoin de faire de la rapine, pour amasser. Le pécule eut fait boule de neige.

Un jour, la nouvelle se répandit qu'il avait été dévalisé. Personne n'en éprouva de chagrin. Il ne s'expliqua jamais comment son argent si bien caché avait pu être trouvé. Y avait-il eu trahison ? Seule sa femme connaissait la cachette, et elle paraissait fort désolée, elle aussi. Il se passe de si étranges choses parfois dans le coeur des femmes dévoyées.

Cependant toutes ses piastres si âprement amassées n'étaient pas disparues. Il en avait fait deux parts, — pour lui toutes deux, — et les avait enfouies en des cachettes différentes. Il ne risquait jamais tout à la fois. L'une de ces deux parts avait été trouvée. Il devint irritable et sombre. Il se mit à surveiller sa femme avec un soin jaloux. Et comme elle al-

lait au moulin de temps en temps, pour acheter de la farine, il y alla, lui aussi.

* * *

Un soir du mois d'octobre, il s'y était rendu pour faire un bout de causerie avec le meunier. Le ciel n'avait pas une étoile et la rivière coulait noire en son lit de cailloux, entre les deux falaises.

Les meules du moulin tournaient avec un grondement monotone et régulier, broyant le blé que dorait un rayon de la lampe. Au plafond sombre, montait une blanche poussière de farine. Toute la pièce semblait remplie d'une brume très légère qui ne laissait d'humidité nulle part, mais qui voilait tous les objets comme d'un subtil pollen de fleurs. Dans l'obscurité qui enveloppait la route et le moulin, le ciel et la côte, s'élevait l'éternelle clameur de la rivière tombant du haut de la chaussée.

Tout à coup, les sabots ferrés d'un cheval retentirent sur le petit pont d'en face. Une voiture passait. Le meunier remarqua :

—Ce sont des voyageurs, car ceux qui vont quérir le prêtre ou le médecin, me disent toujours un mot en passant. S'ils n'entrent pas, ils appellent et je sors.

—Alors, bonsoir ; je rentre chez moi, fit Babylas. Le chat doit être au bord du trou quand le rat se montre.

Et il sortit.

—Quelle obscurité d'enfer ! grommela-t-il.

—Bonne nuit pour le crime, répliqua le meunier en riant.

Babylas entendait le roulement de la calèche, à une petite distance, et il se hâtait, connaissant bien le chemin. Quand il arriva sur la côte, une voix rude criait :

—Ce damné chemin de l'auberge, où est-il ?... On ne voit que du noir partout.

Il se mit à courir, criant à son tour :

—Attendez, messieurs, je vais vous guider.

La voiture s'arrêta. Babylas prit le cheval par la bride et le conduisit jusqu'à la porte de sa maison.

—C'est un voyageur que je vous amène,

monsieur Babylas, fit le cocher en mettant le pied à terre.

—Mille fois merci, monsieur Spénard, et venez souvent.

—Pas en des nuits pareilles... Monsieur était pressé, il fallait bien marcher.

Le voici sain et sauf, j'en suis aise et m'en retourne.

Babylas fit entrer son hôte et l'installa dans la meilleure chambre. Il revint ensuite trouver Spénard qui montait déjà dans sa voiture.

—Vient-il de loin ? demanda-t-il.

—Je ne crois pas, répondit le cocher, car son bagage est mince.

—Est-ce un commerçant ?

—Je n'en sais rien... Peut-être que c'est un pêcheur à la ligne... Il ne parle point.

—Il vous a dit où il allait, au moins ?

—Il ne le sait pas... Il a l'air de chercher quelque chose... Il s'est informé seulement du prix et de la qualité des terres, dans nos environs. Il a aussi demandé s'il y avait quelque jolie maison à vendre dans notre village. Il n'y en a point. S'il veut aller plus loin, comme la

chose est probable, vous lui trouverez une voiture, n'est-ce pas ?... Une bonne, car il n'aime pas se faire ballotter comme un colis... Moi je ne peux pas faire une lieue de plus, il faut que je conduise monsieur Baby aux Trois-Rivières, demain matin. Je vous souhaite le bonsoir.

Il s'enfonça dans le chemin ténébreux.

Le voyageur, un jeune homme de vingt-cinq ans, se laissa d'abord tomber sur un sofa, et. la tête dans ses mains, il parut absorbé dans une sérieuse réflexion.

Il avait un air un peu rude. La fatigue, peut-être, ou les contrariétés, les mécomptes ; on ne savait. Tout de même, il n'était pas laid avec ses cheveux crépus, son oeil perçant, ses joues hâlées, sa moustache épaisse.

Madame Babylas entra. Il eut un tressaillement et il se leva pour la saluer. Elle lui demanda s'il voulait prendre une tasse de thé. Il ne faudrait qu'une minute pour faire bouillir l'eau. Il remercia, prétextant la fatigue et le besoin de dormir.

Elle le conduisit dans une chambre assez

propre, et blanchie au lait de chaux, en arrière du salon. Elle se retirait quand il la rappela pour lui confier une petite sacoche de cuir très ronde et bien pesante.

—Prenez-en grand soin, recommanda-t-il, c'est toute ma fortune.

Les yeux de la femme étincelèrent et elle eut un sourire singulier.

—Grand soin, oui, dit-elle... Vous pouvez dormir sur vos deux oreilles.

Quand elle rentra dans la cuisine, Babylas l'attendait debout près de la table. Il prit la sacoche et la soupesa curieusement.

—Qu'y a-t-il donc là-dedans, fit-il, c'est bien lourd ?

Puis il ajouta d'un ton sarcastique :

—Est-ce qu'il vend du plomb, ce monsieur-là ?

Madame Babylas répondit que c'était peut-être de l'argent, vu qu'il lui avait confié ce petit sac en lui recommandant d'en prendre un soin tout particulier... Qu'il valait une fortune...

—Une fortune !... Une fortune là-dedans ! reprit Babylas étranglé par le désir de regarder, de palper, de...

—On pourrait toujours voir, proposa la femme, il n'y a pas de mal à voir...

—Du mal ? Mais non, il n'y en a pas... Une fortune ! Cela ne se voit pas souvent, comme ça, tout à la fois, d'un coup d'oeil... Laissons-le s'endormir. Il semble fatigué... Il est bien fatigué ; il l'a dit...

Ils jetèrent des sarments secs dans la cheminée et une flamme vive s'éveilla, remplissant l'humble pièce d'une lueur molle et flottante. Ils éteignirent la bougie. Pourquoi une bougie ? Dépense inutile. Le bois ne coûte rien dans la forêt ; on peut vaillamment attiser la cheminée.

* * * *

Il devait dormir maintenant... Il était couché depuis une heure, une longue heure. Il dormait en effet. Il dormait d'un sommeil calme, profondément confiant, et un sourire de béatitude avait fait disparaître l'aspect trop rude de sa figure.

Le couple hideux s'approcha du foyer où le bois résineux flambait toujours.

La sacoche était fermée à clef. Il y eut un mouvement d'impatience.

—On ne peut toujours pas briser la serrure disait la femme.

—Il faut voir tout de même répliquait l'homme.

Ils s'assirent côte à côte, en face de la flamme et leurs visages inquiets et mauvais prenaient des teintes rouges comme du sang.

Babylas proposa d'aller fouiller les poches des vêtements.

Il faut être bien prudent et ne pas éveiller l'hôte, observa sa femme.

Il partit, marchant sur le bout des pieds, sans souliers et sans lumière. Dix minutes après, il revint tout souriant, montrant une petite clef qu'il tenait entre le pouce et l'index, dévotement. Il mit cette clef dans la serrure en simulant sacrilègement l'hostie sainte que le prêtre offre au communiant. Un sarment se fendit dans le brasier avec un bruit d'explo-

sion, et des étincelles volèrent à la face des misérables.

Le petit sac fut ouvert, et les deux infâmes poussèrent de leur gosier serré par la crainte et le plaisir, une exclamation de surprise. Ils se penchèrent sur le trésor puis, se regardèrent muets et presque tremblants. Ils avaient peur d'être surpris. Si le voyageur s'éveillait... s'il avait entendu leur cri mal étouffé !... Mais non, ce n'était pas possible, il dormait bien profondément dans son bon lit de plume, et les portes étaient fermées.

Ils enfoncèrent leurs mains dans la sacoche ouverte, et brassèrent les pièces de monnaie et les liasses de billets. Comme ça sonnait agréablement à l'oreille, et comme c'était doux à palper !...

—Comptons les écus, proposa la Babylas.

Et ils s'approchèrent l'un de l'autre comme pour se soutenir dans la lutte qui allait commencer. Ils prirent les billets.

Désenchantement ! Une cinquantaine de misérables unités !...

Il y en avait d'autres qu'ils étalèrent d'une main fiévreuse.

C'était mieux : des billets de cinq, de dix, de cinquante, de cent.

Un véritable éblouissement. Et ces pièces sonnantes qui paraissaient blanches tout à l'heure, dans la demi-obscurité, ne voilà-t-il pas qu'elles jettent des reflets fauves maintenant à la lueur du foyer ! De l'or ! C'est de l'or !

Et sur la petite table qu'on avait approchée de la cheminée, les piles s'élevaient comme des chandeliers d'autel.

Quel rêve ! Quel enchantement !

Les deux amis, lui et elle, se retiraient un peu en arrière de temps en temps, pour mieux embrasser d'un coup d'oeil ravi, cet échiquier étincelant.

Il y avait dix mille piastres.

Ils comptèrent dix fois chacun, et toujours les dix mille piastres y étaient ; jamais moins. Ils ne pouvaient en détourner leurs regards.

—Il faut pourtant remettre cela dans la sacoche, soupira-t-elle.

—Oui, oui, sans doute, mais rien ne presse. Il dort comme un bienheureux... Il devrait ne se réveiller jamais... répondit-il.

—Ne se réveiller jamais... répéta-t-elle, comme un écho mourant.

—Dix mille piastres, femme, c'est le ciel sur la terre, et le ciel, on fait bien d'y entrer quand la porte s'ouvre...

Elle approuva disant qu'un merle en cage vaut mieux que toute une nichée au bois.

Il reprit d'un ton lamentable :

—Ah ! si l'on ne nous avait pas dépouillés comme on l'a fait ?... C'est peut-être notre argent qui revient ainsi... Il y a des compensations... Et puis sommes-nous obligés de perdre comme cela ce que nous avons amassé avec tant de peines !...

Il cherchait une excuse au crime dont il sentait les premières suggestions. Elle dit alors d'une voix dolente aussi et en soupirant :

—Non, il ne faut pas se laisser tenter... Les tentations sont fortes parfois et la chair est faible... On prend son bien où on le trouve, c'est vrai... Mais cet argent...

Il l'interrompit brusquement :

—L'argent est à tout le monde... Pas plus à lui qu'à d'autres... On m'a dépouillé, c'est bien ; j'en dépouille un autre, c'est encore bien. Tant pis pour celui qui se fait pincer. Il paie pour tous... C'est au plus fort et au plus fin... Les gros mangent les petits... L'essentiel est de réussir. Le succès justifie tout...

La tentation devenait terrible et ils n'offraient guère de résistance. Ils s'aveuglaient. Les bons même ne résistent pas longtemps à la violence de certaines suggestions. L'énergie s'use vite quand on lutte contre soi-même, et l'homme a tellement besoin de bonheur, qu'il sacrifie souvent une félicité durable mais tardive, à une fatale et passagère satisfaction.

—Qu'as-tu donc envie de faire, Babylas, demanda la femme un peu émotionnée ?

Il répondit froidement :

—Garder cet or.

Elle répliqua qu'il ne se laisserait point dépouiller comme cela, lui... qu'il porterait plainte et que ce serait difficile, peut-être, de se tirer d'affaire,

—Il n'ira pas porter plainte devant nos magistrats, dans tous les cas... Nous allons prolonger son sommeil... Nous dirons qu'il s'est mis en route à pied, de bon matin, si jamais on nous parle de lui... Nous ne sommes pas tenus de veiller sur les voyageurs... ni de les conduire... ça ira !

Ils remirent l'or et le papier dans la sacoche et se dirigèrent vers la chambre de l'étranger. Lui, il tenait un lourd marteau ; elle, une bougie pleureuse. Quand ils furent devant la porte, il demanda :

—Voulez-vous être éveillé de bonne heure ?

Il faisait cela pour voir si le jeune homme dormait. Le jeune homme répondit d'une voix mal éveillée :

—Non ; je suis fatigué, laissez-moi dormir.

Et il se tourna sur sa couche. Ils eurent un mouvement de surprise et de frayeur en l'entendant parler.

La Babylas dit tout bas :

—Viens-t'en.

Et elle tira son homme par le bras.

Quand ils furent devant le feu de l'âtre, elle dit qu'on pouvait prendre un peu d'or sans qu'il s'en aperçut peut-être... Il croira ce qu'il voudra, s'il s'en aperçoit... Personne ne trouvera jamais rien... Il y a des cachettes dans le bois...

—Des cachettes dans le bois, gronda le mari soupçonneux, parles-en...

—Il ne faut pas le tuer, reprit-elle... j'ai peur du sang, moi... Et puis, ce jeune homme, il a sa mère sans doute... sa pauvre mère !... Non, ne le tuons pas... reste ici !

—Folle !

—Je vais l'éveiller...

—Je vais l'endormir, moi.

Et il la menaça de son marteau. Elle supplia : Je vais tout voler... Je vais me sauver avec l'or... Tu diras que je suis la plus misérable des femmes et la honte de ta maison... Que tu m'a chassée déjà... tout !... Mais verser le sang de ce jeune homme qui a mis sa confiance en nous, et dort en rêvant à sa mère, peut-être... A sa mère qui l'attend dans les pleurs et l'ennui. Oh ! non, jamais !

—C'est bien, femme, répliqua-t-il, allons-nous reposer comme deux bonnes bêtes, et ne touchons pas un sou de cette fortune qui s'offre à nous... A nous que le monde a ruinés et volés... Viens !

Ils entrèrent dans leur chambre. Le feu s'éteignit dans le foyer et d'épaisses ténèbres remplirent la maison. Ils feignirent le sommeil, car ils s'épiaient l'un l'autre. Des reflets d'or brillèrent devant leurs yeux fermés, dans la nuit... L'obscurité parut s'étoiler avec magnificence... Les piastres précieuses tourbillonnèrent comme une étincelante poussière... Des rêves de fortune ravissants et fous s'ébauchèrent avec délice, puis un sentiment de crainte comme un souffle froid, les dissipa tout à coup... Mais ils revinrent toujours, et la volonté faiblissait... Elle, la Babylas, elle se disait, à la fin, étourdie par la cupidité :

—S'il se mêlait seul de cette affaire... Il devrait y songer... Pourquoi se mettre deux ?...

Et elle faisait semblant de dormir d'un sommeil profond.

Le fluide mystérieux qui parfois vole rapide comme l'éclair d'une personne à une autre, emportant une pensée intime ou un message étrange, circulait autour de leurs fronts et mêlait leurs idées criminelles.

Il se leva sans bruit, doucement, alluma une lanterne, puis l'enveloppa d'un linge pour en dissimuler la lumière. Cela fait, il prit son marteau et, de nouveau se rendit dans la chambre du voyageur. Il attendit debout près du lit paisible. L'étranger dormait bien. Cela se voyait au mouvement calme et régulier de ses larges poumons.

Il laissa passer un mince rayon de lumière et put contempler la figure heureuse de cet homme trop riche qu'une fatale destinée venait de mettre devant lui. Il eut un moment d'hésitation et il voila la lueur de sa lampe. Mais, dans les ténèbres, il vit de nouveau scintiller les pièces d'or, et le vertige le saisit...

Le coup fut terrible et la mort du jeune homme, instantanée. Il traîna le cadavre dans le bois, puis il revint se coucher tranquillement.

Sa femme ronflait toujours. Il savait bien qu'un si profond sommeil n'était pas naturel, mais il n'en fit rien paraître.

Le matin, il dit en se levant qu'il allait réveiller le voyageur. Elle eut un singulier sourire. Il revint en criant :

—Parti !... il est parti !... La chambre est vide !... C'est étrange !...

Et la sacoche, ajouta-t-il ironiquement... a-t-il au moins oublié la sacoche ?...

—Elle est là, répondit la femme, en montrant le placage entre les deux fenêtres de sa chambre.

—A nous la fortune ! à nous le bonheur ! clama Babylas en levant les bras au ciel.

—Mais il va revenir sans doute, observa-t-elle, pour faire croire qu'elle ne devinait pas.

—Jamais ! sois tranquille.

Et elle demeura tranquille.

Il alla reprendre sa victime et la cacha dans dans la rivière, sous quinze pieds d'eau, avec des roches aux pieds et au cou.

* * * *

A quelque temps de là, ils se rendirent au village pour acheter des vêtements.

Le marchand leur demanda, en mesurant l'étoffe d'une robe, s'il était vrai que leur garçon était de retour...

Ils ne répondirent pas ; ils ne purent répondre tant ils furent étonnés, et ils se regardèrent stupidement. Le marchand pensa qu'ils ne l'avaient pas compris :

—Votre fils est revenu ? questionna-t-il de nouveau.

—Notre garçon !... répétèrent-ils d'une voix haletante.

Le marchand continua :

—Il était parti depuis dix ans, n'est-ce pas ?... Vous m'avez dit cela un jour... Il avait quinze ans alors...

—Quinze ans, oui, balbutia Babylas.

—Et il est revenu, quelle joie pour vous, n'est-ce pas ?

—Revenu ? comment ?... Non, il n'est pas revenu.

La femme de Babylas tremblait et sa pâleur était extrême.

Le marchand ajouta :

—C'est le père Spénard, de Saint-Pierre, qui m'a raconté cette nouvelle. Même il m'a dit que c'est son garçon qui l'a conduit chez vous, un soir de l'autre semaine... Il paraît qu'il a rapporté beaucoup d'argent...

—Notre enfant ! clama la malheureuse femme, et elle tomba lourdement sur le plancher.

On s'empressa de la secourir, mais elle semblait ne plus vouloir vivre ni penser... Elle reprit ses sens et s'évanouit mainte fois.

—C'est l'émotion, la surprise, disait Babylas tout épouvanté aussi.

Il allait se perdre quand le marchand lui demanda si son garçon était venu sans se faire connaître. Il saisit cette planche de salut :

—Non, il ne s'est pas fait connaître !... Non !... Pourquoi ?... Nous aurions eu tant de bonheur à le presser dans nos bras !... Nous ne l'avions pas vu depuis dix ans !... Il était parti enfant, il est revenu homme !... nous ne pouvions pas le reconnaître !... Le

bon Dieu nous éprouve terriblement !... Mais peut-être qu'il va revenir nous surprendre....

La misérable mère sortit enfin tout à fait de son évanouissement et demanda à partir, disant avec des larmes qu'elle était malade, qu'elle allait mourir...

Ils s'en allèrent, laissant le marchand fort perplexe. Le monde n'était pas grand alors ; les gens ne se voisinaient pas beaucoup et les rumeurs s'éteignaient vite. Cependant il se fit bien des suppositions au sujet des Babylas. Mais la police était bénévole et les criminels se cachaient aisément.

Il y eut entre les époux méchants des reproches amers, des menaces redoutables, des haines de damnés. Ils s'accusèrent l'un l'autre et voulurent se tuer. Ils furent tentés de tout avouer par vengeance... Mais la vue du trésor qui brillait toujours dans la pauvre sacoche, adoucit peu à peu l'amertume de leurs paroles et de leurs remords. Les querelles devinrent moins fréquentes.

Si dénaturée que soit une mère, il reste toujours au fond de son coeur, un souffle de

l'amour sacré qu'elle seule peut connaître, et ses efforts pour oublier pleinement la sainte joie de la maternité sont toujours inutiles. Et plus elle se plonge dans le mal pour étouffer la voix de la nature, et plus cette voix invincible lui crie :

—Tu es mère ! tu es mère ! tu es mère !

Moins de deux ans après le meurtre du jeune voyageur, son fils, la femme Babylas mourait. Personne ne comprit le mal qui l'emporta... C'était le remords. Elle avait eu le prêtre.

Babylas vécut plusieurs années encore, seul dans son auberge sanglante. Il se disait pauvre, mais personne ne le croyait, et l'on évitait sa porte comme la porte de l'enfer. Plus encore.

Un matin de janvier, on s'aperçut que le sentier qui conduisait à sa demeure n'était pas battu, et cependant il n'avait pas neigé depuis plusieurs jours. On le crut malade. Il ne fallait toujours pas le laisser mourir comme cela, sans confession. Son âme avait couté cher à Jésus-Christ. Des voisins ouvrirent la porte.

C'étaient Gagnon, Lépire et Rivard. Ils le trouvèrent mort en face de l'âtre éteint.

" Requiescat in pace ", dit le père Gagnon.

La maison trembla jusqu'en ses fondements, et une voix terrible et mystérieuse répondit :

" Non est pax impiis ! "



MARIETTE

(CONTE DE NOËL)

Il faisait froid. La neige des chemins criait sous l'acier des traîneaux. Les prés et les collines resplendissaient dans leurs blanches draperies, et les sapins sombres, chargés de brillants flocons, inclinaient vers le sol leurs rameaux pesants.

C'était la veille de Noël. La terre allait tressaillir et les anges allaient chanter, comme il y a dix-neuf siècles :

" Gloria in excelsis Deo, "

Mais seuls les petits et les humbles, comme alors peut-être, pourraient entendre le céleste cantique.

Il semble qu'à cette heure solennelle un doux effluve d'amour se répand dans les airs. Les fronts se relèvent, les courages se raffermissent, l'espérance rafraîchit comme une ondée bienfaisante, les coeurs meurtris. Et pourtant il se trouve encore des âmes qui souffrent et des lits de douleur où la vie agonise.

Là-bas, dans la maison de madame Verchamp, une veuve très estimée, dormait sur un lit tout blanc, une jeune fille malade. Elle dormait et un songe agréable la visitait sans doute en ce moment, car malgré sa souffrance, elle souriait. Elle revivait peut-être un beau jour perdu, comme cela arrive parfois dans le sommeil.

Elle était amaigrie, et la pâleur de ses joues faisait ressortir son grand oeil noir plein de tristesse. Près d'elle, sa mère pleurait.

Sa mère pleurait, et en essuyant ses larmes du coin de son tablier, elle pensait :

“ Mon Dieu ! va-t-elle mourir ?... Va-t-elle mourir, elle naguère si alerte et si gaie ?... A la Noël dernière, elle chantait à l'église, et sa voix faisait songer aux anges... Est-ce donc

qu'elle n'espère plus le revoir ?... Pourquoi l'a-t-el'e tant aimée ?...

Et, pendant qu'elle se livrait à ses réflexions amères, la porte s'ouvrit et elle vit entrer deux hommes. Elle ne les reconnut pas d'abord, à cause des grandes capotes qui les enveloppaient, et des collets de fourrure qui leur montaient jusqu'aux yeux. El!e tressaillit cependant, et s'avança au devant d'eux.

* * *

Trois ans auparavant, un soir de la fenaison, Mariette, la jeune malade d'aujourd'hui, revenait au fenil sur un charr'ot de foin. Enfoncée dans le trèfle et le m l comme dans un nid, elle se laissait bercer au cahotage des roues, et chantait, de sa voix douce et quelque peu plaintive, une chansonnette gracieuse dans sa forme et sage dans son enseignement :

La fleur de la charm'lle,
La fleur de la famille,
Ont un destin commun,
Lorsque les mains les cueillent,
L'une et l'autre s'effeuillent
Et perdent leur parfum...

Petite rose blanche,
Reste donc à la branche
Dont la sève nourrit,
Petite fille chère,
Reste donc à ta mère
Dont l'amour te sourit.

Octave Desruisseaux qui traversait le clos voisin, la faux sur l'épaule, l'entendit et fut charmé. Il ne la connaissait point ; il n'avait pas eu encore l'occasion de la voir. A l'entendre, il devina qu'elle était belle et se prit à l'aimer, sans se demander s'il ne courait pas au désenchantement. Il était jeune, d'humeur agréable, bien découplé, laborieux, avec cela il serait bien maladroit s'il ne réussissait pas à décrocher un bon petit coeur. Cela ne tient pas tant après tout.

Il était de Sainte-Croix. Victor Poudrier l'avait fait venir pour les foins et les récoltes, car il passait pour vaillant. Sa faux allongeait de fiers andains et son " javelier " couchait d'épaisses javelles depuis les heures fraîches du matin jusqu'aux ombres de la soirée.

Un dimanche, la jeunesse se réunit, après le repas du soir, chez Marcelin Thiboutot, le for-

geron, pas loin de la côte de sable. Octave et Mariette se virent et s'aimèrent. Ils gardèrent leur secret cependant.

Le lendemain, Mariette alla au champ pour faner le foin nouveau. Le soleil rayonnait et donnait aux clôtures grises une apparence de cadre lumineux. Un large chapeau de paille protégeait contre les rayons trop chauds, sa jolie figure. Car elle était jolie, Mariette ; Octave avait deviné juste. Un mince fichu de mousseline se tordait négligemment sur sa gorge un peu brunie. Elle tenait une fourche de saule et jetait dans l'air pur les bribes perlées de la dernière chanson du village. De temps à autre, ses regards curieux se promenaient sur le pré voisin. Une pensée douce l'obsédait. Elle éprouvait les délices du réveil de l'amour, et trouvait à aimer un bonheur inexprimable.

Tout à coup elle aperçut un jeune faucheur courbé sur la prairie, et elle sentit son coeur se serrer et sa joue rougir. C'était lui. Quand elle fut plus près, elle vit, comme un serpent de feu, la faux luisante s'enfoncer dans l'herbe, et elle entendit, comme un chant d'amour, le

crissement de l'acier qui montait du clos, par intervalles courts et mesurés.

Le faucheur ne la devina point.

Un peu plus tard, il suspendit son travail et marcha vers l'endroit où il avait déposé sa pierre à aiguiser. Plusieurs jeunes filles fanaient dans les alentours, en criant des choses gaies, et en jetant des éclats de rire. Il chercha à les reconnaître, mais il n'y parvint guère, à cause des larges bords de leurs chapeaux. Il se tourna vers le clos de la veuve Verchamp. Mariette paraissait absorbée dans sa tâche. Il aurait bien voulu qu'elle regardât de son côté. Il prit la pierre qui trempait dans un vase plein d'eau, et leva sa faux devant lui. La lame décrivait une courbe étincelante comme un nimbe vis à vis son front trempé de sueurs. La pierre mordit l'acier. D'autres faucheurs aussi affilèrent leurs outils, et ce fut comme un clair retentissement de cymbales dans l'air sonore. Les jeunes filles levèrent la tête, et les fourches restèrent piquées dans le foin parfumé. Les cigales cachées dans le feuillage des grands arbres, jetèrent comme des fusées leurs trilles vibrants. Des oiseaux, entraînés par le

plaisir, se mirent à voltiger d'une aile folle, en éparpillant de joyeuses notes... Et des rires s'égrenaient de toute part. Jamais fête plus belle n'avait fait tressaillir ces champs tant de fois moissonnés.

Faucheurs et faneuses reprirent leur travail. D'un bras infatigable, Octave Desruisseaux couchait les andains pleins d'arome, mais son esprit hantait le clos voisin.

Les pensées des jeunes amoureux se fondaient mystérieusement. Dans l'après-midi, les faneuses quittèrent leurs fourches et s'armèrent du rateau. Le foin séché par l'ardeur du soleil fut amassé, lié avec des harts de coudrier, et transporté sur les fenils.

Octave et Mariette se rencontrèrent et se sourirent.

Le lendemain, ils causèrent quelques instants à l'ombre d'un cenellier touffu, sur le bord de la route. La tendre liaison se fortifia de plus en plus.

* * *

On parlait dès lors de la grande république américaine et nos campagnes se dépeuplaient. Jeunes gens et jeunes filles, pères, mères et

vieillards se levaient de partout et prenaient le chemin de la terre étrangère. Quelques-uns revenaient ; la plupart renonçaient volontiers, sur le sol de la liberté, aux durs labeurs du défrichement et au pain noir de la patrie.

Hélas ! nous oublions trop facilement que la vie est un temps d'épreuve et la terre, une arène où la lutte est sans merci. Nous nous laissons distraire par les choses qui nous entourent, et nous perdons de vue la raison de notre existence. Malgré les avertissements de ceux qui nous ont précédés, et les enseignements de la foi, nous nous obstinons à chercher un bonheur qui n'est pas d'ici.

Il est donc ailleurs.

L'homme ne peut naître pour une destinée qu'il ne saurait atteindre.

Nous devons donc espérer une autre existence plus parfaite en sortant de ce monde. S'il n'en était ainsi, Dieu aurait fait une oeuvre monstrueuse en nous créant...

En effet, j'ai soif de bonheur et le bonheur est un rêve que je poursuis en vain !... J'ai faim de plaisirs, et les plaisirs me fatiguent et m'épuisent !... Je veux la paix, et je suis

en butte à mille tracasseries !... Je cherche l'amour, et je suis dédaigné ou trahi !... Les voluptés qui m'enivrent un moment ne me laissent que des remords et des regrets !...

Si j'arrive aux honneurs, la calomnie me mord et l'envie travaille à ma ruine... Si je prie avec humilité, je suis un hypocrite, et si j'entre dans l'église la tête haute, je suis un impie !... Mon champ est semblable à une nappe d'or, et les pluies tombent par torrents pour détruire mes moissons... Mes biens sont considérables, et des procès ruineux ou des malheurs inévitables me les enlèvent !... Ma santé est florissante, et voilà qu'au sortir d'une fête un souffle glacé me flétrit... Une chute de voiture, et je suis brisé... un naufrage, et me voilà enseveli dans les flots !... J'ai une femme que j'adore, des enfants qui font ma joie, et voici que ma porte s'ouvre pour laisser passer des tombes!... Ils s'en vont au cimetière !...

Des espoirs envolés, des plaisirs fugitifs, des consolations éphémères, un travail pénible, des inquiétudes, des soucis, la maladie, l'oubli, l'indifférence, les morsures de l'envie, la crainte de la misère, les revers, les infirmités, l'énergie

qui s'émousse, la mémoire qui s'en va, l'oeil qui s'éteint, l'oreille qui se ferme, l'esprit qui se refroidit, le corps qui s'affaisse, voilà la vie !...

Et c'est pour cela que l'homme serait fait ? Absurdité !

Si encore il n'y avait que quelques malheureux, on pourrait croire à un accident. Mais la désolation est universelle ; la douleur est de tous les temps et de tous les lieux ; la souffrance est de tous les âges !...

Alors ?

Alors, cette vie est une épreuve, et il y en a une autre...

Alors, restez où vous êtes et accomplissez votre oeuvre en hommes et en chrétiens. Restez dans votre patrie surtout, car la patrie doit être pour ses enfants le meilleur et le plus beau pays du monde...

* * *

Les travaux de la ferme terminés, Octave Desruisseaux ne trouvait, chez les cultivateurs, qu'un salaire fort modique, et cela le contrariait d'autant plus que l'ambition se ré-

veillait avec l'amour dans son coeur de vingt ans.

Il prêta l'oreille aux récits un peu fantaisistes de ses aînés, qui revenaient au pays vêtus de noir, gantés de chamois, le chapeau de soie sur l'oreille, et la breloque dorée sur le gousset. Il se laissa convaincre et partit.

Mariette pleura beaucoup. Rien de désolant comme la pensée de ne plus voir une personne que l'on aime. L'âme se sent tomber dans un vide froid, et elle se replie sur elle-même comme ces fleurs sensibles qui se ferment à l'approche de la nuit. Elle pleura beaucoup... L'amour ne brûlait pas ses veines, mais il réchauffait son coeur et donnait des ailes à sa pensée. Il l'emportait en des régions inconnues, et le transport suave qui l'agitait semblait la rapprocher de Dieu. C'est ainsi que la femme commence toujours par aimer ; c'est ainsi, souvent, qu'elle continue à aimer ; c'est dans cet amour demeuré pur en sa source, qu'elle trouve, plus tard, sa puissance irrésistible, son dévoûment sans borne, et son étonnant mépris de la souffrance...

Octave Desruisseaux demanda de l'emploi dans une fabrique de cotonnade. Il devint bientôt une machine habile, parmi toutes les machines aveugles ou intelligentes qui font, au profit de quelques uns, suinter la richesse par tous les ais des immenses ateliers. La vie au grand air de la liberté, loin de toute protection et de toute contrainte, le grisa peu à peu, et rien ne lui parut beau comme le ciel étranger.

Il écrivait à sa bonne Mariette et lui peignait son existence nouvelle : ses journées ardues, ses soirées amusantes. Il lui parlait de ses promenades dans les jardins publics ; des bals où les violons faisaient sauter la libre jeunesse ; des théâtres pleins de rires ou de larmes ; des cirques peuplés de clowns et de félines amazones...

Il jurait bien qu'il l'aimait toujours et n'aimerait jamais qu'elle... Cependant à la lecture de ces choses, une angoisse étrange serrait l'âme de la pauvre enfant, et un soupçon douloureux troublait sa quiétude.

* * *

Une année s'écoula, une année mauvaise. Les semailles avaient été tardives à cause des pluies de mai, et les moissons n'avaient pas rempli les greniers. Alors, séduit par les images riantes que faisaient passer devant ses yeux les lettres de son ami, désireux surtout d'améliorer le sort de sa famille, Pierre Verchamp, le frère de Mariette, alla rejoindre Desruisseaux, aux métiers des grandes fabriques.

Tristes furent les jours qui suivirent le départ du frère de Mariette.

L'hiver passa avec ses tourbillons de neige, ses froids vifs, ses nuits étoilées ; le printemps rendit aux champs leur verdure, aux bois leurs feuillages, aux ruisseaux leurs murmures ; l'été ramena les oiseaux à leurs nids et les fleurs aux arbustes, mais le chagrin des pauvres femmes ne passa point, et rien ne ramena auprès d'elles les deux êtres regrettés.

Madame Verchamp ne se laissait pas aller au désespoir cependant. Elle souffrait avec patience, mais sa résignation n'était pas l'affaissement morne des âmes sans espérance. Elle éprouvait les consolations des humbles. Elle conversait avec le ciel. Les orgueilleux se

moquent bien de ces relations intimes qui se nouent entre les âmes et Dieu ; et il leur semble que ce Dieu si haut placé serait un mal appris s'il passait à leur porte pour aller frapper à celle du pauvre.

Il en est ainsi pourtant.

Nul ne peut entendre la voix du Seigneur, ni comprendre les choses de la religion, s'il n'est humble. Mais les épanchements du Sauveur dans les coeurs sans orgueil, sont d'une douceur infinie, et rien n'égale la félicité de ceux qui aiment dans la souffrance. Et comment la foi chrétienne aurait-elle pu subjuguer le monde, elle qui n'habite guère que dans les petits et les malheureux, si elle n'apportait avec elle, par ses indicibles charmes et ses consolations suprêmes, la preuve de sa divinité ?

Humiliez-vous et priez. Vous verrez.

Pierre écrivait de temps en temps à sa bonne mère. Il lui parlait des travaux de la ferme, de l'étable, de la bergerie, et se montrait fort soucieux. De temps en temps aussi, il lui envoyait le fruit de ses épargnes.

C'était un bon enfant.

Verchamp père était mort trop tôt. Il avait eu le temps cependant, de former au bien sa petite famille. Il n'avait pas laissé de richesses, mais il avait laissé le souvenir de ses bons exemples. Le plus bel héritage qu'un père puisse léguer à ses enfants c'est l'amour du travail et de la vertu. Il se trouve cet héritage, à l'abri des vicissitudes de toutes sortes qui troublent le monde, et les calculs mauvais ne sauraient l'entamer. Vous l'emportez avec vous en tous les lieux où vous allez, et loin de vous causer de l'embarras, il vous assure un secours précieux. La crainte de le perdre ne vous fatigue point ; les voleurs n'en connaissent pas le prix et le dédaignent ; chaque jour le voit s'accroître, et vous vous y attachez de plus en plus, sans trouble et ses remords. Le soir venu, vous reposez d'un sommeil paisible, car vous êtes sûr de le retrouver intact à votre réveil.

Un jour, Pierre se risqua à dire à sa mère que Desruisseaux paraissait oublier un peu Mariette, comme il oubliait, hélas ! ses devoirs religieux...

En effet, Mariette ne recevait plus qu'à de longs intervalles les lettres tendres qui seules la consolaient dans ses ennuis. Elle suppliait le ciel de la prendre en pitié, mais le ciel semblait sourd, et le désespoir la tuait lentement. Sa mère voulait la distraire et pleurait avec elle.

Un jour, le médecin fut appelé. Il jugea le cas fort grave. Il se recueillit. Il inventoria ses petits flacons, suspendit sa légère balance, pesa des poudres, ordonna du vin, et sortit sans laisser beaucoup d'espoir à cette maison affligée.

* * *

Noël arrivait avec ses divines consolations et ses hymnes de reconnaissance. Dans toutes les maisons, il se faisait comme un réveil des allégresses passées, et toutes les voix chantaient le mystère adorable.

La malade allait s'affaiblissant toujours, et pour elle les choses de la terre paraissaient finies. Cependant quand sa mère lui dit qu'on était à la veille de la grande fête chrétienne, elle sourit d'un sourire angélique, ouvrit ses

grands yeux humides, les referma bientôt, et parut s'endormir dans une vision céleste...

C'est alors que la porte de la maison s'ouvrit, et que deux hommes entrèrent.

Madame Verchamp s'avança au devant d'eux, surprise, agitée. Tout à coup :

—Mon enfant !... Pierre !... s'écria-t-elle. Mon Dieu, soyez béni.

A ce cri, la malade sortit de son rêve. Elle vit sa mère, son ami, son frère... Elle entendit des paroles affectueuses. Tout à coup elle se sentit soulevée par une mystérieuse force et se dressa sur sa couche.

L'un des deux jeunes hommes s'approcha du lit :

—Mariette, fit-il ; je reviens pour ne plus te quitter.

* * *

Noël ! Noël !

Partie de l'orient en fleur, au milieu de la nuit profonde, une vague d'amour et de lumière s'est avancée jusqu'à nous !... Elle s'est avancée jusqu'à nous, et nos épaisses neiges et nos vents glacials ne l'ont point re-

froidie. Elle roule maintenant, pleine de mélodies suaves, vers le couchant éloigné qui veille dans l'attente. Sur son passage, tour à tour tressaillent les mers et les rivages, les peuples, tour à tour, se prosternent et adorent !

Noël !

Le ciel est sans nuages, et dans l'azur sombre, parmi les étoiles, la lune promène son croissant orgueilleux. Nul souffle ne berce les rameaux, et des ombres étranges dorment ça et là sur la couche immaculée de la neige.

Noël ! Noël !

Les cloches sonnent à toute volée dans les clochers étincelants, au-dessous des croix de fer qui les surmontent comme des étendards glorieux, et les échos des lointaines collines répètent de plus en plus mollement leurs appels sacrés. Ces voix de l'airain qui montent de partout graves ou légères, claires ou sonores, enveloppent d'harmonies nos campagnes pieuses et nos villes superbes... La terre qui porte Dieu fait homme s'en va chantant dans les espaces infinis, sous les regards des mondes étonnés !

Noël !

Les voitures trottent à la file sur la route d'argent, entre les branches verdoyantes des jeunes sapins, et au cou des chevaux ou sur leur dos, joyeusement résonnent les grelots de cuivre, gaiement " tintinent " les sonnettes éveillées !

Noël ! Noël !

L'église s'illumine... Des reflets clairs, au bercement des lampes, passent comme des ailes d'ange dans la pénombre des arceaux... Les fenêtres jettent des gerbes chaudes sur la neige des toits voisins... Un murmure inaccoutumé s'élève et grandit... La foule se précipite, comme un flot puissant !

Noël !

Les banderolles aux vives couleurs tombent gracieusement de la voûte, les cierges s'allument parmi les fleurs, l'encens fume devant l'autel, et le tabernacle adorable disparaît au fond d'une nuée lumineuse !

Noël ! Noël !

L'orgue frémit comme une âme dans l'allégresse, et la nef s'emplit de mélodies saintes. Le prêtre, vêtu d'or, s'avance pour le sacrifice ;

les hymnes montent à Dieu, l'assemblée se prosterne !

Noël !

Quand se reposent les chants majestueux de la messe, des voix fraîches redisent les cantiques anciens qui faisaient palpiter nos âmes au matin de la vie, et dont les échos bénis se répercutent de plus en plus doux jusqu'en notre vieillesse !

Noël ! Noël !

On revoit toutes les années vécues. Elles défilent comme une procession de berceaux divins où s'éveillent et sourient les espérances et les joies, comme une procession de tombeaux mystérieux où s'endorment les douleurs et les regrets.

Noël !

L'âme, touchée de l'amour de Dieu, pardonne et s'humilie ; l'esprit enivré d'espoir se soumet au mystère ; le coeur se dilate dans l'ivresse d'une volupté divine, et tout l'être, un moment transformé par la grâce, prend son élan vers l'éternelle Vérité !

Noël ! Noël ! Noël !

* * *

Pendant qu'à l'église les fidèles adoraient le Verbe fait homme pour sauver l'homme, la jeune malade s'endormait d'un sommeil calme et prolongé. Tout à coup elle se vit, comme à la Noël dernière, au milieu d'une foule de jeunes personnes qui louaient Dieu par des cantiques. Le prêtre distribuait le pain de vie à la pieuse multitude, et des mains palpitantes venaient tour à tour soutenir la nappe blanche de la divine agape. On la pria de chanter. Elle se leva, regarda l'autel radieux comme une constellation, l'hostie sainte qui s'offrait en nourriture, et la crèche misérable où reposait l'enfant du Ciel si longtemps attendu, puis elle commença d'une voix douce comme un soupir de fauvette :

O saint berceau qu'environnent les anges...

Elle chanta tout le cantique. Sa mère, étonnée, se pencha sur elle et s'aperçut qu'elle dormait.

Alors elle tomba à genoux en pleurant.

Au dernier coup de la messe, un jeune homme était entré dans l'église, marchant d'un pas fier, un sourire dédaigneux sur les lèvres. Il vit ces transports d'allégresse qui remuaient la foule, il entendit ces refrains débordant d'une

pieuse affection, ces couplets naifs qui avaient charmé son enfance. La grâce descendit comme une rosée bienfaisante dans son âme aride. Il pencha la tête et se souvint. Des larmes coulèrent sur ses joues, et il se prosterna.

Quand il fut de retour à la maison, il s'approcha de la jeune malade et lui dit tout ému :

—Mariette, j'ai prié, et je suis heureux.

Mariette sourit, et dans ses beaux yeux presqu'éteints, on vit reluire un rayon nouveau...

C'était la vie qui revenait avec le bonheur.



LES MARIONNETTES

À l'heure où commence la veillée dans nos campagnes, c'est-à-dire aux dernières lueurs du crépuscule, je m'acheminais vers la demeure d'un vieil ami de ma famille, le père Jean Duval, et en marchant dans la neige épaisse, qui jetait sur la route son manteau de vierge, j'arrangeais dans mon esprit, le nouveau récit que je devais faire à mes rustiques auditeurs.

Je venais de fermer mes auteurs classiques et de suspendre au clou la livrée du séminaire. Je me croyais instruit et je ne savais rien. Les villageois naïfs me regardaient avec une curiosité respectueuse. Ils se disaient entre eux que je comprenais le latin comme un curé, que j'avais lu tous les livres, même les mauvais, et que je serais évêque ou avocat, selon que l'Esprit

saint soufflerait en tempête sur mon âme, ou la laisserait dans un calme plat. Je suis avocat.

Je devais cette belle réputation à la reconnaissance du maître chantre et de ses subalternes pieux. Un jour, je les avais jetés dans l'étonnement, en leur disant qu'ils parlaient grec toutes les fois qu'ils chantaient le "Kyrie eleison " de la messe ou le " Agios ô Theos " du vendredi saint.

Ils n'en pouvaient croire leurs oreilles.

Je fus obligé d'évoquer l'Hellade et de les promener dans le jardin des racines grecques. Une promenade qui les a fort intrigués et qui m'a bien amusé... pour la première fois.

Le dimanche qui suivit cette singulière révélation, ils se rendirent tous au choeur, dans les premières stalles, avant " l'asperges " même, se mirent à feuilleter d'une main fébrile leurs manuels de plain chant, puis s'arrêtèrent soudain, comme fascinés par certains caractères merveilleux.

La messe commença. A " l'introit ", ils parurent distraits. Longues et brèves s'envolaient également vite, et le " Gloria Patri " ne se fit pas attendre. Mais voilà que tout à coup ils

prennent un air grave et, fiers de leur science trop longtemps ignorée, ils entonnent le " Kyrie " avec un ensemble, une force, une chaleur vraiment superbes, tout en regardant le curé du coin de l'oeil comme pour lui dire :

—Qu'en pensez-vous ?... Le grec, ça nous connait, allez !

Ils s'étaient empressés de faire part à leurs familles de cette grande nouvelle, qu'ils parlaient au bon Dieu comme de vrais grecs, le le dimanche, à l'église. Or, quand ils commencèrent le " Kyrie ", des femmes et des filles se penchèrent tout émues vers leurs voisines et chuchotèrent à la fois :

—Ecoutez bien, c'est du vrai grec qu'ils chantent.

Et les voisines, ahuries, se tournèrent vers d'autres bancs pour répéter la même chose. Et d'un siège à l'autre, tout le long des rangées, jusqu'au fond de la nef, on vit un plaisant mouvement de têtes et on entendit un singulier murmure :

—Ecoutez ! ils chantent du vrai grec !...

—Ils chantent du vrai grec !...

—Chantent du vrai grec !...
—Du vrai grec !...
—Vrai grec !...
—Grec !...

Les chantres avaient dit au Seigneur pour la dernière fois : “ Eleison ! eleison ! ” et le curé, distrait par cet inexplicable va-et-vient des têtes et cet excentrique murmure des lèvres, restait cloué sur son siège, oubliant le “ Dominus vobiscum ” et les “ Oremus ”.

* * *

J'aurais dû vous dire, peut-être, que les gens de notre canton me demandaient souvent de leur raconter des histoires. Tantôt ils venaient chez mon père et tantôt j'allais chez eux. Je les amusais surtout avec des récits anciens.

Sans sortir de son village, on peut ainsi donner aux voyageurs qui viennent de loin, la monnaie de leur pièce.

Parfois ils prenaient la parole, et les récits alternaient. Je n'avais pas toujours l'avantage. Ainsi je parlais, un soir, de l'héroïsme de Léonidas et de trois cents Spartiates, aux Thermopyles, dans ce défilé célèbre que les Grecs

de nos jours n'ont pu, hélas ! fermer à l'invasion du cimetère et du croissant.

—Bah ! me réplique un de mes vieux auditeurs, les Thermopyles, ce n'est pas plus beau que Châteauguay, et Salaberry vaut peut-être Léonidas...

Savez-vous qu'à Châteauguay nous n'étions que trois cents, nous aussi ?... Trois cents contre sept mille !... Mais nous étions des Voltigeurs !... Oh ! les Voltigeurs, on en parle encore !...

Et il continua, se grisant avec ses souvenirs héroïques comme avec un vin généreux :

“ Les Américains voulaient conquérir le pays, comme cela, sans savoir si la chose nous était agréable. Ils nous auraient fait place dans l'Union et nous aurions eu notre étoile. Une étoile dans la grande constellation Américaine, c'était alléchant... Mais il eut fallu renoncer à l'espoir de devenir un peuple à part. Il est vrai que les Anglais faisaient aussi de sérieux efforts pour nous barrer le chemin, et nous empêcher d'arriver jamais à l'indépendance. Ils se disaient nos maîtres et se plaisaient trop

souvent à nous faire sentir la pesanteur de leur bras... Il fallait de la générosité et de l'abnégation pour courir à la défense de leur drapeau. Nous ne voulions pas être Anglais, non plus. Le vieux sang français ne s'était pas refroidi dans nos veines. Il est comme le bon vin, il gagne à vieillir. Quelque chose nous disait d'attendre et d'espérer. C'était sans doute la voix de notre ange gardien, de cet ange fidèle qui jadis suivit la France sur nos bords... Attendons, espérons...

Allons ! fit-il se reprenant, voilà que je m'emballe... Où suis-je rendu ?... Je ne suis plus sur le chemin de Châteauguay... Revenons sur nos pas. Châteauguay !... C'était le vingt-six octobre mil huit cent treize ; je m'en souviens comme du premier baiser que j'ai donné à ma chère défunte... Nous avions abattu des arbres pour nous faire un rempart ; nous avions démoli les ponts, pour empêcher les troupes ennemies de franchir la rivière et de s'avancer vers nos beaux villages. Nous étions bien décidés à mourir là, à notre poste, sous

les yeux de notre commandant, comme vos gens de l'ancien temps.

Tout à coup voici qu'un long Yankee se détache de l'armée Bostonnaise, et s'approche de nous d'un air mystérieux. Il faisait de la main un signe qui voulait dire : Ne tirez pas, mes bons amis. Tout de même, je donne un coup d'oeil à mon fusil, pour lui conseiller de se bien comporter. Quand il fut près de nous, le Yankee, il nous demanda d'une voix doucereuse :

—Braves Français, rendez-vous, nous ne vous ferons aucun mal.

—Un Canadien-français se rendre, que je réponds, furieux... Tiens ! guette bien !...

Je lui envoie une balle. Il tombe sur la terre qu'il voulait prendre, et cette terre le garde à jamais !...

O la belle bataille, après cela !... O la belle victoire !... Le Canada est resté anglais... Mais nous sommes restés français !

Le vieux soldat de Salaberry souligna cette dernière parole d'un formidable coup de poing sur la table.

* * *

La dernière fois, je leur avais parlé des Carthaginois, et cela leur avait plu. Ils les connaissaient un peu, les Carthaginois... Oh ! bien peu. Par une chanson seulement... Ils les connaissaient par une chanson :

Les Carthaginois, ces lurons,
A Capoue ont fait les Capons,
S'ils ont été vaincus,
C'est qu'ils ne daignaient plus
Manger à la gamell', vive le son !
Manger à la gamell', viv' le son du chaudron !...

De même, par une chanson aussi, ils savaient que Moïse, retour d'Egypte avec Israel, qui s'amusait, depuis quatre siècles, à peupler les bords du Nil, avait traversé la mer Rouge à pied sec, ou à peu près. En effet la chanson disait :

Il la pas... il la sa,
Il la pas, pas, pas... il la sa, sa, sa,
Il la passa toute
Sans boire une goutte.

Mais le pharaon qui le poursuivait, fâché de voir son empire se dépeupler ainsi, n'eut pas la

même chance. Quand il fut entré dans le chemin miraculeux creusé par la verge de Moïse à travers les profondeurs de la mer, les murailles frémissantes que la main de Dieu retenait s'ébranlèrent tout à coup, et l'abîme des eaux se referma. Alors

Il vit pé... il vit rir,
Il vit pé, pé, pé... il vit rir, rir, rir,
Il vit périr vite
Sa phalang' maudite...

Les entrailles de la terre, mises sous les regards de l'homme par la science moderne, ont vengé la Bible des sarcasmes et des outrages de l'ignare impiété du dernier siècle ; un jour, quand la religion aura besoin d'une preuve nouvelle pour confondre l'incrédule ou raffermir le croyant, Dieu prêtera une nouvelle science à la terre, et les savants fouilleront les entrailles de la mer Rouge pour en tirer les débris de l'armée du pharaon.

* * *

Ce soir-là, nous devions nous réunir chez le père Jean Duval.

Les fenêtres des maisons projetaient un pâle rayonnement dans le brouillard gris. Le vent commençait à souffler, et, dans cette lueur tamisée des fenêtres, la neige tourbillonnait comme une poussière d'argent.

Cependant la plupart des lumières s'éteignirent bientôt, et les maisons parurent de gros points noirs dans une blancheur laiteuse. Le grésil me fouettait la figure maintenant, et cela m'ennuyait. J'allongeai le pas afin d'arriver plus tôt. Il fait si bon près du poêle où flambe une écorce saturée de poix, quand dehors souffle la bise mordante. Et puis l'homme supporte mal un petit contretemps ; il se résigne mieux dans l'adversité. Il secouera le faix qui l'embarrasse légèrement et portera avec courage le fardeau solidement ficelé à son épaule.

Dans son rideau de peupliers sans feuilles, la maison de Jean Duval me parut éclairée comme pour les jours de fête. On m'attendait, sans doute, et c'était en mon honneur que brû-

laient tant de bougies. J'en ressentis de l'orgueil, et ma vertu d'humilité reçut une large blessure.

Je secouai la neige qui me couvrait, et, d'une main légèrement frémissante, je soulevai la clenche d'acier. Alors de l'intérieur j'entendis :

—Le voici ! le voici !

—Toujours fidèle à la parole donnée, dis-je en entrant.

La salle, très grande pourtant, contenait à peine la foule curieuse. Evidemment je plaisais et mes récits étaient amusants.

Je me délectais dans ma vanité, quand une douce voix de jeune fille annonça :

—Pas d'histoire, ce soir !...Les marionnettes !... On va bien s'amuser !

—Ils t'attendent pour commencer, me dit le père Jean Duval.

—C'est trop d'honneur à me faire, répliquai-je. un peu refroidi, un peu humilié même.

—Ce sont des marionnettes nouvelles, affirma la mère Duval. Elles vont agir comme du vrai monde... Nous alllons rire.

—En effet, le monde prête bien à rire, ajoutai-je rudement.

—C'est si drôle du monde si petit, remarqua la jeune fille qui allait s'amuser.

—Eh ! Mademoiselle, repris-je emphatiquement, nous ne paraissons pas plus grands que ces marionnettes, quand on nous regarde du haut du clocher. Il n'y a ni petits ni grands ; il n'y a que des comparaisons. La fourmi trouve énorme le joli pied d'enfant qui l'écrase, et l'éléphant trouve bien petit le joli pied qui écrase la fourmi... Tout de même, ajoutai-je d'un ton plus conciliant, cela m'intéressait, je l'avoue, quand j'avais dix ans.

* * *

Une petite sonnette "tintina" soudain, annonçant le lever du rideau. Dans un encadrement de tentures rustiques, sur un fond de lumière, apparut une figure large, vieille, bronzée et bien connue. C'était le Muron... On le disait un ancien soldat, mais écumeur de champ de bataille, détrousseur de morts. La femme qui le suivait, la "Muronne", Marie Germain, était

une fille de Cap Santé qu'il avait ensorcelée. Il la battait souvent, mais elle ne pouvait se détacher de lui. Ils avaient vieilli sur le chemin public...

C'était le muron, l'heureux propriétaire des marionnettes perfectionnées.

—Mesdames et messieurs, fit-il d'un ton grave en embrassant l'assistance d'un regard satisfait, c'est l'heure solennelle qui sonne, soyez attentifs, la représentation va commencer.

Vous allez être surpris des progrès qu'a faits depuis le siècle dernier, l'industrie des marionnettes. Il ne s'agit plus aujourd'hui d'un jeu d'enfants et d'un amusement inutile, mais d'une récréation digne des esprits sérieux, et d'un enseignement précieux sous une forme amusante. Par quels moyens sommes-nous arrivés à représenter la société telle qu'elle est ou telle qu'elle sera, c'est notre secret...

Silence, et riez bien.

Une petite voix très grêle et qui semblait sortir d'une boîte mal fermée, jeta tout à coup

un flot de paroles brèves et vives qui furent entendues jusqu'au fond de la salle.

Tout le monde se mit à rire. Il n'y avait pas de quoi, cependant, comme vous allez voir.

C'était une poupée qui se promenait à pas lents et gesticulait d'une façon tragique. Elle sanglotait parfois, et parfois, s'irritant, elle faisait des menaces... L'infortunée avait un mari infidèle.

N'est-ce pas la chose la plus invraisemblable ?

Un instant après, un jeune homme s'avança derrière elle, à pas de loup, puis, la saisissant dans ses bras, il l'attira sur son coeur et lui mit un baiser sur la bouche pour la forcer au silence.

N'est-ce pas là encore une chose invraisemblable ?

Et l'on entendit dans un soupir de flûte molle :

—Je vous adore !

—Laissez-moi donc ! dit une voix plus molle encore...

—Vous êtes ma vie !

—Vous savez bien que je ne m'appartiens plus...

—Il vous trahit !...

—Je le sais, hélas !

—Je vous consolerai, cher ange !

—Je ne veux pas être consolée...

—Cela, par exemple, c'était bien naturel.

Je ne sais comment fin't l'idylle. Une foule survint et la pauvre délaissée se sauva. Le consolateur aussi... par le même chemin.

Une foule survint ; une foule d'électeurs. Nous eûmes le spectacle d'une élection à la mairie, dans un centre rural, alors que tous les contribuables pouvaient voter. Tous ces petits hommes de huit à dix pouces de hauteur, allaient, venaient, couraient, s'arrêtaient au moyen de ficelles habilement dissimulées, comme dans le monde réel.

Les candidats — il y en avait deux, afin de doubler l'intérêt et de permettre un échange de gracieusetés à l'absinthe — les candidats vinrent à l'encontre l'un de l'autre. Il est rare, du reste, que deux adversaires tirent dans le même collier. Ils étaient suivis de leurs partisans, et parmi ces partisans à la culotte serrée

sur la cuisse, on voyait se déployer des jupons larges et bigarrés. Là aussi, dans ce peuple de carton, l'émancipation de la femme jetait ses racines.

Une invraisemblance encore !

Les deux partis se rencontrèrent au milieu de la place. Ils paraissaient également forts. Une boîte d'allumettes servit d'estrade. Les candidats, souples comme des acrobates, sautèrent d'un bond sur le couvercle bien assujéti ne se doutant pas, sans doute, qu'ils s'arrêtaient sur un volcan prêt à se réveiller.

—Messieurs les électeurs, commença le plus âgé, je viens de nouveau solliter les honneurs de la mairie — Il avait occupé pendant trois ans déjà le fauteuil civique. — J'ai travaillé selon mes forces et mon intelligence à l'agrandissement et au bonheur de notre municipalité ...Vos intérêts sont les miens et mes espérances sont les vôtres... J'ai comme vous toutes les intentions honnêtes et toutes les ambitions légitimes. Je compte sur votre bienveillance, comptez sur mon extrême désir de vous être utile.

Je vous dirai d'abord que j'aime le progrès

ce ne marche pas à reculons... C'est par les municipalités surtout que le peuple est gouverné. Si elles sont bien administrées le pays le sera aussi. Il le sera surtout si vous placez au timon des affaires des hommes déjà éprouvés ; car ceux qui sont intelligents dans les petites choses le sont de même dans les grandes

Il est bien malaisé de rendre justice à chacun, si l'on arrive au pouvoir sans avoir une connaissance intime des humbles et des malheureux. En effet, lorsqu'on est placé haut on voit moins à ses pieds que dans le lointain. Il n'est pas inutile cependant de regarder loin, puisque si vous marchez tête basse, vous arrivez à l'abîme sans le voir.

On dit que j'ai de l'ambition, que je cherche à m'élever... N'ayez pas peur de vous élever ; il se trouvera toujours des gens au-dessus de vous que vous ne pourrez atteindre, et qui vous feront comprendre votre impuissance.

Les municipalités ont besoin des lumières de la science pour devenir florissantes. Il faut qu'on leur parle, il faut qu'elles apprennent. Or, le meilleur moyen de parler pour être enten-

du de tout le monde, c'est de parler dans les journaux. La gazette est le porte-voix de tous les ouvriers de la pensée, et elle jette aux quatre vents du ciel toutes les audaces de l'esprit humain... Le journaliste sait tout ou feint de tout savoir, ce qui est à peu près la même chose... Nous devons donc recevoir les journaux, et forcer le gouvernement à les payer. C'est le meilleur système d'économie sociale, et le moyen le plus expéditif de relever la nation. Puis, il faut tout lire dans un journal, tout depuis le nom jusqu'aux conditions d'abonnement exclusivement, en passant par les guérisons miraculeuses de la réclame, les mariages qui sont un prétexte pour étaler sans pudeur la toilette de la mariée, les naissances où les parrains et les marraines viennent saluer le public, et les enterrements qui se changent en parties de plaisir.

On gagne toujours quelque chose à lire, même à lire des livres du terroir ; mais en retour on perd souvent à parler, même quand on parle pour dire des vérités... Et je vais me taire.

Encore un mot pourtant. Je favorise les cer-

cles agricoles et je vous conseille d'en faire partie. On y apprend à cultiver la terre avec intelligence, à faire pousser des légumes nourrissants et des grains qui valent mieux que la poussière d'or de la Californie... Dans la plupart des autres cercles on apprend à cultiver l'ivrognerie et le jeu, deux plantes dont les épines sont cruelles et les parfums dangereux.

Les travaux de la voierie étaient négligés. Chacun, comme vous le savez, devait y mettre la main et faire sa part. Or, tous attendaient après chacun et personne ne commençait. On se décharge aisément, voyez-vous, d'une obligation partagée. Le Conseil municipal s'est fait votre serviteur et il a agi. Maintenant vous marchez d'un pied ferme sur de larges trottoirs, et vous ne crottez plus vos souliers. Plusieurs sont fâchés de cela. Ils disent que la boue ne salit que la chaussure, et que la brosse rend au cuir son éclat. Ils ne disent pas qui rend au gousset les sous dépensés pour la brosse et le reste...

Aujourd'hui l'eau coule dans les fossés au lieu de dormir dans les ornières, et les chemins sont bons ; les clôtures sont solides, et les bé-

liers en quête d'aventure ne vont plus fourrager le domaine du prochain. Les routes sont comme les rivières. Les unes et les autres font naître la richesse sur leur passage, mais à la condition qu'il n'y ait pas d'écueils dans celles-ci, ni d'ornières dans celles-là... Sur de bons chemins il n'y a ni mauvaises voitures, ni chevaux paresseux... Vos chemins sont beaux, et vous pouvez aller vous promener...

Plusieurs se mirent à crier, pensant qu'il se moquait d'eux. Vous pouvez aller vous promener ! cela se dit quand on veut se débarrasser de quelqu'un... c'est une injure. Une bagarre s'en suivit et les jupons s'enfuirent. La boîte prit feu et ce fut bientôt un sauve-qui-peut général. Le deuxième candidat s'enfuit comme les autres, sans répliquer un mot, ce qui manque de vraisemblance.

Après quelques minutes de repos, le Muron nous présenta une danseuse de l'opéra. Elle avait fait tourner bien des têtes royales par ses pirouettes élégantes et ses grâces incomparables.

Elle arriva leste et pimpante sur le parquet luisant. Le parquet, c'était toujours la table.

Elle n'était pas excessivement habillée ; mais il paraît que c'est mieux.

Les mouvements sont plus à l'aise en dehors des noeuds et des agrafes. La robe semblait ne commencer nulle part et finir partout, mais on distinguait assez un maillot rose et un soulier mignon. Au reste, elle était si petite.

L'orchestre, une flûte champêtre comme Tityre et Mélibée savaient en faire, égrena sans mesure une averse de notes éveillées, et les petits pieds de la petite créature s'agitèrent fort adroitement, avançant, reculant, glissant, sautant... sautant surtout. Puis, finalement, la danseuse pirouetta, selon la parole du Muron, comme on pirouette sur les parquets cirés des grands opéras. Mais aucune tête ne tourna. Il est vrai qu'il n'y avait là que de bonnes têtes " d'habitants. "

* * *

Après cela, nous fûmes introduits dans un petit salon intime. Quand je dis : introduits, vous comprenez ce que cela signifie. Ici encore nous vîmes un spectacle assez amusant, mais

pas commun du tout, et qui ne se trouve guère que dans l'imagination des romanciers.

Quelques tables rondes et beaucoup de chaises vernies meublaient ce petit salon. Sur les tables, il y avait des tapis verts, et sur les tapis verts, des jetons d'ivoire. Assises au tour de ces tables, des femmes élégantes tenaient, comme des éventails, dans leurs mains blanches, des cartes chiffrées dans les coins.

Presque toutes fumaient des cigarettes, et, de leurs bouches roses, montait, sous un souffle légèrement odorant, les molles ondulations d'une fumée grise.

On entendait de toute part le son mat de la monnaie de convention, puis des phrases courtes, des mots pleins de sens pour les initiés, mais absolument vides pour les antres.

—J'y suis...

—De combien ?...

—Deux de mieux...

—J'accorde.

—Passe...

—Rien ! rien ! rien !

—Combien de cartes ?

—Une.

—Deux.

—Trois.

—Pas du tout.

—Parlez, maintenant.

Evidemment on jouait le " Bluff ".

Cependant, chose singulière et que je n'avais jamais vue chez les joueurs de mon sexe, il régnait là une gaieté bruyante, et les décavées riaient plus fort que les autres. On aurait dit qu'elles jouaient à " qui perd gagne. " Jamais une plainte comme chez les hommes d'autrefois... surtout jamais un juron. On faisait une cagnotte et les jetons d'ivoire tombaient dru dans le plateau destiné à cet objet. Sur les murs de la salle, de distance en distance, des boîtes élégantes se profilaient comme les troncs suggestifs des églises et des chapelles.

Un coucou perché sur une corniche d'ébène, entre deux vases de fleurs, comptait avec une précision de mathématicien, les minutes données au jeu. Quand de sa voix monotone et un peu plaintive il annonça la dizième heure,

toutes les dames se levèrent et terminèrent debout la dernière donne.

Puis on fit le bilan.

Les gagnantes, toutes ravies, partirent à la file et se dirigèrent vers les troncs clouées au mur. Chacune selon sa dévotion. Il y avait un tronc des pauvres, un tronc pour les âmes du purgatoire, un autre pour des messes, un autre pour le luminaire, un autre pour le pain de Saint-Antoine de Padoue, et " coetera ".

Les pauvres avaient toujours bonne part. Ce soir-là, Saint-Antoine eut du pain à revendre... Mais les âmes du purgatoire n'éprouvèrent guère d'adoucissement à leurs ennuis.

La cagnotte était destinée aux maris sages restés au coin du foyer pour surveiller les bonnes. On la tira au sort et la plus haute carte l'emporta. Toutes les dames reprirent en hâte le chemin de leur maison. Et plusieurs disaient, pour s'excuser, que cette manière de faire l'aumône valait bien les bazars et les petits sacs.

Quelques moments plus tard, nous enten-

dîmes, dans les coulisses, une querelle passablement amusante. Une querelle de musiciens et de chanteurs... Chose bien incroyable encore, et qui ne trouvera que des incrédules. Je vais tout de même vous raconter cela.

La scène se passait derrière les rideaux. De fait, il s'en passe plus là qu'ailleurs, et de plus piquantes aussi... Comme toujours le rideau laissait voir ce qu'il aurait dû cacher.

C'était à qui chanterait ou ne chanterait pas, jouerait ou ne jouerait pas. Chacun voulait donner le morceau de son choix, ou ne donner rien du tout. Le directeur avait beau prier, supplier, gourmander, commander, on lui riait au nez. Il fallait laisser passer l'orage.

L'un offrait du comique, pour faire rire...

L'autre, du tragique, pour faire pleurer...

Celui-ci, un chant patriotique, pour enlever la salle...

Celui-là, une romance sentimentale, pour toucher les coeurs...

Un autre, quelque chose de corsé, de leste...

Un autre encore, du voilé, à cause des jeunes filles...

On parla d'un solo.

Tout le monde voulut donner le solo.

On proposa un duo.

Tout le monde voulut chanter le duo.

Un grand choeur...

Personne ne consentit à en être... Y pensez-vous, un grand choeur ?... On entend toutes les voix à la fois, et pas une mieux que les autres.

Une pianiste très brune voulut prendre la place d'une blonde dans un morceau à quatre mains.

—Vous savez bien, répliqua celle-ci piquée au vif, que j'en vaux deux comme vous.

—Comment cela, mademoiselle ?

—Comment cela ?... parce que je suis une blanche et vous, une noire.

Un violoniste boiteux s'entendit appeler double croche.

On cria à une petite bossue tapageuse :

—Savez-vous la valeur d'une ronde, mademoiselle ?

—Si vous saviez la valeur du silence, vous, répondit-elle.

On reprocha à un jeune ténor ses fréquents soupirs...

Et que sais-je ?

Mesdames et messieurs, dit enfin le directeur, ahuri, pratiquez davantage, je vous en supplie, les notes d'agrément.

Ainsi pendant dix longues minutes, et l'on finit par s'entendre, je crois, car l'on n'entendit plus rien.

Nous fûmes témoins, ensuite, d'un autre spectacle assez plaisant aussi. C'était le monde renversé, et la scène se passera vers la fin du siècle prochain. Il ne s'en portera pas plus mal, le monde, et, au lieu d'être à l'envers, il aura peut-être repris sa position normale des premiers jours. Au reste, si c'est un mal, un autre siècle le guérira. Laissons rouler la machine. L'habitude de voir un défaut rend indulgent ; mais l'on finit souvent, hélas ! par douter d'une vérité qui est sans cesse souffletée...

C'était l'heure de la promenade. Nous vîmes défiler sur une route imaginaire, de superbes carosses attelés de chevaux richement capara-

çonnés. Haut juchés sur leur siège, des cochers avec chapeau de soie sur la tête, boutons d'or sur la poitrine et galons brillants sur toutes les coutures, conduisaient ces équipages fastueux. Sur la route, des piétons à la mine piteuse, regardaient d'un oeil d'envie, ce déploiement de luxe, et secouaient d'une main encore blanche, la poussière des roues qui les éclaboussaient.

Dans ces voitures de gala, il y avait de grandes dames et de gros messieurs. Toutes les dames paraissaient belles ; seulement, les unes ressemblaient au matin et les autres, au soir. Les unes portaient dans leur chevelure l'or des blondes avoines, les autres, un léger duvet de neige, ou l'ébène d'une aile de corbeau. Tous les hommes paraissaient polis, mais ils saluaient d'une main calleuse et avec un peu de vanité.

C'était le défilé des travailleurs heureux. C'était la procession des parvenus, comme disent les jaloux et les fainéants.

Il y avait des entrepreneurs de toutes sortes de choses et des négociants en tout genre ;

des spéculateurs aux aguets ; des exploiteurs de médecines hardiment patentées ; des ouvriers de toutes les heures ; des manufacturiers, des politiqueurs, des hommes de professions libérales, des cultivateurs même, mais pas un poète, pas un peintre, pas un musicien.

Et ceux qui les regardaient passer, la mine rechignée et l'air déconfit, n'étaient plus que le reliquat d'une époque déjà lointaine, et le reste d'un monde ancien. C'était la royauté en habit râpé et sans couronne. Des fils de princes et de ducs, des rejetons de comtes et de barons, des noms jadis retentissants et des veines où dormait une goutte de sang noble...

Et, parmi ces déchus, plusieurs tenaient à la main des parchemins jaunis qu'ils offraient aux belles ouvrières en landau. Toutes acceptaient avec un plaisir mal dissimulé, ces titres démodés et vains ; et princes et roturières continuaient leur route ensemble, parchemins contre bourses, dans un curieux tête-à-tête.

Le temps avait marché, comme vous voyez ; le peuple était devenu souverain. Le travail refaisait le monde et les travailleurs régnaient

en maîtres à leur tour. A eux l'or et les richesses !... A eux les plaisirs !... A eux la gloire et les honneurs !... A eux la terre domptée qu'ils mettaient dans le creuset !...

Pour combien de temps ?...

Voici une autre scène drolatique encore, mais comme les précédentes, tout à fait incroyable. Je vous l'ai dit, c'était le monde à l'envers, que ces marionnettes du Muron.

Les femmes s'étaient émancipées. Elles ne portaient plus le jupon embarrassant, mais le pantalon étroit, la cravate blanche et le jabot de dentelle. Elles s'entraînaient depuis un siècle, et leurs membres délicats avaient pris une vigueur extraordinaire. Les dames faisaient la boxe, jouaient aux quilles, à la crosse, aux palets, et jonglaient avec des haltères de vingt-cinq livres dans leurs salons parfumés.

Les paysannes tenaient le manchon de la charrue, fauchaient le blé et creusaient les rigolles à travers les champs moissonnés.

Toutes se complaisaient dans la buée tremblotante d'un café divinement exquis, né de l'union de deux plantes étrangères, l'une de l'orient et l'autre, de l'occident.

Les heureuses mères de famille donnaient sans honte et sans regret, un lait généreux à leurs vaillants poupons, et les poupons souriaient narquoisement, comme s'ils avaient pu savoir les ruses de leurs belles aïeules, et les illusions des antiques bébés.

L'évolution n'était pas encore parfaite. On aura beau faire, il restera toujours quelque chose de l'oeuvre sage du Créateur.

Les hommes, sans ambition désormais, et contents de se reposer d'une lutte tant de fois séculaire, trouvaient tout naturel ce jeu des forces créées. Ils ne fumaient plus, ne buvaient plus, ne jouaient plus, et se laissaient aimer chastement, en riant malicieusement des surprises que l'avenir réservait à d'autres.

Ils se réunissaient encore le soir, de temps à autres, mais pour réciter le chapelet et jouer à la petite brisque, sans enjeu, deux contre deux, à la relève.

Après avoir négligé le salut éternel depuis le commencement des temps, ils négligeaient la vie terrestre. Ils dépassaient le but. Ils oubliaient que l'homme est esprit et matière, que le travail est une loi divine, et que la terre est

une hotellerie où l'on peut manger, boire et dormir, en payant. Seulement, il faut laisser la chambre propre et payer un peu plus que ça ne vaut.

Parmi les femmes, il s'en trouvait que la Providence avait affligées du don de la parole, et elles abusaient affreusement de ce don précieux dans les assemblées publiques ; mais, chose incroyable encore, dans les réunions intimes, elles ne déchiraient plus leurs amies et parlaient charitablement de tout le monde, même de leurs maris.

Quelques-unes écrivaient des livres de piété à l'usage des jeunes garçons qui voudraient embrasser tout autre chose que le maigre célibat, et des manuels de jeux et de sport, pour les jeunes filles soucieuses de l'honneur de leur sexe.

Quelques autres se livraient à l'étude de l'antiquité, et nous confondaient avec les momies de l'Egypte. Elles trouvaient nos moeurs et nos coutumes bien étranges.

D'autres cherchaient le célèbre élixir de vie que notre mère Eve, dans une heure de gourmandise fort regrettable, vendit pour une

comme à un fameux intrigant qui s'en sert toujours. D'autres encore se flattaient de faire des lois sages et claires que nul esprit retors ne pourrait interpréter à sa guise et appeler en témoignage contre le bon sens. D'autres aussi, mais en petit nombre, dépensaient des flots d'éloquence pour sauver du bagne et de l'échafaud les voleurs, les incendiaires et les assassins, et pour ravir à leurs victimes infortunées le respect et la pitié de leurs concitoyens. Ajoutant le blasphème à l'audace, elles appelaient cela de la charité.

Et parmi ces dernières, j'en remarquai une qui tournait fièvreusement et tour à tour, les pages d'un traité d'astronomie et les pages d'une géographie. Elle s'agitait sur son siège, frappait du poing sur la table et jurait de sauver sa cliente.

Il s'agissait d'une séduction, d'un enlèvement, de quelque chose de monstrueux enfin. La coupable, une femme de quarante ans peut-être, avait enlevé un jeune homme encore sous la puissance paternelle. Il manquait douze heures à l'âge voulu pour l'émancipation. Le lendemain de l'attentat il eut été libre. Quelle

hâte malheureuse ! Douze heures encore et le crime n'eut été qu'une idylle charmante.

Or, le jeune homme avait vu le jour dans une île de la baie de Bengale. Mais il était anglais. Les Anglais naissent anglais partout, surtout depuis qu' ls ont des îles dans toutes les mers et des mers dans tous les continents. Il s'était échoué sur nos rivages avec un vaisseau marchand dix ans auparavant.

La femme de loi soutenait d'abord qu'il n'avait pas opposé de résistance sérieuse à l'entreprenante fille d'Eve, car nul ne l'avait entendu crier : " Shocking " ! Ma's elle allait démontrer, en outre, qu'il avait bien réellement les douze heures qui semblaient lui manquer. En effet, le sole l d'orient avait éclairé son berceau douze heures avant de paraître à notre horizon lointain. Donc le jeune homme avait douze heures de plus que les enfants d'ici nés, en apparence, le même jour et au même instant... Une belle cause ! J'aurais voulu l'entendre plaider, mais d'un coup de baguette, le Muron fit disparaître le spectacle.

* * *

Ce fut au tour des boxeurs. Une espèce d'artistes qui ne chantent que des duos et battent la mesure de leurs poings fermés. La salle applaudit à outrance. Chez le peuple, le roi de la taloche est le plus populaire des souverains. On aime les coups bien portés, les muscles souples, les poings durs : on admire l'adresse, la ruse, l'agilité, toutes les vertus du corps. Je ne dis pas que l'on dédaigne les vertus de l'âme.

Ils se portèrent de rudes coups en pleine figure, d'un poing serré et sans gant. C'était affreux, et contre les lois du pugilat. Ils reculaient, puis bondissaient comme des béliers l'un sur l'autre. Leurs jambes flageolaient parfois, et l'on devinait l'épuisement. Ils poussaient de petits cris de fureur, comme s'ils se fussent haïs, et pourtant ils ne s'étaient jamais vus. Ils arrivaient des extrémités du monde pour se mesurer. Tous deux s'intitulaient champions de l'univers. Il y en avait un de trop. Comme si, plantés, l'un sur le pôle nord et l'autre sur le pôle sud, ils ne pouvaïent pas se croire seuls maîtres de la terre.

A la dixième ronde, ils roulèrent l'un et l'autre sur l'arène et ne se relevèrent plus. Ils étaient morts. Ils étaient morts illégalement, l'un ayant frappé trop haut et l'autre trop bas. Aussi le diable vint-il les chercher. Un diable noir, au nez crochu, au front garni de cornes, au dos agrémenté d'une bosse et terminé par une longue queue dévotement portée par quatre diablotins...

* * *

Quand l'enfer se fut refermé sur les restes meurtris des lutteurs, un ange parut. Il avait des ailes aux épaules mais ne s'en servait pas. Il était singulièrement attifé pour un ange. Il paraissait couvert de haillons, mais de haillons brillants. Des lambeaux qui semblaient une parure étincelante. Les déchirures laissaient passer des rayonnements. Il avait l'air fatigué cependant : peut-être venait-il de loin, peut-être avait-il souffert. Il se dirigea vers un coin de la place et, sans frapper, comme c'est le droit de ces divins voyageurs, il entra

dans une maison de belle apparence, et la porte resta ouverte.

Par cette porte large et haute, on put voir un lit blanc, et, sur le lit blanc, une forme blanche de jeune fille. Il n'y a en effet qu'une jeune fille qui soit susceptible de vêtir une pareille blancheur et une forme aussi gracieuse.

Autour du lit immaculé se pressaient une famille dans l'affliction, des voisins et des amis. Le père demeurait sombre, la mère pleurait en priant, un jeune homme sanglotait en regardant la morte.

Or, voici en deux mots et comme l'a racontée le Muron, l'histoire de cette grande douleur.

C'était le soir des fiançailles... Les fiançailles de la jolie défunte et du jeune homme tout désolé... Un beau soir de juin, plein de calme, de parfums, de fleurs et d'étoiles... Elle se promenait dans l'allée ombreuse qui conduit de la maison à la route, le front encore humide du premier baiser et le coeur débordant d'une ivresse nouvelle, quand une femme inconnue l'aborda. Cette femme tenait par la main un enfant d'une dizaine d'années. Tous deux étaient misérablement vêtus. Le petit garçon

marchait avec peine et pleurait beaucoup. Il était malade. Il grelottait, et malgré la tiédeur de l'air, ses petites dents claquaient sinistrement.

La jeune fiancée conduisit à sa mère les deux misérables créatures, et quand le petit malade fut débarrassé de ses guenilles, lavé dans une eau pure et proprement habillé, elle le prit dans ses bras et le déposa sur un bon lit.

Pendant plusieurs jours, pendant plusieurs nuits elle veilla à son chevet.

Cependant le mal empirait. Une fièvre maligne consumait ce petit corps déjà épuisé par les fatigues et les privations. La mort arriva.

La mère était partie déjà, heureuse peut-être de n'avoir personne à traîner désormais sur le chemin public.

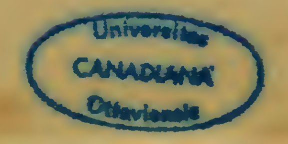
A quelque temps de là, la douce fiancée fut à son tour prise de la fièvre, et les soins et l'amour ne la sauvèrent pas plus qu'ils n'avaient sauvé le petit mendiant.

* * *

Quand l'ange s'approcha de la couche funèbre, on vit un sourire étrangement doux passer sur les lèvres blêmes de la morte. Il prit dans ses bras sacrés la chaste dépouille et s'éleva vers le ciel.

Voilà qui a du bon sens, au moins... Et ce fut la fin.

FIN






a39003 009537134b

